

14995

Torle
14995
Z. DE WINTER

UNE BELLE EXISTENCE D'HOMME ET D'ARTISTE

Pharaon DE WINTER

Sa vie. — Son enseignement. — Son œuvre

1849-1924

Ouvrage précédé d'une Introduction de

M. ÉDOUARD SARRADIN

Conservateur des Musées Nationaux

Illustré de vingt-cinq hors-texte

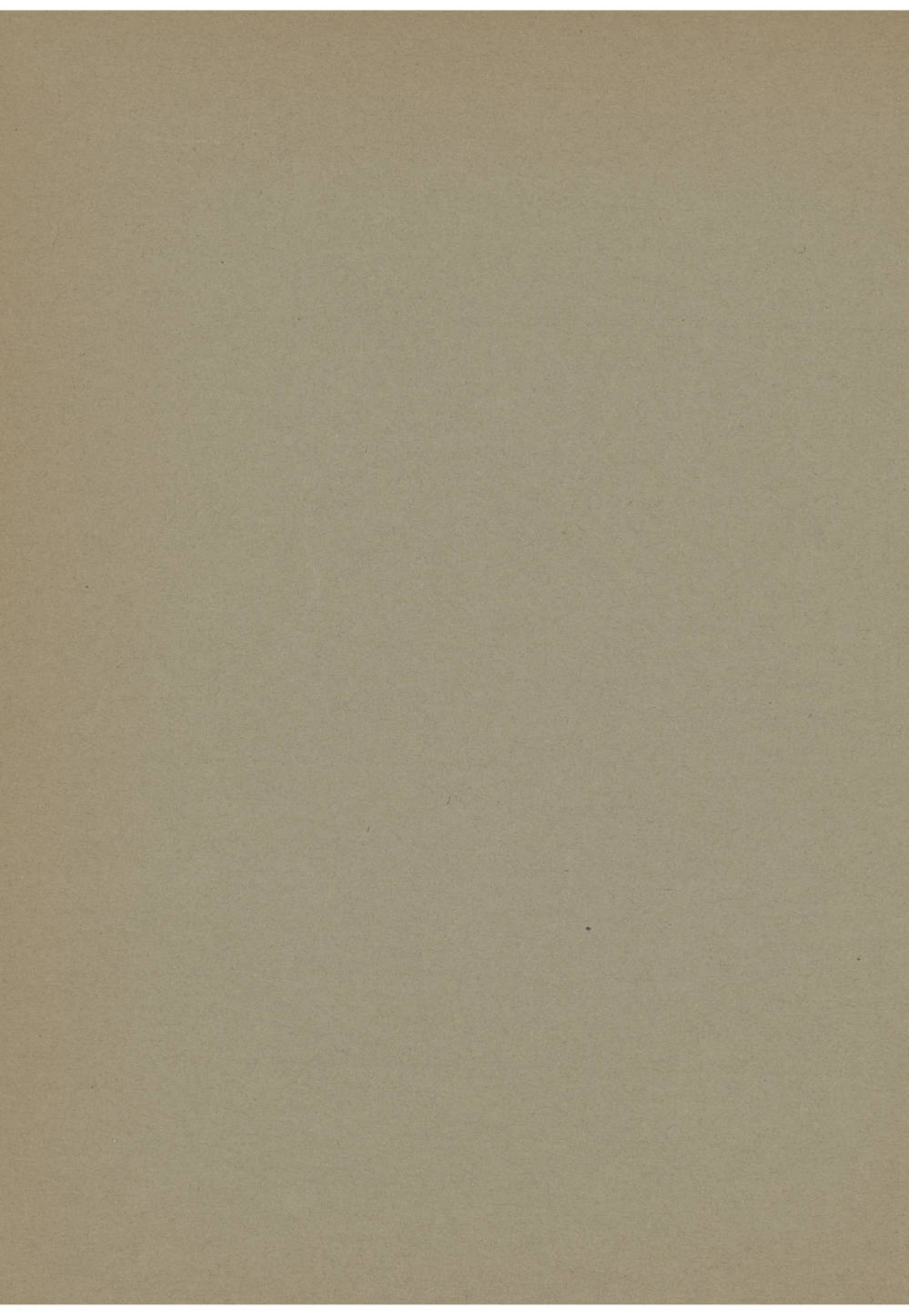


LILLE

Librairie RENÉ GIARD
2, rue Royale, 2

Librairie RAOUST-LELEU
11 rue Neuve, 11

1926



14995

T₁

Pharaon DE WINTER



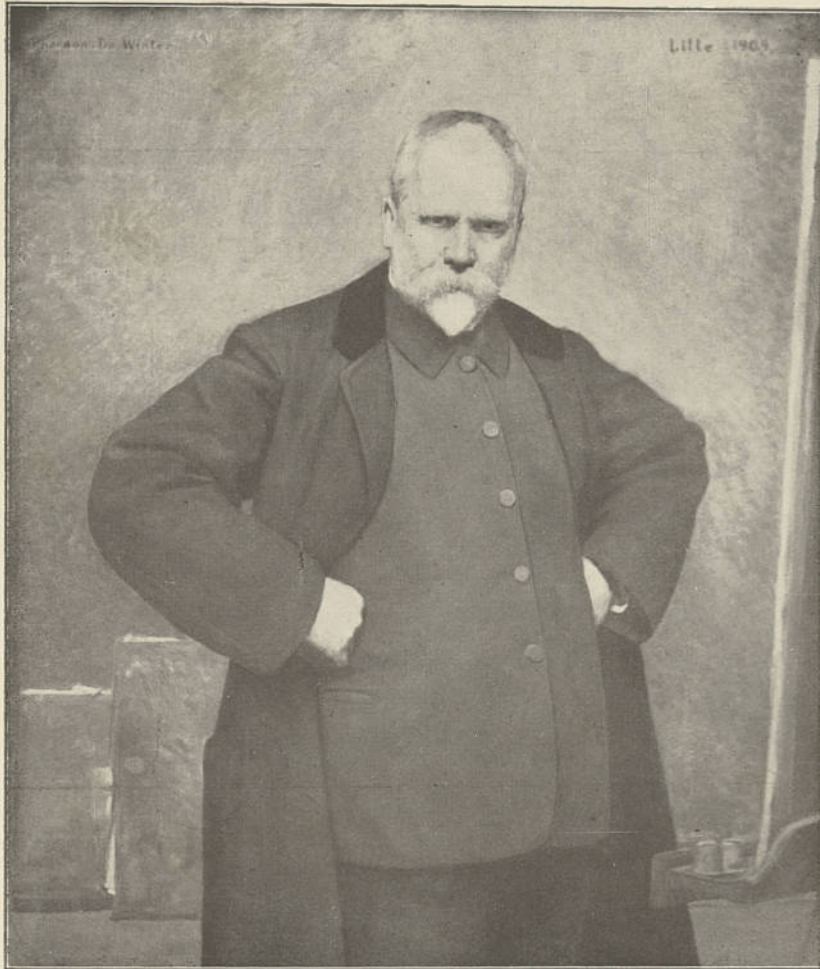
A 39516

61021

*Cet ouvrage a été tiré à 350 exemplaires
sur papier pur fil Lafuma,
numérotés à la presse de 1 à 350
et 50 exemplaires non mis dans le commerce,
numérotés en chiffres romains.*

N° ~~264~~





PORTRAIT DE PHARAON DE WINTER
(Salon de 1909)



18995

Z. DE WINTER

UNE BELLE EXISTENCE D'HOMME ET D'ARTISTE

Pharaon DE WINTER

Sa vie. — Son enseignement. — Son œuvre

1849-1924

Ouvrage précédé d'une Introduction de

M. ÉDOUARD SARRADIN

Conservateur des Musées Nationaux

Illustré de vingt-cinq hors-texte



LILLE

Librairie RENÉ GIARD
2, rue Royale, 2

Librairie RAOUST-LELEU
11, rue Neuve, 11

1926



INTRODUCTION

A M. Zéphyr De Winter.

*E*st-il besoin, Monsieur, d'avertir le lecteur de ce qu'il va trouver dans cet ouvrage? Vous avez voulu faire revivre les traits de votre père, le montrer dans l'intimité de sa vie familiale, dans ses travaux, dans son enseignement. Personne ne lui eût rendu un hommage d'une qualité plus profonde : votre étude, où vibrent les sentiments du fils et du disciple ensemble, nous donne de Pharaon De Winter une effigie où il ne manque rien ; l'homme et l'artiste sont là, aussi ressemblants l'un à l'autre que le préjugeaient certains qui, comme moi, avaient cru deviner l'auteur dans ses œuvres mêmes, toutes de pondération, de simplicité, de loyauté.

En me demandant ces lignes d'introduction, vous avez eu égard à ce que j'écrivis, autrefois et naguère, touchant ce talent imbu de tradition savante, hautement personnel cependant. Mais que dirais-je ici d'utile? Votre livre ne laisse rien dans l'ombre.

Il me souvient qu'il y a une vingtaine d'années, au Salon,

comme je m'attardais devant les envois de votre père, m'y reposant d'avoir trop vu de ces productions creuses dont nous comblaient et les imitateurs de formules plus ou moins désuètes et les déliquescents suiveurs des maîtres impressionnistes, je fus rejoint par Louis de Fourcaud, de qui la bienveillante amitié m'était chère : « laissez-moi, me dit-il, apprécier avec vous l'art de cet honnête homme ».

Le successeur de Taine à la chaire de l'École des Beaux-Arts se consacrait alors aux maîtres de Hollande et de Belgique : l'« esprit du Nord » parlait par sa voix, et c'est cet esprit qu'il se plaisait à reconnaître avec moi dans la peinture de Pharaon De Winter.

« Honnête homme », oui, Pharaon De Winter le fut pleinement dans sa maîtrise, dans son caractère : c'est ce que vous faites voir avec la plus persuasive pitié.

Permettez, Monsieur, qu'à la faveur de ce souvenir je mette votre livre sous l'égide du très regretté Louis de Fourcaud.

ÉDOUARD SARRADIN.





AVANT-PROPOS



APRÈS les remarquables études consacrées à Pharaon De Winter par MM. Émile Gavelle et Lucien Détrez, le présent ouvrage avait-il sa raison d'être? Telle est la question que le lecteur est en droit de se poser.

Ayant partagé la vie du peintre pendant ses trente dernières années et ayant pu recueillir ainsi directement les souvenirs de sa jeunesse, de sa vie d'élève et d'artiste, il m'a semblé que j'étais tout particulièrement désigné pour faire connaître un De Winter intime.

C'est cette pensée, jointe à un sentiment de piété filiale, qui m'a décidé à écrire ces quelques pages.

Que le lecteur ne recherche pas dans ce livre une œuvre de critique ou d'érudition. Quand, au cours de cet ouvrage, j'ai eu à parler des œuvres de l'artiste, je me suis, autant que possible, borné à une simple description, en réservant la critique à des voix plus autorisées.

Cet ouvrage n'a de même aucune prétention littéraire; mais il m'a semblé que ceux qui ont connu et apprécié Pharaon De Winter aimeraient à le voir revivre dans ces lignes, et que les artistes qu'il

a formés et, en général, tous ceux qui s'intéressent à l'Art sérieux seraient heureux de retrouver ici quelques directives de son enseignement.

Cependant, ce livre est avant tout un ultime hommage de reconnaissance rendu à un père, à un maître, à un grand artiste, à un homme de bien.

M. Édouard Sarradin a bien voulu préfacer ce modeste ouvrage et dire en quelle haute estime il tenait l'artiste disparu. Qu'il veuille trouver ici l'expression de ma gratitude.

Z. D. W.

*
* *

Qu'il me soit permis de remercier ici tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, m'ont aidé dans la confection de cet ouvrage et, tout particulièrement, outre MM. Émile Gavelle et Lucien Détrez, aux plaquettes desquels j'ai fait de larges emprunts, MM. Gabriel de Cool et Jules Quesnet, artistes peintres et anciens condisciples de Pharaon De Winter, dont les souvenirs d'atelier m'ont été si précieux.





UNE BELLE EXISTENCE D'HOMME ET D'ARTISTE

Pharaon DE WINTER

Sa vie. — Son enseignement. — Son œuvre

1849-1924

.....

SA VIE

C'EST au cours d'un voyage en Belgique, en septembre 1922, que Pharaon De Winter ressentit les premières atteintes du mal qui devait le terrasser et l'enlever à l'affection des siens.

Il avait visité, en compagnie de sa fille, quelques-unes des principales villes de ce beau pays où il aimait faire de fréquents pèlerinages. Tous deux étaient même allés jusqu'à Cologne où l'artiste avait désiré revoir le musée Wallraf-Richartz et les admirables primitifs qu'il contient.

Ils se trouvaient à Anvers, lorsqu'en traversant l'une des

larges avenues qui entourent la grande cité, Pharaon De Winter éprouva soudain dans la hanche une douleur qui le fit s'arrêter net. Il serait certainement tombé si sa fille ne lui avait donné le bras, précaution devenue nécessaire à la suite des nombreuses opérations que l'artiste avait subies aux deux yeux pendant l'occupation allemande de Lille.

Le malaise fut de courte durée et bientôt les deux voyageurs purent poursuivre leurs pérégrinations. Ils rentrèrent à Lille quelques jours plus tard.

Cette douleur ne devait plus, hélas ! se dissiper. Elle allait au contraire progresser lentement, jusqu'au jour où, dominant l'énergie du peintre, elle l'immobiliserait sur son lit, d'où, après six longs mois de souffrances courageusement supportées, la mort viendrait l'arracher.

.....

*
* *

Pharaon Abdon-Léon De Winter naquit à Bailleul, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Hazebrouck, le 17 Novembre 1849. Son père, Zéphir-Eric De Winter exerçait dans cette petite ville l'humble profession de sabotier. Né à Saint-Genois (Belgique) au moment où cette bourgade était occupée par les armées du premier Empire, il était venu, par le hasard des circonstances, s'installer à Bailleul. Il y avait épousé Régina Seingier qui lui avait déjà donné deux enfants à la naissance du jeune Pharaon. Neuf autres suivirent ces trois enfants.

Le brave sabotier était un saint homme et se piquait d'avoir quelques connaissances littéraires. Les livres qui composaient sa modeste bibliothèque portaient en guise d'ex-libris, la mention, calligraphiée de sa main : « Hic liber appartinet Zephirino Erico De Winter ! »

Il avait cependant une manie regrettable : celle d'affliger ses enfants de prénoms à tout le moins bizarres. C'est ainsi que les douze enfants — dont trois moururent en bas âge — reçurent les noms de : Adèle, Zénon, Pharaon, Elisa, Odon, Ursmar, Clovis, Zoé, Arthur, Zulma, Firmine et Oscar !

A vrai dire, le prénom de celui qui seul nous intéresse ici est dû à une erreur de l'officier de l'état-civil. Le prénom qui était destiné à notre futur artiste était celui — non moins étrange du reste — de Faron, lequel figure au calendrier. L'employé de la mairie de Bailleul n'ayant jamais eu connaissance d'un tel saint « baptisa » l'enfant « Pharaon » et c'est sous ce prénom, qui seul fut valable par la suite, que devait se faire connaître De Winter.

Le jeune Pharaon fut initié de bonne heure à la fabrication des sabots. Malheureusement, alors que son frère aîné parvenait à confectionner assez aisément un sabot fort convenable, le sien se brisait régulièrement au cours du travail.

Aussi son père décida-t-il bientôt qu'il valait mieux, tant pour la prospérité de son commerce que pour l'avenir de son fils, faciliter à celui-ci la vocation d'artiste à laquelle il semblait appelé.

Pendant le peu de temps qu'il alla en classe, Pharaon, en effet, copiait avec avidité, en cachette, pour les donner à ses camarades, les images d'Epinal qu'il pouvait se procurer chaque dimanche à l'aide des deux centimes dont le gratifiaient ses parents.

Lorsqu'il eut onze ans, son père lui permit de suivre les cours de l'Académie de Dessin dirigés par le vénérable et éminent professeur M. Swynghedauw (encore vivant aujourd'hui).

Le jeune enfant faisant des progrès rapides,

...le sabotier, qui avait à Bruges de la famille pensa que là, son fils pourrait apprendre mieux qu'à Bailleul le métier de peintre et il l'envoya à sa sœur, à l'hôtel du *Panier d'Or*. Le hasard d'une parenté brugeoise et le bon sens du père se combinaient à souhait.

La tante, qui elle aussi approuvait les aspirations de l'enfant, les favorisa de tout son pouvoir. Malheureusement, à peu de temps de là, elle vint à mourir et le petit Bailleulois se trouva désormais sous la coupe d'un brave homme d'oncle, lequel, n'imaginant rien de préférable à son métier d'aubergiste, fit de son mieux pour y préparer dignement le fils de son frère. C'est-à-dire qu'il fallut à celui-ci tout le long du jour, servir des *pintes* aux habitués de la *Sirène*. Je crois qu'il regretta profondément les sabots paternels. (1)

Le *Café de la Sirène* était le lieu de réunion de la haute bourgeoisie brugeoise. Le patron mettait du reste tout en œuvre pour attirer et retenir sa clientèle. N'y vit-on pas un jour le maître plafonneur Vincent De Grœf, donner la démonstration d'un appareil de son invention permettant de voler dans les airs? (« L'Homme Volant » — c'est ainsi qu'on l'avait surnommé — devait, peu de temps après, se tuer au cours d'une de ses expériences.)

D'autre fois, c'étaient des musiciens, des acrobates, mais les plus acclamés étaient les faiseurs de tours de passe-passe pour lesquels le jeune Pharaon n'avait pas assez d'yeux. Ils firent école et notre futur artiste était arrivé, sinon à les égaler, du moins à acquérir un véritable talent de prestidigitateur qui devait maintes fois par la suite faire la joie de ses jeunes enfants.

Mais Pharaon avait alors en les imitant un but plus immédiat : dans son imagination d'enfant, il se figurait pouvoir assurer, par ce moyen, son existence et, dégagé des préoccupations matérielles, se donner tout entier à l'étude du dessin et de la peinture !

Un soir, qu'il avait laborieusement copié un sauvage sur une méchante estampe coloriée, son dessin, passé de mains en mains, fit l'étonnement des consommateurs. C'est le premier jury qu'ait affronté

(1) ÉMILE GAVELLE. — *Un peintre flamand. M. Pharaon De Winter*. Lille, Imprimerie Lefebvre-Ducrocq, 1902.

De Winter. Il y fut conclu à l'unanimité et après mûre délibération que le sauvage était beaucoup trop bien pour une copie et qu'il était calqué.

L'auteur protestant avec énergie, le comité des trinqueurs de *bruyn bier* et de *schiedam* dépêcha un ambassadeur auprès d'une compétence incontestable : le peintre De Stoop. De Stoop y fut trompé comme les autres. Cette fois, l'auteur, très sûr de lui, offrit de recommencer l'ouvrage séance tenante, ce qui fut fait.

De Stoop, qui était un véritable artiste et un brave garçon, s'intéressa à De Winter et l'installa, dès le lendemain, devant un antique, dans une petite pièce, où le débutant se serait trouvé parfaitement heureux, le fusain aux doigts, sans la compagnie répugnante d'un vieux squelette jaune et poudreux, cliquetant au moindre heurt, à demi caché sous un rideau sombre. Il commença aussi à suivre les cours de l'Académie, où il devait rester jusqu'à l'âge de dix-sept ans et demi.

(Il y remporta son premier succès, une médaille d'argent, en 1865, pour le dessin d'après les antiques).

Cependant, les idées de l'oncle se modifièrent peu à peu. Il finit par penser que son neveu pourrait bien devenir un artiste, mais un artiste sérieux, un architecte, pas un de ces fainéants de peintres dont les débauches font l'objet de cent anecdotes connues.

Pharaon De Winter se trouvait à quinze ans encore une fois bien isolé, ayant eu le malheur de voir mourir De Stoop (1).

Alors, la mémoire toute remplie, sans doute, de vieux contes néerlandais où l'empereur Charles-Quint s'entretient sans morgue avec ses fidèles Flamands, il crut tout naturel d'écrire ses ennuis et ses rêves au Roi des Belges. La lettre resta sans réponse naturellement. Une autre qu'il adressa à son père pour le supplier de l'arracher à l'architecture eut plus d'effet.

Il s'était engagé à obtenir tout de suite les premiers prix de la petite Académie de Bailleul. Il tint parole et la fondation De Puydt, quand il eut épuisé l'enseignement de Swynghedauw, lui permit de se rendre à Lille et d'entrer aux Écoles Académiques, dirigées par Alphonse Colas (2).

(1) DE STOOP (Henri-Julien) peintre belge, né à Rumbeke, le 17 Février 1827, mort à Bruges, le 2 Juillet 1864.

(2) ÉMILE GAVELLE. — Op. cit.

De Winter retrouva à Lille d'autres bailleulois qui suivaient comme lui les cours de l'École des Beaux-Arts après avoir eu les conseils de M. Swynghedauw. Ces anciens condisciples, il est vrai, s'étaient, à Lille, orientés vers l'architecture où tous se firent un nom par la suite (1). Mais, les cours finis, nos jeunes gens se retrouvaient chez Madame Lobbedez qui tenait sur la place Saint-Martin l'auberge *A la ville de Cassel*.

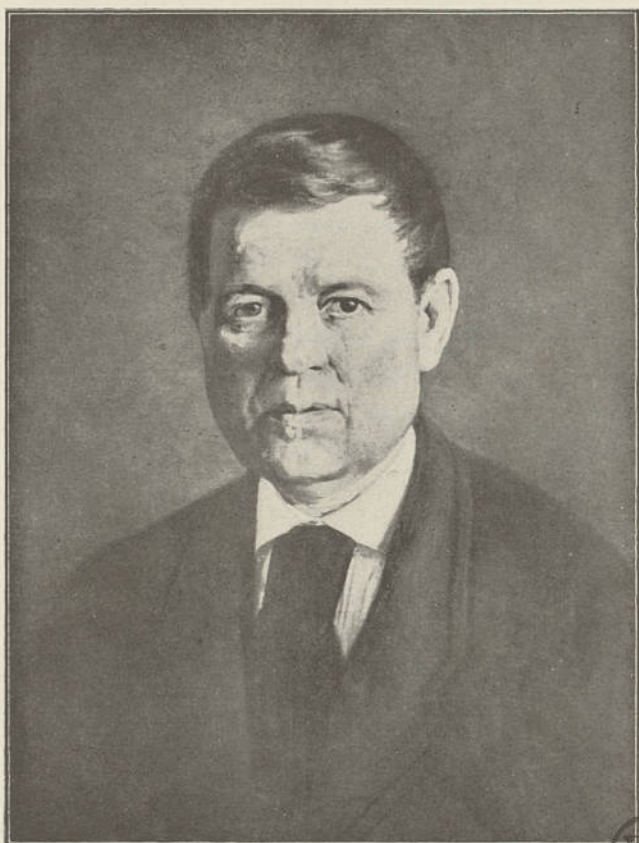
Pharaon se lia en outre, à Lille, avec d'autres jeunes artistes de la ville et des environs, parmi lesquels les artistes peintres Jules Delannoy, de Béthune (Pas-de-Calais), Henri Labbe, de Lille et M. Félix De Watines — qui se spécialisa plus tard dans la reliure d'art — devaient rester au nombre de ses plus fidèles amis.

La subvention modeste que lui accordait la ville de Bailleul — cinq cents francs, croyons-nous — jointe à la petite pension de ses parents lui faisait un total d'environ six cents francs par an. C'était évidemment fort maigre... Aussi fût-ce une fortune qu'il vit surgir lorsque l'Institution Preys et Debœuf, rue Masurel, (à l'endroit où vint s'installer plus tard le Collège Saint-Louis de Gonzague), le sollicita comme professeur de dessin, aux appointements annuels d'environ trois cents francs !

De Winter se plaisait à rappeler ses tribulations pendant cette période pénible de sa jeunesse où, pour économiser le plus possible, il allait prendre ses repas dans un établissement de la rue Neuve *Au bon Paysan*, rendez-vous des rouliers, marchands d'orviétan, etc., dans lequel, moyennant la somme de soixante centimes, l'on pouvait se faire servir un repas complet !

Il « détonnait » étrangement dans cette gargote, avec la jaquette et le chapeau haut de forme qu'il portait les jours où il revenait de l'Institution Preys. Aussi, avant de pénétrer dans l'estaminet,

(1) Henri Boudin et Henri Salomez, architectes à Lille; M. Constant Sonnevile, architecte diocésain à Tournai (Belgique).



PORTRAIT DE L'ONCLE HENRI
Propriétaire du *Café de la Sirène* à Bruges
(1871)



regardait-il prudemment à droite et à gauche si aucun de ses élèves ne passait dans la rue !

Et cependant, malgré son peu de fortune, il arrivait à Pharaon d'inviter des amis à partager son repas. Il eut ainsi un jour comme invité celui qui allait devenir l'éminent statuaire Alphonse Cordonnier. C'est en riant de grand cœur que, se rencontrant au Salon il y a quelques années, tous deux évoquèrent ensemble ce souvenir de jeunesse !

Alphonse Colas avait pris en grande sympathie Pharaon De Winter, qui, de son côté, avait pour son maître une grande déférence et une profonde affection.

Du reste, l'élève faisait honneur à son professeur ! Huit mois après son entrée à l'École des Beaux-Arts de Lille il obtenait un premier prix partagé (dessin modèle vivant) et le premier prix de peinture (deuxième division). L'année suivante, il obtenait tous les premiers prix en première division et une médaille de troisième classe. La troisième et dernière année (1872) encore tous les premiers prix et une médaille de première classe.

Il obtint cette même année, à la suite d'un concours, une bourse départementale qui allait lui permettre de poursuivre ses études à l'École des Beaux-Arts de Paris où il venait d'être admis.

Il entra dans l'atelier de Cabanel.

*
* *

A Paris aussi, De Winter eut à faire des prodiges d'économie pour arriver à subvenir à son existence à l'aide de la bourse départementale et de la modique subvention de sa famille.

L'un de ses premiers logements à Paris fut la mansarde d'une crèmerie de la rue de Seine, située presque en face de la rue Jacob.

Il arriva à Pharaon, un soir de cette époque, une aventure qu'il aimait raconter :

Rentrant de Bailleul, le jeune artiste avait pris place sur l'impériale de l'omnibus partant de la gare du Nord. Un inconnu, d'allure étrange, jetant un coup d'œil sur le léger bagage de notre artiste, vient à lier conversation avec lui et demande d'où il vient. Pharaon répond qu'il a été dans sa famille, à Bailleul.

« Bailleul, répliqua l'individu, il n'y a pas de Bailleul en France! » Et, devant le sourire amusé du jeune peintre, il poursuivit : « Je vois ce que c'est. Vous êtes un allemand! » (Ceci se passait en 1872).

L'inconnu se mettant à proférer des injures, De Winter crut prudent de descendre au premier arrêt. Comme il hâtait le pas, il crut entendre la sonnette de l'omnibus retentir, le véhicule stopper et quelqu'un s'élançant à sa poursuite...

Affolé, il court à sa crèmerie, gravit quatre à quatre ses six étages, se réfugie dans sa chambre et se met au lit sans oser, de la soirée, allumer sa lampe...

Cet incident eut une suite inattendue. L'unique veston — du plus beau gris! — de notre voyageur, jeté, la veille, dans l'obscurité, sur la table, y avait heurté une grande bouteille d'encre mal bouchée dont le contenu l'avait partiellement teint en noir! Impossible d'aller à l'École des Beaux-Arts dans ce costume d'Arlequin! Le bain de teinture était incomplet! Notre jeune artiste y suppléa en couvrant d'encre les parties du vêtement restées indemnes!... Tout alla bien jusqu'au jour où, dans la rue par une pluie battante, Pharaon vit avec stupeur ses mains zébrées de larges raies noires... C'était le veston qui déteignait!...

Comme il l'avait fait à Lille, Pharaon se lia d'amitié à Paris avec ses nouveaux condisciples d'atelier. C'étaient entre autres: Boutigny et François Flameng qui devaient s'illustrer dans les



PHARAON DESVIGNES
1876.

BU
LILLE

PORTRAIT DE MADEMOISELLE ANGÉLINE CHARLET
(Fiancée de l'artiste)
(Salon de 1870)

scènes de la vie militaire ; Georges Cain, le futur Conservateur du Musée Carnavalet et son frère Henri Cain qui, délaissant le pinceau pour la plume, s'est fait un nom dans la littérature ; Emile Renard, dont la médaille d'honneur est venue justement récompenser il y a plusieurs années déjà la glorieuse carrière artistique ; Aimé Morot, l'immortel auteur de *La Charge de Reischoffen* et du *Portrait du peintre Hébert* ; Gervex, le brillant portraitiste ; Carrier-Belleuse, le peintre des ballerines ; Dawant, dont on ne saurait oublier les beaux portraits, non plus que sa célèbre *Maîtrise d'enfants* du Luxembourg ; le maître portraitiste J. J. Weerts ; le grand Eugène Carrière, au talent si original ; Buland, Gabriel de Cool, Moreau de Tours, Jules Quesnet, le paysagiste René Fath, Gustave Krabansky, Joseph Aubert, Armand Berton, Joseph Sylvestre, Lionel Royer, Jules Bastien-Lepage surtout, l'illustre créateur de *Jeanne d'Arc écoutant les voix* et des *Foins*, dont Pharaon De Winter fut un des plus sincères admirateurs et amis (1) et qui, comme nous aurons occasion de le dire par la suite, exerça sur notre bailleulois une très visible influence. Au sortir de l'atelier, les deux amis se promenaient souvent ensemble. C'était l'époque où Puvis de Chavannes travaillait à sa décoration du Panthéon, et cette magnifique réalisation attirait nos jeunes artistes.

Puvis de Chavannes prenait plaisir à questionner les deux jeunes gens et s'intéressait à leurs études. « Travaillez, leur disait-il. Vous avez un excellent maître. Vous avez de l'étoffe. Ayez autant d'énergie et je vous garantis le succès. »

Nous savons d'autre part que Pharaon reçut à cette même époque les encouragements de Carpeaux qui, alors dans toute sa gloire, voulait bien suivre les travaux de son jeune compatriote.

(1) Il avait offert à De Winter une « étude de nègre » auquel celui-ci tenait beaucoup et qui fut malheureusement détruite à Bailleul pendant la guerre.

C'est à l'atelier Cabanel que Pharaon se lia aussi d'une amitié toute particulière et quasi fraternelle avec le jeune peintre Léon Comerre, qui était presque son compatriote. Rien de plus touchant que cette amitié : les deux artistes vécurent longtemps d'une vie commune, partageant leurs soucis, leurs joies, comme aussi leurs modestes ressources ! Rencontrerait-on de nos jours beaucoup d'exemples d'une si touchante confraternité ? (1).

Pour être moins intimement lié avec ses autres camarades, Pharaon De Winter n'en était pas moins apprécié par tous. Qu'on nous permette de citer à ce propos l'extrait d'une lettre de l'un d'eux :

...Ce dont je me souviendrai toujours avec une indicible et très douce émotion, ce sont les relations affectueuses qui nous unissaient et qui m'ont permis bien des fois d'apprécier le beau caractère, la nature loyale, généreuse de mon cher ami, toujours prêt à rendre service à ses camarades, à les aider de ses conseils avec un désintéressement, une abnégation de soi-même dont je n'ai jamais rencontré pareil exemple. (2).

*
* *

Unanimement apprécié par ses camarades, Pharaon ne l'était pas moins par son maître Cabanel. Nous verrons par la suite en quelle estime son « patron » le tenait.

Au reste, les encouragements, parfois même les plus inattendus, ne manquaient pas à notre jeune artiste. C'est ainsi qu'il eut la chance d'être remarqué par le comte d'Orsay qui venait souvent faire visite au directeur de l'École des Beaux-Arts, le statuaire Eugène Guillaume (qui devint par la suite Directeur de l'Académie de France à Rome).

(1) Les deux artistes firent mutuellement leur portrait en 1872.

(2) Lettre de M. Gabriel de Cool, artiste peintre, condisciple de Pharaon De Winter à l'atelier Cabanel.



JUDITH
(Salon de 1877)



Qu'il nous soit permis à ce propos d'évoquer ici la figure de ce grand bienfaiteur des artistes.

Le comte d'Orsay était un gentilhomme très en vue, célèbre même par son goût très sûr qui lui avait valu la réputation d'arbitre de toutes les élégances... Grand, bien fait de sa personne et d'un visage fort agréable, il avait une physionomie ouverte et bienveillante... Fort au courant de ce qui concernait les arts et les lettres il captivait par le charme de sa conversation...

Il comptait parmi ses amis le poète Lamartine dont il avait été le compagnon d'armes aux Gardes du Corps, sous Charles X.

Il séjourna longtemps à Londres après la révolution de 1830 et y épousa la fille de Lord Blessington.

Le trait suivant montrera combien y était grande sa popularité : Un jour qu'il passait à pied dans la Cité, un violent orage le surprit. Un matelot qui le connaissait courut après lui et l'obligea à se couvrir de son propre caban jeté sur ses épaules. Ses amis le voyant arriver dans cet accoutrement lui trouvèrent une si belle tournure que tous s'empressèrent de se faire tailler de semblables cabans et bientôt la mode s'en imposa aux élégants de l'époque.

Il était lié avec tous les peintres en renom de la capitale anglaise, car il était non seulement un amateur d'art et un ami pour les artistes, mais aussi artiste lui-même. Il avait fait le buste de Lamartine et de bien d'autres personnages de marque, tous ressemblants et ne manquant pas de qualités. Il peignait aussi et sa peinture dépassait l'ordinaire.

Voilà l'homme de goût si distingué qui avait remarqué le jeune De Winter. La différence d'âge lui permettait de guider un tout jeune artiste, de lui indiquer une direction et de le conseiller.

Pharaon en avait gardé le plus précieux souvenir et n'en parlait pas sans émotion. (1).

Cependant ni les amitiés dont il est entouré à Paris, ni les encouragements qui lui sont prodigués, ni les ressources artis-

(1) Extraits d'une lettre de M. Jules Quesnet, artiste peintre, condisciple de Pharaon De Winter à l'atelier Cabanel.

tiques que lui offre la capitale ne font oublier au jeune Bailleulois sa petite patrie. C'est au milieu des siens, dans la petite ville flamande, qu'il accourt lorsqu'il dispose de quelques jours de vacances.

Il n'y reste pas cependant inactif et le cercle familial lui fournit ses premiers modèles. Son premier portrait — daté de 1868 — est celui, peint sur papier, de M. Louis Deblonde, un ami de son père.

C'est également pendant un séjour à Bailleul qu'est exécuté, en 1871, le portrait de l'oncle Henri De Winter, le propriétaire du *Café de la Sirène* à Bruges. (Ce portrait, qui témoignait déjà de qualités surprenantes de dessin et d'exécution, a malheureusement été anéanti à Bailleul pendant la grande guerre.)

*
* *

Pharaon avait à cette époque atteint l'âge de la conscription. Né d'un père qui se croyait et qu'il croyait lui aussi étranger, puisque originaire de Saint-Genois, commune belge, il avait fait à la mairie de Bailleul, le 31 octobre 1871, la déclaration prescrite par la loi. Son enfance passée à Bruges, les excellentes relations qu'il y avait conservées et des liens de parenté nombreux l'avaient tout naturellement incité à opter pour la Belgique.

Il avait donc lieu de se croire parfaitement en règle vis-à-vis de la loi française et les choses en seraient restées là lorsque, à l'École des Beaux-Arts de Paris, un inspecteur au zèle intempestif, intrigué par le nom à consonnance étrangère du jeune artiste, mena son enquête et découvrit que le père du peintre était bien né dans une commune de Flandre non française, *mais au moment où celle-ci était occupée par les armées du premier Empire qui avaient annexé cette portion du territoire*. Le fait de cette annexion, bien que temporaire, puisqu'elle prit fin en 1815, avait donné au père du

jeune homme la qualité de *sujet français* qu'il avait gardée, ayant négligé de se faire par la suite naturaliser de son pays d'origine.

Pharaon était donc bien français et, par suite, soumis à la loi militaire française. Or, les élèves de l'École des Beaux-Arts avaient, à ce point de vue, un régime spécial. Certains étaient exempts de tout service : c'étaient les prix de Rome, qui en avaient été dispensés à la suite d'un vote de la Chambre provoqué par la mort malheureuse d'Henri Regnault.

De Winter avait-il ambitionné le prix de Rome ? Nous ne le pensons pas. Toujours est-il que le « policier » inspecteur rédigea un rapport destiné au Ministre de la Guerre et qui disait à peu près ceci : « Il faudrait encore au jeune De Winter plusieurs années d'énergiques efforts pour pouvoir concourir avec quelques chances de succès pour le prix de Rome. »

La voie de l'exemption totale de service était donc coupée pour notre jeune peintre.

A côté de ces privilégiés, il y avait les élèves inscrits à l'École des Beaux-Arts qui, reçus au concours dit « des places » étaient admis au cours du soir enseigné par le peintre Yvon. Ceux-là avaient le droit de ne faire qu'une année, dite de volontariat.

Pharaon ne s'était pas présenté à ce concours, ses études étant déjà trop avancées à son arrivée à l'atelier Cabanel. Force lui était donc d'accomplir la période entière de service militaire, soit quarante mois, et cela sans retard, son ordre d'appel étant arrivé.

Le désappointement de notre jeune artiste, comme bien l'on pense, fut grand. Celui de Cabanel ne le fut pas moins lorsqu'il apprit la cause du départ imminent de son élève. Il entra dans une violente colère et ne parlait de rien moins que de « faire sauter » (*sic*) l'Inspecteur ! A son tour il fit son rapport et il rédigea en faveur de De Winter un certificat des plus élogieux que celui-ci

courut porter au Ministère de la guerre. Mais il était trop tard : il fallait partir.

Pharaon De Winter fut effectivement incorporé à Troyes (Aube) au 79^e Régiment d'Infanterie, le 12 novembre 1873.

Nous l'y trouvons peu après, malade (?) à l'hôpital où, pour se concilier les bonnes grâces de la sœur supérieure, il peint un *Ecce Homo*. La bonne sœur fut enchantée de l'aubaine. Une seule ombre cependant à sa joie : le convalescent avait pris pour modèle un de ses camarades de lit, vraie figure de Christ, mais païen endurci ! (1).

Cabanel cependant ne perdait pas de vue son élève. Et, par décision ministérielle du 16 janvier 1874, De Winter est mis en subsistance à Paris au 70^e Régiment d'Infanterie pour lui permettre de suivre les cours de l'École des Beaux-Arts pendant les moments de loisir que devait lui laisser le service militaire.

Si Pharaon n'est pas un soldat zélé, il jouit cependant de l'amitié de ses chefs, car son pinceau complaisant reproduit les traits de plusieurs d'entre eux, voire même de son sergent et de son sergent-major !

Au reste, toujours grâce à Cabanel, il obtient plusieurs congés renouvelables successifs jusqu'à sa libération définitive du service actif qui a lieu le 4 novembre 1876.

*
* *

Cependant les travaux de notre jeune artiste, comme aussi les succès d'école remportés à Lille, puis à Paris, avaient attiré sur Pharaon l'attention de ses compatriotes bailleulois. Et c'est ainsi

(1) Cet *Ecce Homo* se trouve actuellement à la Sacristie de la Chapelle de l'Hôtel-Dieu de Troyes.



VIEILLE FEMME EN PRIÈRES
(Salon de 1878)



qu'une riche veuve de la rue de Cassel, Madame Charlet, lui commanda son portrait. Pharaon était loin alors de se douter qu'à la suite de cet événement son existence allait entrer dans une phase nouvelle.

C'est dans une maison amie qu'avaient lieu les séances de pose. Madame Charlet s'y faisait accompagner par sa fille Angéline, jeune personne très distinguée et sensiblement du même âge que Pharaon (elle était née à Steenwerck, le 2 novembre 1848).

Les séances se multiplièrent plus qu'il n'était peut-être nécessaire et, sans doute, le charme de Mademoiselle Angéline y était-il pour quelque chose.

Le portrait fut enfin terminé ; mais ces entrevues répétées avaient éveillé dans le cœur de ces deux jeunes gens si bien faits pour se comprendre, une tendre sympathie. Aussi l'artiste s'offrit-il alors à faire le portrait de la jeune fille. La proposition fut acceptée et il fut décidé que les nouvelles séances de pose auraient lieu à Paris où Madame Charlet avait projeté de faire un séjour avec sa fille.

Elles commencèrent en décembre 1874 et se tinrent 22, rue Bonaparte, dans l'atelier de Léon Comerre.

Est-il besoin de dire avec quel soin jaloux Pharaon s'appliqua à reproduire les traits réguliers et très doux de celle qui déjà lui était si chère ? Aussi quelle joie pour l'artiste lorsqu'il vit au Salon de 1875 (son premier Salon !), sa toile exposée en milieu de panneau et faire l'objet des commentaires les plus flatteurs ! Nul éloge ne pouvait lui être plus sensible que celui de son maître Cabanel qui goûtait fort le double envoi de son jeune élève et le citait en exemple à l'atelier ; Pharaon exposait en effet, à côté du *Portrait de Mademoiselle A. C.* une importante étude de nu, *Saint-Sébastien*, qui fut achetée par l'État pour le Musée de Bailleul où elle fut détruite pendant la guerre. Cabanel voulait

présenter son élève pour une médaille de 3^e classe. Mais De Winter refusa, car, en bon camarade, il souhaitait que cette récompense allât à son ami Comerre qui exposait cette même année une *Cassandre* exécutée avec grand soin en vue de cette médaille. . . .

Son refus déplut à Cabanel et ce geste lui coûta cher car son « patron » ne le présenta plus dorénavant (1). Pharaon De Winter dut attendre le salon de 1886 pour obtenir une médaille de 3^e classe. (Il avait entre temps obtenu une mention honorable en 1880.)

Un triste événement vient, vers cette époque, douloureusement frapper notre artiste. Le brave sabotier que l'admission de son fils au Salon avait rempli de joie (car il avait une toute spéciale affection pour cet enfant), vit sa santé très ébranlée et, après plusieurs jours de souffrances pendant lesquels il eut la douce consolation d'être veillé par son fils le plus cher, accouru de Paris en grande hâte, il rendit son âme à Dieu le 4 octobre 1875, âgé de 63 ans seulement. Une toile inachevée de Pharaon nous a conservé les traits de cet homme de bien.

Cette disparition causa au jeune peintre un immense chagrin, car il perdait avec son père son principal, son unique soutien. Cet excellent homme comprenait les jouissances artistiques que son fils éprouvait dans la pratique de la peinture et il était fier de « son artiste ». Sa mère, au contraire n'entendait rien à l'art et ne se préoccupait guère des travaux de Pharaon. Elle se contentait sim-

(1) Un amusant incident s'était produit chez Cabanel avant l'ouverture du Salon de 1875. Cabanel, qui avait une particulière amitié pour De Winter, avait tenu à lui montrer, un jour que celui-ci était venu dans son atelier, son tableau *Thamar*. Cette présentation fut entourée de la pompe que le maître affectionnait. Un rideau s'écarta et la toile apparut. Pharaon demeura un bon moment plongé dans l'admiration. Puis, dans sa candeur et sa sincérité de flamand, il s'écria : « Que c'est beau ! Que c'est beau ! *Il y a même des morceaux jolis de couleur !* » — Phrase terrible ! Cabanel en effet, tout comme Ingres, se croyait un coloriste. Le front du maître se plissa et de ses lèvres tombèrent ces mots : « *Je le crois f... ichtre bien. Il n'y a pas un autre membre du Jury capable d'en faire autant !* »



LE RETOUR DE LA CUEILLETTE DU HOUBLON
(Salon de 1878)

BU
LILLE

plement de s'informer de temps à autre « si les affaires allaient bien ! »

La peinture est alors un précieux réconfort pour notre artiste et l'aide à surmonter la grande douleur qu'il éprouve. Avec quelle ardeur ne le voyons-nous pas, de retour à Paris, reprendre les cours de l'École des Beaux-Arts et mettre sur pied son prochain « Salon ».

Un jeune Italien, aux longs cheveux noirs et bouclés lui servit de modèle pour l'*Enfant prodigue*, nouvelle et très grande étude de nu exécutée 37, rue d'Enfer, dans l'atelier que M. Morblant, peintre-amateur, avait mis obligeamment à la disposition de l'artiste. Cette toile, exposée avec honneur au Salon de 1876, se trouve aujourd'hui au Musée de Dunkerque.

*
* *

Cependant notre peintre avait continué avec les dames Charlet les relations plus qu'amicales commencées dans les circonstances que nous connaissons. L'accueil qui lui était fait dans cette famille l'enhardit à demander la main de la jeune fille. Sa demande fut agréée et, le 11 février 1877, le mariage était célébré à Bailleul, en l'église Saint-Amand.

Le jeune ménage demeura quelque temps à Bailleul, puis il partit au mois de mai pour Paris, accompagné de Madame Charlet. Tous les trois habitèrent 41, rue de Vaugirard, en face de la chapelle des Carmes. Ils y demeurèrent un mois, puis retournèrent à Bailleul, où Pharaon se mit à travailler avec plus de courage que jamais, stimulé qu'il était par la présence à ses côtés d'une jeune épouse aussi douce qu'affectueuse.

Le Salon de 1877 voit de lui deux toiles dont l'une très remarquable, est le portrait d'un oncle de Bruges, *M. Jean Schelpe*, l'autre

une *Judith* — italienne à l'allure altièrre — essayant son glaive après le meurtre d'Holopherne. (Cette toile, de dimensions assez restreintes, a disparu, il y a de nombreuses années, de l'atelier de Bailleul, trop librement ouvert à tous; aucun indice ne permit jamais à l'artiste d'en retrouver la trace).

Le 14 janvier 1878 venait au monde, à Bailleul, 10, rue de Cassel, un mignon bébé qui fut baptisé Carolus. L'arrivée de ce petit être resserra encore davantage, s'il était possible, l'étroite union du ménage. La vie s'annonçait pour l'heureux trio sous les plus favorables auspices.

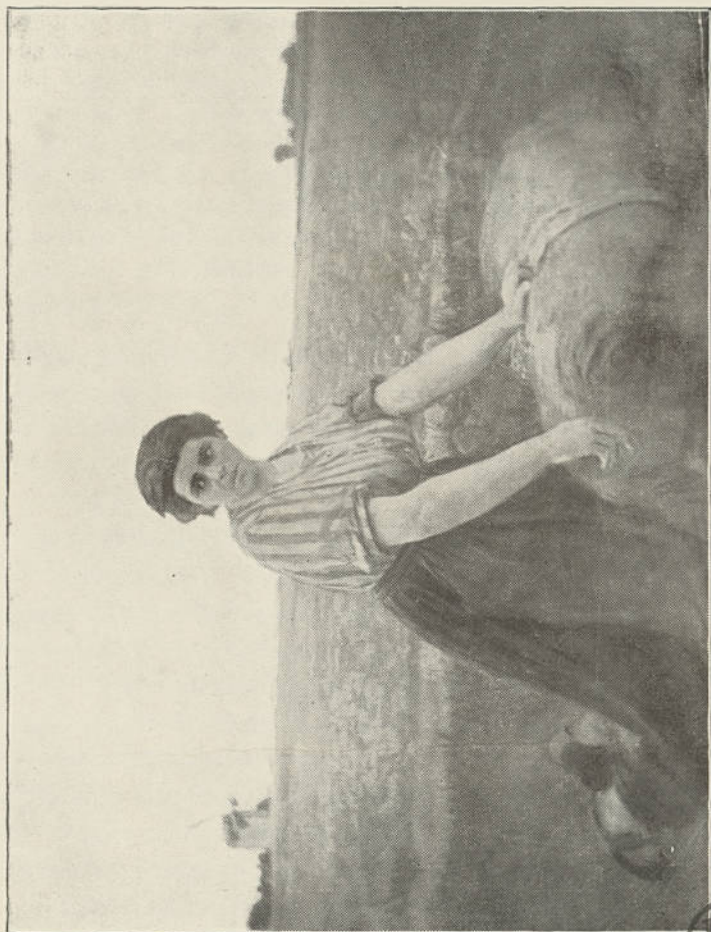
Aussi le Salon de 1878 mentionne-t-il comme envoi de l'artiste deux toiles particulièrement remarquables : la *Vieille femme en prières* et le *Retour de la cueillette du houblon en Flandre*, première étude de plein air de Pharaon De Winter et dont le sujet et les personnages lui étaient tous familiers (1).

C'est à l'occasion de ce Salon que Pharaon entra, pour la première fois en rapports avec celui qui allait devenir un de ses amis les plus dévoués, l'éminent critique d'art Louis de Fourcaud. (Celui-ci succéda quelques années plus tard à Taine dans la chaire d'esthétique et d'histoire de l'art de l'École Nationale des Beaux-Arts et devint, par la suite, membre de l'Institut).

Louis de Fourcaud avait distingué la *Vieille femme en prières* parmi les nombreuses œuvres exposées et avait témoigné à De Winter le désir de s'en rendre acquéreur. Pharaon répondit que sa toile n'était pas à vendre; elle constituait pour lui une étape dans sa carrière d'artiste, et il ne voulait pas s'en dessaisir. Fourcaud insista. Rien n'y fit.

Voici par ailleurs ce qu'écrivait, en octobre 1881, au sujet de

(1) Ce tableau a été complètement anéanti pendant la guerre.



AUX CHAMPS : LA COUPEUSE D'HERBES
(Salon de 1880)

BU
LLE

1881

ce tableau, Olivier Merson (père du grand artiste et illustrateur Luc-Olivier Merson) (1).

Il y a un très vif sentiment de la vérité dans la *Vieille femme en prières* de M. De Winter. Du reste, ce genre de peinture n'a point d'autre raison d'exister que la sincérité rigoureuse et absolue. Cette bonne vieille en mante noire, à genoux, sans doute, — le cadre la coupe vers le buste, — les deux coudes posés de face sur le dossier d'une chaise, un chapelet dans ses mains jointes, prie de tout cœur. Vous pensez bien que le visage est fripé de rides, que les poignets sont osseux, les mains décharnées. N'oublions pas quelques cheveux argentés sortant par hasard du bonnet. Le tout est étudié sévèrement, avec une conscience on ne peut plus louable, dans une couleur puissante et un modelé soigneux des plans...

Mais les joies de ce monde sont éphémères.... Au moment où tout souriait au jeune couple et où l'on se réjouissait du moment bien proche où le petit Carolus commencerait à gazouiller, une méningite vint brutalement — et en quelques heures — le ravir à l'affection des siens.

Ce fut une terrible épreuve, qui n'était, hélas ! que le prélude d'une autre, bien plus cruelle encore. En effet, la santé de la jeune maman, que la naissance de l'enfant avait déjà ébranlée, devint de jour en jour plus mauvaise et, le 11 janvier 1879, après vingt-trois mois de l'union la plus parfaite, Pharaon De Winter se trouva veuf.

Lui qui avait l'âme si profondément juste et droite et le cœur si aimant, allait-il rester à présent en tête-à-tête avec une belle-mère qui s'était montrée en maintes circonstances — qu'il serait vain de relater ici — odieusement jalouse du bonheur de sa fille ? Il ne peut se résoudre à cette perspective et, une fois les affaires de la succession rapidement réglées, il part pour l'Italie, en compagnie d'un

(1) OLIVIER MERSON. — *Les Beaux-Arts à Lille. Exposition de 1881*. Lille, imp. Lefebvre-Ducrocq, p. 53-54.

jeune étudiant de ses amis. Il visite successivement Turin, Florence, Rome, Naples et ses environs. C'est par une température sibérienne qu'il se promène dans les ruines de l'antique Pompéi (l'hiver 1879-80 se fit remarquer en effet par son extrême rigueur).

*
* *

La vue des chefs-d'œuvre de l'art italien, des immortelles productions de Michel-Ange et de Raphaël particulièrement, fit sur Pharaon une impression profonde. Il rapporta de son voyage des documents nombreux et surtout une quantité de reproductions photographiques du plafond de la Chapelle Sixtine et du Jugement dernier. La pureté des lignes des figures de Michel-Ange et leur majesté le remplissait d'admiration et d'humilité.

C'est que, de très bonne heure, Pharaon De Winter avait observé un souci très scrupuleux du dessin, et, à l'atelier Cabanel, il s'était fait rapidement remarquer par le soin qu'il apportait à « dessiner » les modèles et, plus particulièrement, leurs extrémités. Il aimait rappeler que, bien souvent, ses camarades le hélaient : « Eh ! De Winter, viens donc faire mes mains, mes pieds, « attacher » mon cou ! »

Mais il se sentit tout petit devant ce demi-dieu qu'est le grand Buonarroti ! Il ne pouvait se lasser de contempler l'élégance de ses figures de la Sixtine et plus encore peut-être la souplesse de leurs attitudes. Que de fois, par la suite, on le vit sortir de ses cartons les photographies rapportées de son voyage pour admirer encore et faire admirer à ses élèves tel prophète, telle Sibylle, ou telle figure des « Chambres » de Raphaël !

Cependant, au cours de ce voyage, le pinceau de l'artiste n'était pas resté inactif et, parmi les œuvres exécutées sur la terre italienne, nous pouvons citer une tête de *custode* (gardien de

couvent), singulièrement expressive. Le moine, vu de profil tourné vers la gauche, le chef coiffé de la petite calotte ronde, fait penser à un personnage de Pinturicchio. (Cette toile appartient à la famille de feu Louis de Fourcaud).

Une petite copie fut exécutée au Couvent de San Martino à Naples dans des conditions assez piquantes. L'artiste, désireux de garder le souvenir d'une *Déposition de la Croix* d'un peintre italien assez obscur (1) voulut en faire une étude, car il trouvait le groupement des personnages fort judicieux. Le tableau était malheureusement accroché trop haut pour qu'il lui fût possible d'en saisir les détails. Aussi en fut-il réduit à noter sur une toute petite toile les différentes « taches » de couleurs formées par les personnages du tableau, ce qu'il fit avec une scrupuleuse fidélité. Et, par ce procédé original et simplifié, il réussit à obtenir une très satisfaisante reproduction de l'œuvre admirée.

Son voyage se prolonge pendant six mois, en raison d'une crise de malaria qui surprend l'artiste à Naples et le fait souffrir atrocement. Dans son infortune, il a la chance de rencontrer un ami dévoué et un garde-malade très attentif en la personne d'un jeune professeur de l'Université de Montréal avec lequel il avait lié connaissance au cours de son voyage.

Rentré à Bailleul, il se met avec ardeur au travail pour dissiper les cruels souvenirs que lui rappelle sa ville natale. Il s'installe dans la maison de la rue des Moulins, où son père rendit le dernier soupir et où tout évoque pour lui la présence de ce cher disparu... L'artiste avait fait construire, en bordure de la rue et à côté de cette maison, un atelier assez vaste dont il s'était servi déjà pour y peindre la *Vieille femme en prières* du Salon de 1878 et son non

(1) Il s'agit d'un tableau de *Stanzioni* que son rival *Ribera* détériora par des lavages corrosifs. Cette œuvre est encore visible au « Musée » de San Martino.

moins beau pendant, le *Dimanche des Rameaux*, exposé au Salon de 1879.

Il se met donc à l'œuvre et exécute un grand tableau de plein air : une robuste jeune femme coupant des herbes *Dans les champs*. Qui saurait voir sans l'admirer le visage si puissamment modelé de cette femme aux grands yeux noirs, ce corsage où se devine l'exubérance des formes, ces bras aux lignes si pures, ce fond de paysage enfin — un vrai coin de la campagne bailleuloise — traité magistralement et s'harmonisant à souhait avec l'unique personnage du tableau? Correction du dessin, solidité de la matière, choix du sujet, tout ici fait penser à Bastien-Lepage et illustre ce que nous avons dit plus haut relativement à l'influence du grand peintre lorrain sur son condisciple.

Ce tableau, exposé au Salon de 1880, où il occupait un milieu de panneau, valut à l'artiste une mention honorable. En même temps que cette grande toile, De Winter exposait un beau portrait d'homme, celui de M^e Gokelaere, notaire à Estaires, chez qui avait été signé son contrat de mariage.

*
* *

Ce premier succès officiel poussa l'artiste à faire un effort plus grand encore en vue du Salon suivant.

Il entreprit donc dans ce but une vaste composition, *Rédemption*, affectant la forme d'un triptyque. Cette toile, unique dans l'œuvre du peintre, représentait, sur le panneau central, le *Christ descendu de la croix*, sur le panneau de gauche, *L'Adoration des bergers* et sur celui de droite, *Les saintes femmes au tombeau*. (La première pensée de l'artiste avait été de représenter sur le panneau de droite : *Le Christ au jardin des oliviers*, ainsi qu'en témoigne une esquisse très poussée qui nous a été conservée).



SCÈNE D'INTÉRIEUR
(1882)
(Exposée au Salon de 1924)



L'influence des peintres flamands du XVII^e siècle se fait nettement sentir dans cette œuvre et plus particulièrement celle des maîtres représentés au Musée de Lille. Mais l'influence de Cabanel y est non moins visible. Si la première se manifeste dans le groupement des personnages et est surtout sensible dans *L'Adoration des Bergers*, la seconde se traduit non moins nettement par la froideur du coloris et la « convention » des visages, surtout dans le panneau central.

Est-ce à dire que la personnalité de l'artiste y soit absente ? Nullement et nous n'en voulons pour preuve que le choix des personnages, tous empruntés à l'entourage immédiat du peintre, (quelques-uns du reste, ceux du panneau de gauche, traités avec un réalisme saisissant; même pour l'Enfant Jésus, avait « posé » un nouveau-né de quelques heures dont, lors du Salon, le critique du *Figaro*, Albert Wolff, devait dire qu'il avait déjà des airs de « gavroche parisien »).

Une composition d'une telle importance devait, on le conçoit, absorber notre artiste pendant de longs mois. Aussi De Winter n'eut-il pas le temps d'exécuter, avant le Salon, l'envers des volets du triptyque. Il y renonça du reste par la suite. Nous croyons savoir que son idée avait été de représenter : à gauche : *Adam et Ève au Paradis terrestre, tentés par le serpent*; à droite : *Le Saint Sacrement*, exposé sur l'autel, gage de la Rédemption des hommes.

*
* *

L'atelier de la rue des Moulins était devenu un endroit bien connu des bailleulois qui aimaient y rendre visite au peintre. Des artistes notoires s'y rendirent également. Le maître Jules Breton entre autres y alla à maintes reprises et donna de judicieux conseils au jeune artiste. C'est pour cette raison que De Winter joignit

dorénavant, sur le catalogue du Salon, le nom du grand peintre de Courrières à ceux de ses maîtres Colas et Cabanel.

C'est dans cet atelier que vint poser le poète et chansonnier bailleulois Pierre Petyt, dont Pharaon exposa le beau portrait au Salon de 1882 (1).

A l'occasion de son triptyque, l'artiste avait eu recours, ainsi que nous l'avons dit, en dehors de ses frères et sœurs largement mis à contribution, à plusieurs personnes du voisinage.

Une jeune fille lui plaisait particulièrement pour sa bonne volonté à poser et aussi pour l'intérêt qu'elle lui paraissait prendre aux progrès du tableau. Sa silhouette fine et distinguée, ses réflexions naïves, son entrain, tout contribuait à faire de cette jeune personne, fille de modestes cultivateurs de la rue des Moulins, le modèle de prédilection de l'artiste.

Cela mit notre peintre en verve et il entreprit avec elle une série de petites toiles (scènes d'intérieur), qui sont parmi ses meilleures productions (2). Ce sont : *Intérieur*, jeune femme regardant des images (1882), *Jeune femme lisant*, *Le tuteur*, *La liseuse*, *Indiscrétion* (1883).

Cette année 1883 apporta à Pharaon De Winter une commande importante : Madame Delebart-Pech le pria de venir faire son portrait à Sin-le-Noble, près Douai. L'artiste s'y rendit et, bien que

(1) Cette toile importante a été détruite pendant la guerre à Bailleul, chez les descendants du chansonnier.

(2) Louis de Fourcaud qui, par la suite eut l'occasion de voir quelques-uns de ces petits tableaux, écrivait à son ami les lignes suivantes :

« ...Vous m'avez montré deux petits tableaux familiers dont l'un représente une jeune fille auprès d'une fenêtre. C'est intime, charmant, particulier, significatif, peint à ravir, d'une simplicité et d'un pittoresque dignes du pur flamand que vous êtes. M'est avis que vous auriez raison de vous reprendre de temps en temps à ces scènes de mœurs. . Faites donc quelquefois de ces toiles familières, cueillez de ces fleurs dans votre jardin, à la marge de votre existence et montrez-les. Cela ne vous empêchera pas de produire de grandes toiles sévères et savoureuses... »



SCÈNE D'INTÉRIEUR : LE TUTEUR

(1883)

(Exposée au Salon de 1922)



son pinceau se fût surtout jusqu'alors essayé à représenter les humbles, il fit de son élégant modèle un grand portrait en pied, chef-d'œuvre de grâce et de distinction qui fut exposé au Salon de cette même année.

Le don d'observation — apanage de tout artiste — avait fait remarquer à Pharaon De Winter la mignonne fillette de Madame Delebart — une enfant de quatre à cinq ans — dont il suivait avec un intérêt amusé les ébats dans le parc de la propriété. Aussi, avant de quitter Sin-le-Noble, eut-il à cœur d'en fixer sur la toile la gentille silhouette dans son décor familial.

L'enfant y est représentée, assise sur sa brouette, au pied d'un arbre, les bras et les jambes nus, tenant une branche entre ses doigts potelés. Sur le gazon, près d'elle, des fleurs et son chapeau ; dans le fond, une allée au delà de laquelle s'aperçoit une pièce d'eau où se reflètent de verts feuillages. Ce fut le premier portrait d'enfant exécuté par l'artiste. — Par la suite, en 1920, ces deux tableaux furent offerts au Musée de Lille.

Le portrait de cette fillette avait donné envie à notre peintre de faire une nouvelle étude de plein air dans des données similaires. Il expose en effet au Salon de 1884, en même temps qu'une importante étude de nu, *Le tondeur de moutons*, (laquelle fut acquise par l'État et envoyée au Musée de Laval), une toile intitulée simplement *Portraits* et qui représente deux fillettes, ses nièces, folâtrant sur le gazon, l'une couchée à plat ventre, l'autre assise, sa raquette à la main. Le décor de la scène était emprunté au jardin de M. de Coussemaker, qui possédait à Bailleul une vaste propriété.

*
* *

C'est en 1885 que Pharaon De Winter commence la série de ses tableaux représentant des scènes de la vie de couvent qui l'ont

rendu célèbre. Le Salon de cette année reçoit en effet du peintre bailleulois une toile importante tant par ses dimensions que par son exécution.

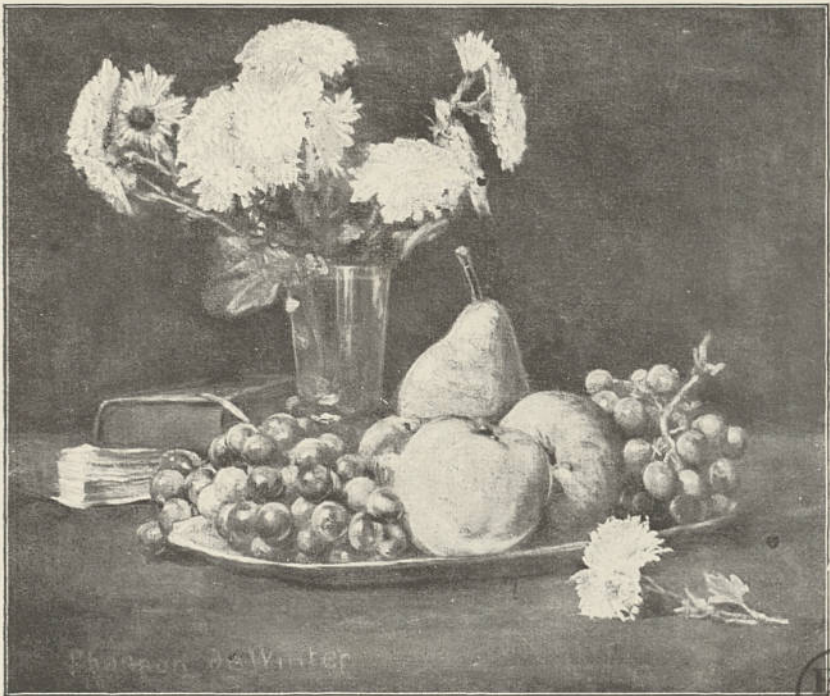
Sous le titre *Au couvent*, elle nous montre deux trappistes, l'un âgé — évidemment le supérieur du monastère — assis, la calotte noire sur la tête, dans un vieux fauteuil flamand aux clous de cuivre et écoutant la lecture d'un document que lui apporte un jeune novice. Tout en écoutant cette lecture, le vieux moine qui, de la main droite tient ses besicles, pose la main gauche sur un pupitre supportant un énorme volume.

Ce tableau, qui est demeuré l'un des plus remarquables de l'œuvre du peintre, fut beaucoup goûté par les critiques et par les connaisseurs (1). Il semblait évident que l'artiste devait obtenir cette année le juste prix de son effort considérable.

En effet, à l'issue du banquet annuel offert à leur « patron » par les élèves de Cabanel, Cormon — un « ancien » de l'atelier, devenu membre du Jury — vint frapper sur l'épaule de De Winter en lui disant : « Venez donc demain au Salon après le vote des médailles ; vous êtes sûr d'avoir une belle récompense. »

Fier de cette assurance, Pharaon se poste le lendemain sur un banc près de la porte par laquelle devaient sortir du Palais de l'Industrie les membres du Jury. Le cœur palpitant d'angoisse, il attend et les minutes lui semblent atrocement longues. Tout à coup, il voit sortir Benjamin-Constant — également un « ancien » de l'atelier Cabanel — qui, l'apercevant, se précipite sur lui, l'air furieux en claironnant avec son accent toulousain : « Nom de D... ! Nous sommes des cochons ! (*sic*). Nous avons donné des médailles

(1) C'est particulièrement au sujet de cette toile que nous regrettons de ne pouvoir citer ici les articles de revues, commentaires de journaux d'art, etc., parus à l'occasion de ses envois aux différentes expositions. Mais, insoucieux de sa gloire, Pharaon ne prit pas le soin de les conserver.



NATURE MORTE : FLEURS, FRUITS ET VIEUX LIVRES
(1885)

à des œuvres médiocres. Vous, vous avez une très bonne toile et vous n'avez rien du tout ! »

Pharaon n'attendit pas plus longtemps à la porte et ne chercha pas à voir Cormon ce jour-là. . . .

La déception de l'artiste fut grande. Une lettre, envoyée le soir même à sa famille de Bailleul, le prouve surabondamment. Elle est ainsi conçue :

. . . Tout est bien fini ! Je n'ai pas de médaille. . . Douze voix !!! il en fallait le double !

Je n'ai pas de récompense parce que je ne sais pas ramper. . .

Je rentrerai au plus tôt.

Quelle mauvaise nuit j'ai passé ! Le courage faiblit. . .

*
* *

Mais un homme de la trempe de Pharaon De Winter ne pouvait rester longtemps découragé. Avec son entêtement de flamand, il reprend sa palette et transpose son sujet. « Ils n'ont pas voulu récompenser mes moines, dit-il. Je leur présenterai des religieuses ! »

Tout comme il avait réussi à obtenir le costume des trappistes de l'Abbaye du Mont des Cats (près de Bailleul), il parvient — non sans difficulté cette fois — à se procurer celui des religieuses garde-malades de Bailleul (ordre des Augustines noires). Et il compose un tableau représentant, dans une salle de dispensaire, la mère supérieure assise et consultant le Codex au sujet d'une ordonnance que vient de lui apporter une jeune religieuse. Celle-ci, debout, attend les instructions de sa supérieure. Dans la pénombre, à gauche, un groupe de personnes attendent d'être secourues.

Cette toile, de dimensions exactement semblables à celles de *Au couvent* mais d'une exécution peut-être encore supérieure,

demanda à son auteur de nombreuses heures de travail. La tête de la vieille religieuse lui prit cinquante-deux séances ! De Winter se plaisait à raconter les soucis qu'elle lui avait donnés. La date de l'envoi au Salon était toute proche et seul ce morceau « capital » ne le satisfaisait pas... Il tempêtait, son modèle — c'était une femme du voisinage — pleurait, demandant en tremblant si elle ne posait pas bien. Cela avait le don d'exaspérer le peintre, qui criait : « Mais si, sapristi, vous posez très bien ; c'est moi qui suis un âne !... »

Bref, un beau jour, il prit une grave détermination, Il « gratta » entièrement le visage en question et décida de renvoyer sa toile au Salon suivant.

Il se remit alors au travail, sans le moindre énervement cette fois, et en une séance termina cette tête, cause de tant de soucis.

Le tableau put donc figurer au Salon de 1886 et conquit tous les suffrages. L'auteur du *Dispensaire* arriva le premier parmi les médaillés de 3^e classe du Salon et son tableau fut tout particulièrement signalé par la critique. Une reproduction sur double page en fut donnée dans le *Monde Illustré*. Il fut reproduit en outre à ce moment par le graveur Dochy et lithographié plus tard par l'éminent artiste M. Paul Maurou qui l'exposa au Salon de 1907.

Voici ce que disait du *Dispensaire* le très distingué critique d'art, M. Armand Dayot dans l'ouvrage *Les Médaillés du Salon de 1886* :

Il faut dire, et nous le proclamons volontiers, que la belle toile exposée sous ce titre : *Au Dispensaire* par M. De Winter et dont le succès s'affirme de plus en plus comme celui des œuvres très consciencieusement exécutées, n'a pas obtenu une récompense officielle digne d'elle. Ce tableau méritait mieux qu'une troisième médaille.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. De Winter, nous savons peu de chose de ses travaux passés et nous ignorons si la composition

dont nous avons à parler est une œuvre remplie de brillantes promesses d'avenir, ou une manifestation définitive d'un talent jusqu'à ce jour presqu'ignoré. Mais, cet artiste n'aurait-il signé que cette toile, qu'il serait en droit de s'écrier bien plus que certains peintres aujourd'hui célèbres, alors que son nom est encore peu connu : « Ed anchio son pittore ! », car je ne vois pas dans tout le Salon une œuvre d'une exécution plus picturale et d'une couleur plus riche que la sienne.

A vrai dire, la composition de M. De Winter ne renferme que deux personnages, car les groupes des pauvres femmes et des enfants qui attendent anxieusement dans le fond ténébreux de la pièce ont été volontairement sacrifiés par l'artiste. Mais les deux sœurs aux larges coiffes blanches dont l'une lit attentivement les papiers des misérables solliciteurs, pendant que l'autre, les deux mains appuyées sur une table couverte d'un tapis rouge, attend dans une pose respectueuse et attendrie la décision de la supérieure, sont étudiées comme deux portraits, et d'une étonnante intensité d'expression. Une douce lumière claustrale pénètre dans cette chambre où l'artiste a su marier dans une douce harmonie les tons en apparence les plus insociables. M. De Winter est un peintre audacieux et savant à qui nous croyons inutile de conseiller la lecture des charmantes pages de Diderot sur les couleurs amies et sur les couleurs ennemies (1).

Cette même année, nous voyons Pharaon entreprendre avec son élève et excellent ami Achille Ravinet, brasseur à Dunkerque, un voyage dans le Midi de la France. De ce séjour à Cannes et aux environs, l'artiste rapporta quelques études : *Vue de l'Île Sainte-Marguerite*, du *Fort Saint-Honorat* et plusieurs *esquisses d'arabes prisonniers dans le fort*.

*
* *

Cependant le succès remporté au Salon de 1886 décupla le courage du peintre. Il voulut présenter l'année suivante une œuvre de très grande envergure.

(1) 1886. — *Les Médaillés du Salon*. Texte par ARMAND DAYOT. Paris, Maurice Magnier et C^{ie}, éditeurs, 53 bis, Quai des Grands-Augustins.

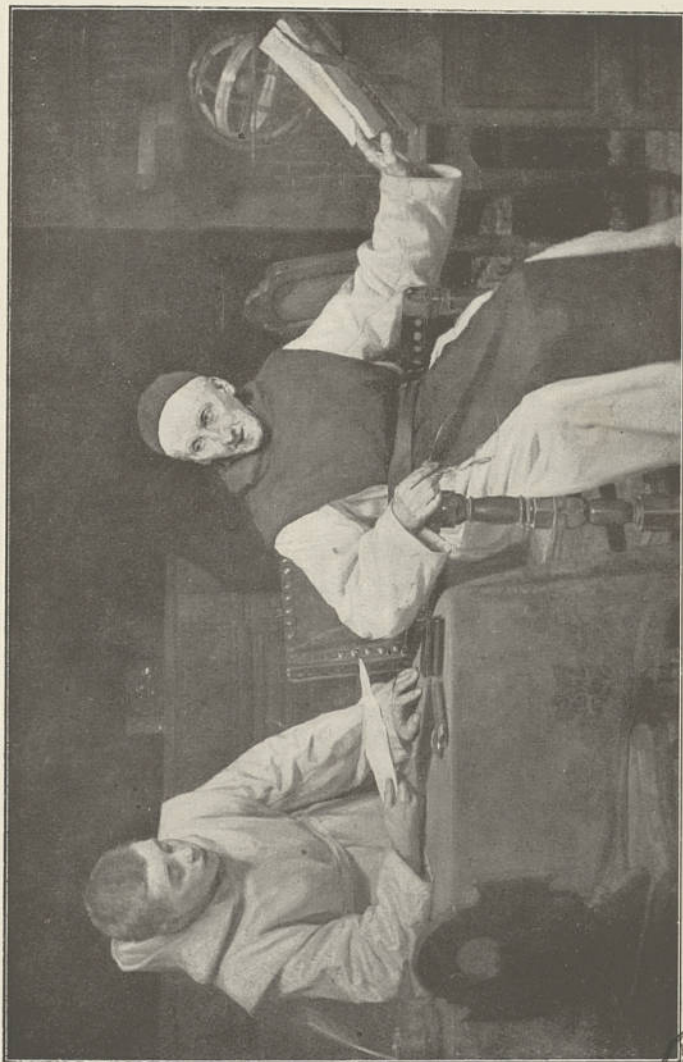
Le triomphal accueil fait quelques années auparavant à la *Paye des Moissonneurs* de son confrère Léon Lhermitte — qui allait bientôt devenir un de ses amis les plus fidèles — lui suggéra l'idée de réunir sur une assez vaste toile différents personnages groupés en plein air dans *L'Attente d'une distribution de bienfaisance*.

D'une lettre adressée par le peintre à un ami à l'occasion de la nouvelle année (1887), nous extrayons les lignes suivantes :

Vous souvenez-vous du projet de tableau que j'avais en vue lors de ma visite chez vous ? J'ai fait, non pas la distribution, mais le moment qui précède, l'attente d'une distribution de secours. Sur la mauvaise épreuve photographique qui accompagne ma lettre, vous verrez la disposition générale; quant à l'effet, la photographie le rend si imparfaitement qu'il vaut mieux que je vous dise comment je l'ai compris : Le soleil, que l'on ne voit pas, se trouve à gauche du tableau et met dans l'ombre le bâtiment-hospice ainsi que tous les personnages. Quant aux arbres et maisons dans le fond à droite, le soleil en éclaire seulement le côté fuyant.

Ce grand tableau (il mesurait 2^m70 de hauteur sur 3^m50 de largeur) qui réunit quinze personnages, tous familiers à l'artiste, renferme de superbes morceaux. Le groupement, les attitudes des personnages sont surtout remarquables. A noter tout spécialement le vieillard assis sur une brouette au premier plan et la jeune fille, vue de dos, qui s'y appuie d'un mouvement aussi souple que gracieux; puis, tout à fait à gauche, la mère assise sur une des marches de l'hospice et tenant sur les genoux son enfant endormi; plus au fond, au centre du tableau, la femme penchée, renouant le fichu de sa fillette.

Cette toile obtint au Salon un légitime succès. Elle fut, hélas!, horriblement mutilée à Bailleul pendant la guerre : arrachée de son cadre, elle servit longtemps de bâche aux soldats cantonnés dans l'atelier!



AU COUVENT
(Salon de 1885)



L'année 1887 devait amener dans la vie de l'artiste une orientation nouvelle et décisive. Le 11 juillet était mort à Lille son professeur Alphonse Colas, laissant ainsi vacante à l'École des Beaux-Arts la place de professeur-directeur des cours supérieurs de peinture.

Pharaon De Winter éprouva une très vive douleur de la disparition de ce maître à qui il avait voué une profonde affection. Il aimait en effet à évoquer les conseils paternels de cet artiste éminent et de cet excellent professeur.

La pensée ne lui vint pas, au moment où le poste fut déclaré officiellement vacant, qu'il aurait pu tenter de l'occuper. Cependant, les candidatures arrivèrent à la mairie de Lille; celle de De Winter n'y figurait pas.

Or, se trouvant un jour de la fin de juillet dans le cabinet du secrétaire-général de la mairie de Lille (dont le frère, l'architecte Albert Contamine était un de ses bons amis), celui-ci lui dit : « Pourquoi ne posez-vous pas votre candidature à la succession de Colas? Vous seriez presque assuré de réussir. » Pharaon se laisse convaincre et rédige séance tenante sa lettre au maire de Lille.

Cependant, Contamine, montrant à De Winter le volumineux dossier d'un de ses concurrents, lui conseille de fournir à l'appui de sa demande quelques attestations et certificats.

Pharaon connaissait peu de personnages officiels. Aussi se contenta-t-il d'écrire, en leur exposant la situation, à Cabanel et à Jules Breton. Pouvait-il supposer alors que ces deux recommandations pèseraient davantage dans la balance que le lourd dossier de son puissant rival?

Et en effet, par arrêté préfectoral du 1^{er} septembre 1887, Pharaon De Winter est nommé professeur-directeur des cours supérieurs de dessin et peinture à l'École des Beaux-Arts de Lille.

Une circonstance fortuite permit un jour à De Winter de

prendre connaissance des lettres adressées au maire de Lille, le sénateur Géry Legrand, par ses éminents professeurs. Qu'il nous soit permis d'en reproduire ici les termes :

14, rue de Vigny (sans date)
à Monsieur le Maire de la Ville de Lille.

Monsieur,

Deux de mes anciens élèves auxquels je m'intéresse également, MM. Pharaon De Winter et Gustave Krabansky, tous deux du département du Nord, me demandent mon appui à l'effet d'obtenir la place de professeur aux Académies de Lille, laissée vacante par le décès de M. Colas.

Ayant conservé le meilleur souvenir de ces deux artistes, mon embarras est extrême puisqu'il ne s'agit que d'une seule place. Ils se sont présentés au Salon dans des conditions toujours fort honorables; M. De Winter peut-être plus particulièrement : il a exposé des ouvrages renfermant de sérieuses qualités qui lui ont valu les suffrages du Jury.

Le mérite de ces deux artistes me semble justifier absolument leur demande, c'est pourquoi j'ai l'honneur, Monsieur, de vous les recommander tous les deux, persuadé que vous n'aurez qu'à vous féliciter de votre choix.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments de haute considération.

ALEX. CABANEL
Membre de l'Institut
Professeur à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts.

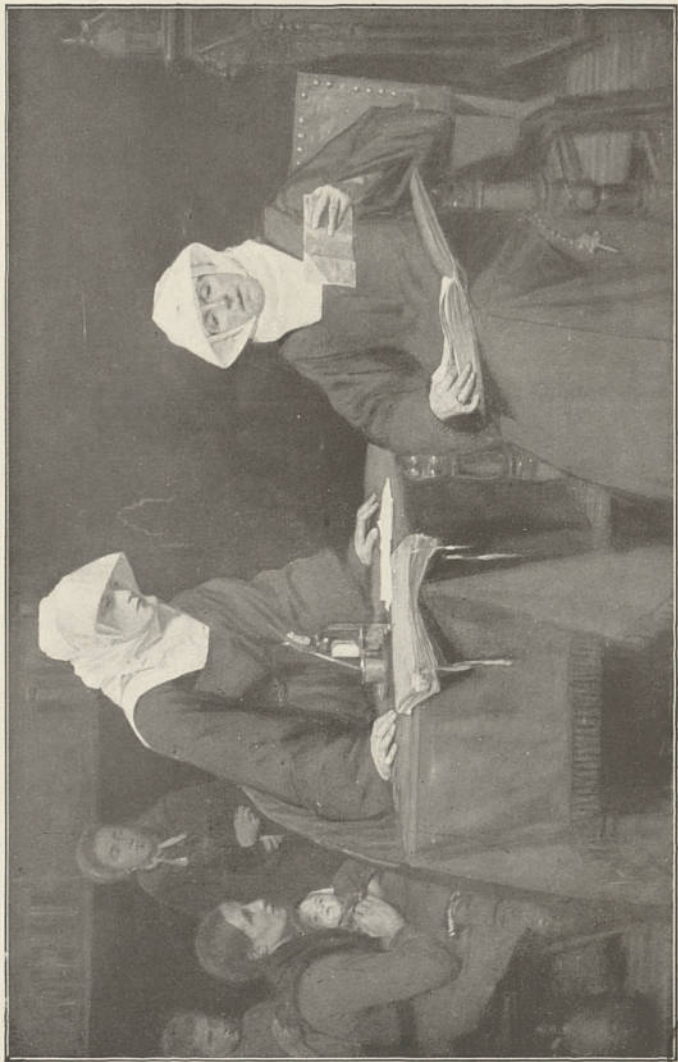
La Bourboule (Puy-de-Dôme).

Hôtel de Paris, 26 Juillet 1887.

Mon cher ami,

Pharaon De Winter m'écrit pour me prier de le recommander à votre bienveillance, à propos de sa candidature à la direction de vos Écoles Académiques.

Vous savez les beaux succès qu'il a obtenus à Paris avec ses moines et ses religieuses. C'est un vrai peintre qui peut donner une excellente impulsion à votre Académie. Il est très estimé de tous ceux qui le



AU DISPENSAIRE
(Salon de 1886)

BU
LILLE

connaissent et la récompense qu'il a obtenue (et qui était une réparation, car il la méritait depuis longtemps) a été des plus acclamées.

Je ne lui vois pas de concurrent possible et je vous le recommande chaudement comme homme et comme artiste.

C'est de la Bourboule que je vous écris, où nous sommes en traitement, Madame Breton et moi, et nous vous prions d'agréer, ainsi que Madame Géry Legrand, l'expression de nos sentiments bien affectueux.

JULES BRETON.

*
* *

Voilà donc, de ce jour, De Winter par le fait de ce poste de professeur, sûr de son gagne-pain.

Il continue, pendant quelque temps encore, de séjourner à Bailleul. Il y exécute, pour le Salon de 1888, une importante scène de plein air : *En Flandre* ou *La Pâtée*.

C'est un bijou de facture aisée et d'intime sentiment que ce groupe de trois générations rassemblées dans la personne de la grand'mère, de la fille et du petit enfant. Sur l'escalier de la chaumière, l'aïeule est debout, le corps penché en avant, les mains posées sur les genoux ; elle contemple la jeune mère qui, assise sur le seuil, donne la pâtée au petit. Le carreau à dentelles, posé sur une chaise, dit à sa façon le travail interrompu : ainsi que le suggère le titre, c'est la Flandre qui respire dans cette toile. (1).

Voici ce que disait de cette œuvre Louis de Fourcaud, dans une lettre à l'artiste en date du 27 mars 1888 :

Comme composition — je veux dire comme observation de la nature — *c'est tout à fait excellent*. Au point de vue de la peinture, ce n'est pas moins bon. Mes amis du Jury n'ont pas été d'ailleurs sans m'en faire l'éloge. Roll m'affirme que c'est votre meilleur morceau.

(1) L. DÉTREZ, licencié-ès-lettres. — *Un peintre de l'âme flamande, Pharaon De Winter, de Bailleul*. Dunkerque 1920. Editions du *Beffroi de Flandre*.

Dans l'intervalle, Pharaon De Winter peint dans son atelier particulier de l'École des Beaux-Arts de Lille un délicieux petit portrait : celui de Madame Géry Legrand, épouse du sénateur, maire de Lille, assise devant son piano, la main droite se disposant à tourner le feuillet d'une partition. Ce portrait fut également exposé au Salon de 1888.

Pour une très grande toile, dont la scène se passe à l'intérieur de l'église Sainte Marie-Madeleine, à Lille (et qu'il acheva à Bailleul), De Winter eut à nouveau recours à ses modèles habituels. La jeune fille, en particulier, dont la silhouette avait été retracée dans les nombreux petits intérieurs mentionnés plus haut — et qui avait été la jeune religieuse du *Dispensaire* — y occupa tout naturellement une place prédominante.

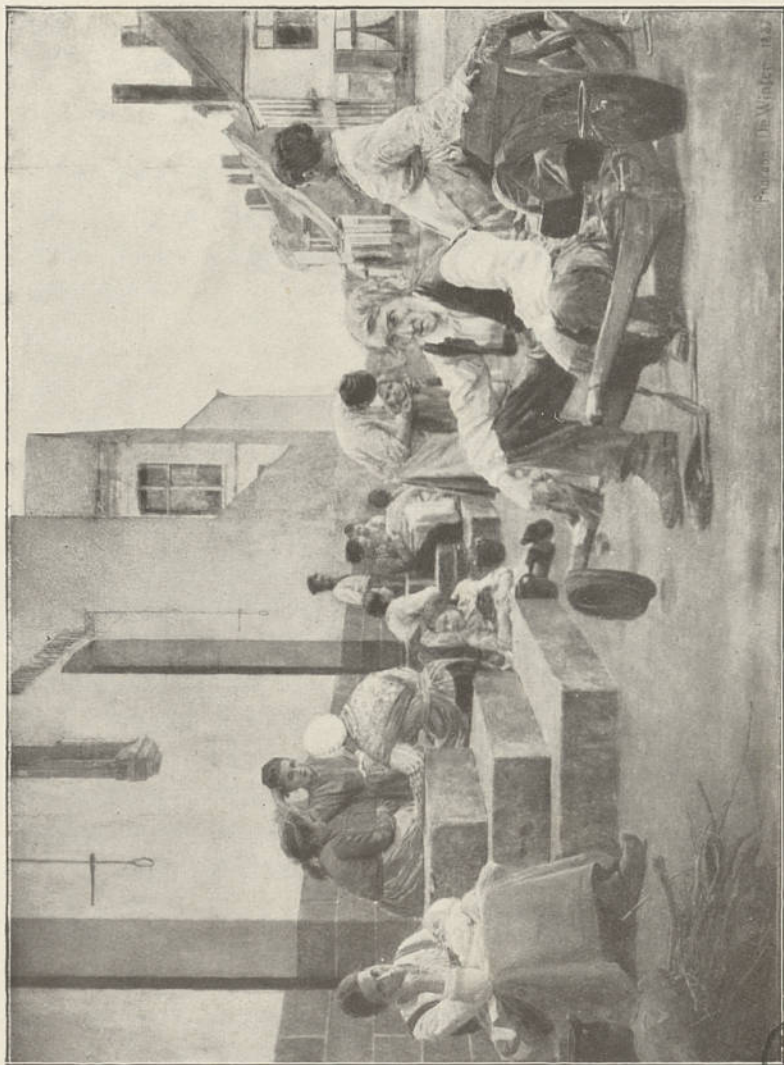
Tous les âges de la vie ont été, à dessein, ici réunis par l'artiste et ces êtres si divers par leur âge, par leur condition, par leur état se trouvent rassemblés dans une commune pensée : l'invocation à la Madone. Une atmosphère de recueillement enveloppe tous ces personnages et s'harmonise à souhait avec le coin de chapelle qui les abrite. Le tableau *Pendant la Neuvaine* figura au Salon de 1889 et fut acquis par l'État pour le Musée d'Amiens.

Cette même année 1889 voyait s'ouvrir à Paris l'Exposition Universelle. Pharaon De Winter y fut magnifiquement représenté par quatre toiles de premier choix : *Dans les champs* (la coupeuse d'herbes), *Au couvent*, *Au dispensaire* et *En Flandre* (la Pâtée).

Aussi obtint-il aisément du Jury une médaille de bronze qui, du même coup, le mettait hors concours au Salon (1).

Cependant, dans le but de se faire mieux connaître, Pharaon

(1) Pharaon n'accepta pas sans murmurer cette décision. Il désirait que le titre de hors concours lui fût décerné, comme de coutume, par un vote du Jury du Salon. Effectivement, il se porta, chaque année, comme candidat à ce titre qu'il feignait de ne pas reconnaître. De guerre lasse, il finit par se résigner et cessa ses réclamations après 1896.



Paulus De Winter 1888

L'ATTENTE D'UNE DISTRIBUTION DE CHARITÉ
(Salon de 1888)



avait sollicité et obtenu de l'État l'exécution, pour l'Orphelinat de la Boissière, du portrait en pied du Commandant Hériot, Directeur des Magasins du Louvre et fondateur de cet Orphelinat.

Le modèle n'accorda à l'artiste que de très rares séances de pose qui cessèrent bientôt complètement par suite de la maladie, puis de la mort du Commandant.

Bien qu'elle fût très avancée et quasi-terminée, De Winter se refusa toujours à livrer cette toile qui ne le contentait pas complètement. Rares scrupules qui sont tout à l'honneur de sa probité artistique !

*
* *

Son titre de Hors Concours, ajouté à sa position stable de professeur-directeur à l'École de Lille, décidèrent Pharaon à demander la main de Mademoiselle Eugénie-Julie Fagoo, son doux et charmant modèle. Elle lui fut accordée sans la moindre hésitation et le mariage fut célébré à Bailleul, le 17 septembre 1889. (En 1887 notre artiste avait déjà fait le portrait de sa future belle-mère, ainsi que celui de l'époux de celle-ci, décédé en 1881 ; ce dernier portrait d'après des documents).

Le voyage de noces se fit en Belgique et Hollande où la jeune épouse, qui avait appris à aimer la peinture et était devenue un connaisseur avisé, goûta beaucoup les chefs-d'œuvre des maîtres hollandais et flamands.

Au retour, le jeune ménage s'installe à Lille, au N° 15 de la rue de la Préfecture.

Le réconfort qu'il trouve dans son nouveau foyer accroît encore l'activité de notre artiste qui, en même temps qu'il fait de l'École des Beaux-Arts une école de premier ordre, trouve le moyen de donner à son domicile particulier des leçons de peinture à des

jeunes filles de la haute société lilloise. Et cependant ses occupations de professeur ne lui font pas abandonner sa palette.

Au Salon de 1890, il avait envoyé, réunis dans un même cadre, trois portraits de petite dimension : ceux de Monsieur et Madame Négrevergne et celui du docteur Thibaut, Professeur à la Faculté de Médecine de Lille. Le règlement du Salon ne permettant à chaque artiste d'exposer que deux toiles, force fut à notre peintre de s'y conformer. Seuls, le *Docteur Thibaut* et *Madame Négrevergne* restèrent définitivement exposés.

Le charme très réel de ces petites toiles tient sans doute au décor dans lequel l'artiste a situé ses personnages : le Docteur Thibaut, en blouse blanche, sa calotte noire sur la tête, nous est montré dans son laboratoire, une éprouvette à la main. Monsieur et Madame Négrevergne sont, eux aussi, représentés entourés d'objets familiers ; le vase de fleurs sur la table, la pendule ancienne, le confortable fauteuil mettent leur note discrète d'intimité familiale et accompagnent à souhait les personnages.

Le 15 janvier 1891, la naissance d'un bambin vint apporter à l'heureux ménage un nouvel élément de bonheur. L'enfant reçut le prénom de Zéphir en souvenir de son grand-père paternel.

En même temps ce joyeux événement introduisait dans la maison un modèle de plus ! Le bébé n'avait pas six mois que déjà son père en fixait les traits sur la toile. (Celle-ci fut malheureusement détruite à Bailleul pendant la guerre et une autre étude peinte quelques mois plus tard subit, hélas ! le même sort).

*
* *

Entre temps, l'enfant grandissait, gâté par ses parents, amusé par ses proches et aussi par un brave vieillard de l'Hospice qui avait séduit Pharaon De Winter par la dignité de son allure. Vêtu

d'une robe de bure, les pieds chaussés de sandales, portant sur la poitrine une croix épiscopale (celle même de Monseigneur Dannel, alors évêque d'Arras, prêtée au peintre par l'entremise de Monseigneur Dehaisnes son collègue à la Société des Sciences et des Arts de Lille), il devint *Monseigneur H***, évêque missionnaire* — le vieillard s'appelait Hochedez! — exposé au Salon de 1892 en même temps que le petit portrait — si majestueux malgré ses dimensions restreintes — de M. Géry Legrand, Sénateur, Maire de Lille.

L'atelier particulier de Colas à l'École des Beaux-Arts, qui était devenu celui de De Winter et dans lequel celui-ci avait déjà peint différentes petites toiles (1) lui servit alors pour l'exécution d'un tableau de dimensions plus importantes. Ce fut le *Bobineur flamand*, exposé au Salon de 1893.

Cette toile représente, dans une pièce servant d'atelier, un ouvrier lillois, assis devant un grand rouet de bois et occupé à dévider de la laine rouge. La tête et les mains du personnage sont d'une réalité saisissante et l'exécution du visage en fait une merveille.

Les sept années de son enfance passées à Bruges par De Winter et les voyages fréquents qu'il eut l'occasion de faire par la suite à la célèbre ville morte où il comptait encore beaucoup de liens de parenté (2), le faisaient depuis longtemps penser à donner comme cadre à un tableau important l'intérieur d'une église de la vieille ville flamande.

Il choisit l'Église Saint-Gilles et c'est dans ce temple qu'il

(1) Entre autres le *portrait de M. Ricard*, Conseiller de préfecture, exposé au Salon de 1891, qui continue dignement cette série de portraits intimes inaugurée au Salon de 1890.

(2) Il y avait, entre autres, un oncle, Préfet des Études de l'*Athénée Royal* et un ancien condisciple de l'atelier Cabanel, le peintre Edmond Van Hove.

groupa, *En prières*, neuf personnages. Celui qui forme le centre du tableau est une vieille béguine, vue de profil, agenouillée sur les dalles et égrenant son chapelet. Ce personnage est particulièrement poussé, comme il convenait. A droite l'on voit un jeune couple, de condition aisée, très absorbé, *lui*, dans la lecture de son livre de prières, *elle*, la tête dans les mains, toute à sa méditation. A gauche, une jeune religieuse allume des cierges, dont les rougeoyants reflets illuminent ses mains et son visage. Plus en arrière, un groupe de deux enfants qu'accompagne un ouvrier endimanché. La chapelle du transept qui fait le fond du tableau est scrupuleusement rendue, comme en attestent entre autres les dessins et aquarelles faits par l'artiste dans l'église brugeoise.

Si l'atelier de l'École des Beaux-Arts vit l'éclosion d'œuvres importantes et de nombreux portraits, celui de la rue de la Préfecture était réservé par De Winter à la reproduction de visages plus intimes. Aussi est-ce dans celui-ci qu'il se représenta lui-même, debout, la main gauche sur la hanche, la droite posée sur une table couverte d'un tapis rouge.

La ressemblance — étonnante — du portrait, exposé au Salon de 1895, frappa tous ceux qui, à Paris, connaissaient l'artiste. Témoin entre autres les lignes suivantes extraites d'une lettre de M. Gagliardini :

.....J'ai bien admiré le peintre De Winter par lui-même. Je lui parle toujours en passant.

*
* *

C'est cette année-là, croyons-nous — ou ce fut l'année précédente — que, en qualité de « fonctionnaire », Pharaon De Winter fut invité à se rendre un jour à l'Hôtel de la Préfecture à l'occasion de l'arrivée d'un Ministre.



BU
LILLE

EN FLANDRE ou LA PATÉE
(Salon de 1888)

A cette époque, la République avait encore le souci de l'étiquette, et les personnalités qui devaient être présentées au Membre du Gouvernement devaient avoir revêtu la tenue des grands jours. Notre artiste se rendit donc en habit — ce qui, du reste, lui allait fort mal — à la Préfecture et fut fort surpris d'apprendre que le Ministre — qui était le Ministre de l'Agriculture, M. Viger — lui apportait les palmes académiques. En vain celui-ci s'efforça-t-il de fixer à la boutonnière de De Winter l'insigne de sa nouvelle dignité ; la boutonnière était cousue ! « Donnez-le moi, M. le Ministre, dit Pharaon, je vais le mettre en poche ! » et, en rentrant chez lui il rangea soigneusement le ruban qu'il ne porta jamais. Il plaisantait volontiers à ce sujet, en disant que cette distinction apportée par le Ministre de l'Agriculture devait lui avoir été décernée pour ses essais d'élevage. Il venait en effet d'installer un poulailler dans son petit jardin de la rue de la Préfecture !

En même temps que son « auto-portrait », Pharaon De Winter avait envoyé au Salon de 1895 une tête de vieille religieuse, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, du modelé ou de l'expression.

Nous étions en droit de dire plus haut combien De Winter s'était complu à retracer des scènes de la vie de couvent. Après celles des Salons de 1885, 1886, 1889, 1892, 1894 et celle de 1895 dont nous venons de parler, nous retrouvons en effet l'artiste au Salon de 1896 avec deux toiles représentant encore des religieuses.

Pauvreté d'imagination, pourra-t-on objecter. Il n'en est rien.

Loin d'être les redites monotones d'un même type, elles se différencient par l'interprétation des âmes qui transparaissent de l'une à l'autre avec leurs nuances d'extatique ferveur, de douce et candide gravité (1).

(1) L. DÉTREZ, op. cit.

Comment confondre, par exemple, *Religieuse lisant l'office et Méditation*? Les deux modèles ont été étudiés à des moments différents. La première est toute absorbée dans sa pieuse lecture, dont rien ne saurait la distraire; la seconde, qui l'a terminée, est abîmée dans sa méditation. Il semble difficile de pousser plus loin l'évocation de la pensée.

Voici ce que Benjamin-Constant écrivait, à propos de cette dernière toile, à De Winter qui l'avait félicité pour sa médaille d'honneur :

Paris, ce 3 Juin 96.

Mon cher ami,

Merci de tout cœur pour votre bonne lettre. Je vous tiens pour un véritable artiste et, à ce titre, vos félicitations sont pour moi du plus grand prix. Et laissez-moi vous féliciter pour cette *Abbesse* que vous avez si bien observée et si bien rendue.

A vous de grand cœur.

BENJAMIN-CONSTANT.

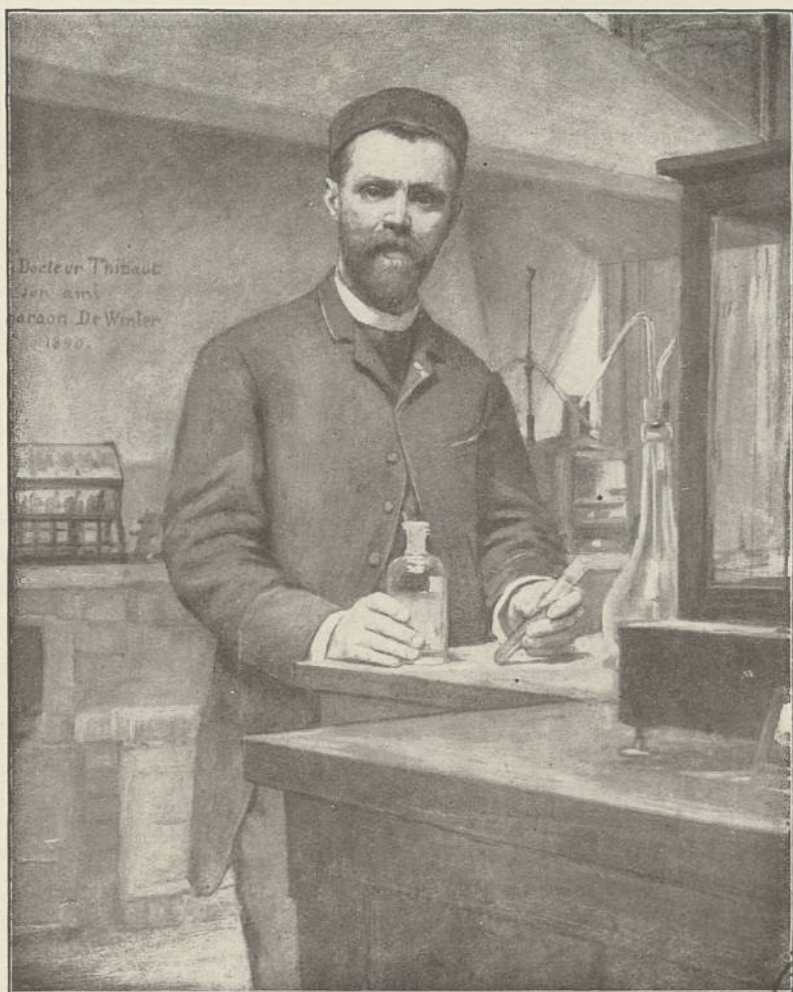
*
* * *

Cependant si l'artiste avait des succès, le professeur n'était pas moins heureux. Il eut la joie cette même année de voir deux de ses anciens élèves, MM. Charles Moulin et Arthur Mayeur, remporter le premier grand prix de Rome, l'un pour la peinture, l'autre pour la gravure.

Le dévouement du peintre et la valeur de son enseignement étaient récompensés au delà de toute espérance !

A cette occasion, Pharaon De Winter reçut une lettre officielle de félicitations du Maire intérimaire de Lille, M. Charles Debierre, et la ville organisa une brillante réception en l'honneur des deux lauréats.

Entre temps le fils de notre peintre avait grandi et devenait,



PORTRAIT DU DOCTEUR THIBAUT
(Salon de 1890)



aux yeux de son père, un attrayant petit modèle. Aussi, en 1897, Pharaon De Winter voulut-il, sur une même toile, fixer les traits de la mère et de l'enfant. Madame De Winter, en robe vert foncé, debout dans l'embrasure d'une porte, s'avance en donnant la main à l'enfant aux longues boucles blondes. Le sujet était doublement cher à l'artiste et il est visible que dans l'exécution de cette toile il mit tout son cœur.

Ce fut la seule œuvre exposée par lui cette année au Salon de Paris, son jeune modèle lui ayant donné bien du mal!... (1)

L'artiste reprend en 1898 sa série de personnages empruntés à la vie de couvent en donnant pour le Salon *Une religieuse de l'ordre des Augustines*, vue de face, assise et à mi-corps, tenant entre ses mains un livre de piété. Cette toile se trouve aujourd'hui au Musée de Calais.

Elle est suivie en 1899 par *Recueillement*, autre religieuse, toujours appartenant au même ordre, représentée à mi-corps comme la précédente, mais vue de profil vers la droite. L'intensité de vie qui se dégage du tableau, le relief, l'expression du visage, le rendu incomparable des mains en font une des meilleures œuvres de ce genre que l'artiste nous ait laissées.

En même temps que cette toile, Pharaon De Winter exposait un portrait de dame âgée : *Portrait de Madame Delebart-Mallet*. C'est peut-être à l'occasion de cette œuvre que s'affirme le plus la maîtrise de De Winter comme portraitiste. D'autres ont pu parler avec autorité, à propos de ce tableau, de sa perfection technique. Elle égale celle des plus grands maîtres. Mais il y a plus encore dans cette toile : c'est l'air de noblesse, de suprême distinction,

(1) L'exposition universelle de Bruxelles, qui avait lieu cette même année, présentait de Pharaon De Winter deux tableaux : *Son portrait* par lui-même (du Salon de 1895) et *Méditation* (du Salon de 1896).

d'énergique bonté, tous ces traits de l'âme si bien compris et si supérieurement rendus par l'artiste.

Nous verrons par la suite que ce portrait fut pour Pharaon De Winter l'occasion d'une nouvelle distinction.

*
* *

A cette époque, la maison de la rue de la Préfecture fut mise en vente. De Winter se proposait de l'acheter, mais la mise à prix ayant été dépassée de beaucoup, notre peintre et sa famille durent se mettre en quête d'un nouveau logement.

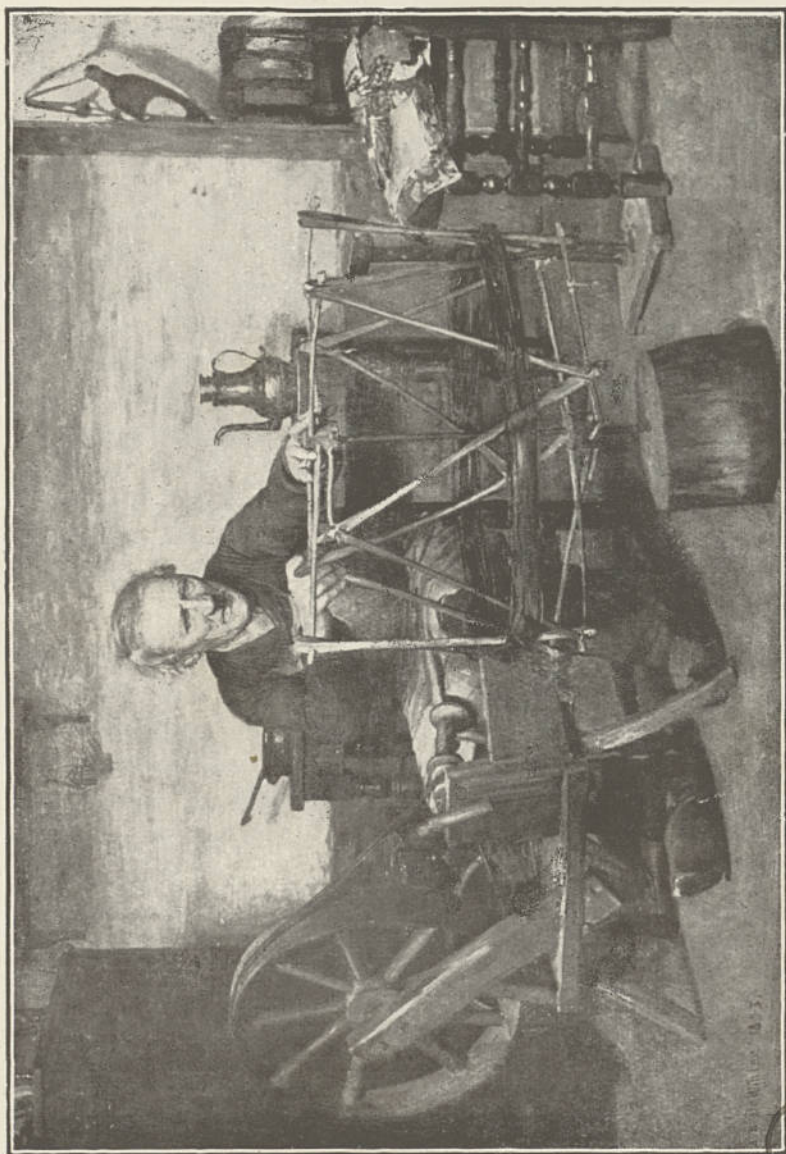
Après maintes recherches infructueuses, l'artiste finit par découvrir, rue de l'Entrepôt, dans le voisinage de l'École des Beaux-Arts, une maison plus spacieuse, mais d'aspect plus sévère que celle de la rue de la Préfecture. C'est là que toute la famille transporta ses pénates pendant les grandes vacances de l'année 1899.

Le grenier fut, d'accord avec le propriétaire, converti en un vaste et très lumineux atelier où notre artiste put continuer à travailler et à donner ses leçons particulières.

Il ne tarda pas à se mettre à l'ouvrage et, pour inaugurer son nouveau « studio », peignit un *Trappiste géographe* qui fut très admiré au Salon de 1900.

Le moine, debout devant une table, est vu de profil, tourné vers la gauche. Il pose les mains sur une mappemonde. Le modèle avait la silhouette ascétique à souhait d'un véritable moine ; il sortait de l'Hospice Général de Lille — établissement auquel Pharaon De Winter emprunta bon nombre de ses modèles. Celui-ci lui servit très souvent par la suite et posa fréquemment aussi à l'École des Beaux-Arts pour les concours de « tête d'expression ».

Cette même année 1900, l'Exposition Universelle devait consacrer, par une haute récompense, le talent de Pharaon De Winter.



UN BOBINEUR FLAMAND
(Salon de 1893)

BU
LILLE

Il y exposait, sous *trois* numéros, *quatre* œuvres d'années différentes : le *Bobineur* (de 1893), le *Portrait de Madame Delebart-Mallet* (de 1899) et, sous le titre *La famille P. D. W.*, son propre portrait peint en 1895 et celui de sa femme avec son fils du Salon de 1897. (Ces deux toiles étaient réunies dans un même cadre).

Si la *Famille P. D. W.* et le *Bobineur* ne furent pas aussi bien placés qu'ils le méritaient, le *Portrait de Madame D.-M.* obtint en revanche un milieu de panneau à la cimaise d'une petite salle, contiguë à l'une des salles de la section allemande, laquelle était brillamment représentée.

En tournant le dos au *Portrait de Madame D.-M.* on pouvait apercevoir l'exposition du grand portraitiste von Lenbach. Celui-ci présentait parmi plusieurs magnifiques portraits celui de *Madame de Fabrice*, dont, coïncidence curieuse, les traits offraient une grande similitude avec ceux de la vénérable aïeule peinte par De Winter.

Notre artiste au reste ne souffrait nullement de ce voisinage et si, par aventure, quelque visiteur impartial se fût avisé d'établir une comparaison entre ces deux œuvres, nous croyons en toute sincérité pouvoir affirmer qu'elle eût été toute à l'avantage du peintre français.

Pharaon De Winter obtint pour son envoi une médaille d'argent qui le mettait davantage encore en vedette.

A cette même Exposition Universelle, deux de ses élèves obtenaient une médaille de bronze. C'étaient Anatole Bernast — jeune artiste appelé aux plus hautes destinées et qui fut malheureusement emporté par une maladie cruelle — et M. Julien Duvocelle. Le premier avait exposé le *Portrait de Madame P.* (aujourd'hui au Musée de Roubaix), le second le *Portrait de sa Mère* (actuellement au Musée de Lille).

Comment s'étonner, après ce que nous avons dit plus haut, de voir Pharaon De Winter reprendre encore, en vue du Salon de 1901, son thème favori : les scènes de la vie monacale ?

Une visite faite plusieurs années auparavant au Monastère de Saint-Sixte, près Poperinghe, en Belgique, lui revint à l'esprit. Le spectacle dont il y avait été le témoin l'avait fortement impressionné : le cadavre d'un trappiste, décédé depuis quelques heures, était exposé dans la salle du chapitre où il était veillé par deux de ses frères en religion.

Pharaon pensa que cette scène ferait pour lui un beau sujet de tableau. Il alla prendre au couvent quelques documents et peignit, dans une gamme monochrome, le tableau *Dernières prières* qui fut, par erreur, porté au catalogue du Salon de 1901 comme *Une lecture au Couvent*.

En même temps que cette grande toile, De Winter exposait à Paris une simple tête de trappiste (d'après le même modèle que le moine géographe, mais cette fois représenté de face). Cette belle œuvre, à laquelle l'artiste tenait énormément parce qu'elle avait été l'objet de tous ses soins, fut anéantie à Bailleul pendant la guerre.

Pharaon De Winter, qui avait voulu, comme tant d'autres de ses condisciples et amis, s'essayer dans un autre genre que la peinture à l'huile, adjoignit à ces deux tableaux un pastel.

Le modèle choisi avait été son fils, garçonnet de dix ans, qui déjà témoignait de dispositions pour le dessin. Aussi l'enfant fut-il représenté en train de dessiner et vêtu d'un costume gris clair agrémenté d'un col blanc, un grand béret bleu posé sur ses longues boucles blondes.

En regardant ce charmant pastel, d'une délicatesse exquise de tons, on se prend à regretter que l'artiste ne se soit pas davantage consacré à ce genre. Il y eût certainement trouvé l'occasion de nouveaux et bien légitimes succès !

Un joyeux événement marqua, pour la famille De Winter, la fin de l'année 1901 : le 1^{er} novembre, Madame De Winter donnait le jour à une petite fille qui reçut le prénom de Rosa. De ce jour, le bonheur fut complet dans le logis de la rue de l'Entrepôt !

*
* *

Un véritable artiste, comme Pharaon De Winter, sait, au milieu de la banalité des êtres qui nous entourent, découvrir le type le mieux approprié au sujet qu'il a conçu. Toute l'œuvre du peintre bailleulois démontre le soin et l'intelligence que l'artiste apportait dans le choix de ses modèles. Pour ne citer que deux exemples, le *vieux Hochedez* n'a-t-il pas vraiment l'air d'un évêque authentique et le *bobineur* n'incarne-t-il pas à merveille le type du vieil ouvrier flamand d'autrefois ?

Aussi, comment De Winter n'aurait-il pas remarqué le visage candide et ingénu d'une servante au service de sa belle-sœur ? Revêtue de la coiffe blanche et de la robe noire des sœurs augustines, elle devint la *Jeune religieuse* — vue debout, se détachant sur un mur gris de couvent — exposée au Salon de 1902.

D'aucuns ont dit que De Winter ne savait « rendre » que les visages ridés par le poids des années. Ils ne connaissaient donc pas, ceux-là, cette admirable toile que Louis de Fourcaud — dont les appréciations font autorité — estimait une des meilleures productions de l'artiste et qu'il eût voulu voir figurer au Luxembourg.

En même temps que cette toile, De Winter exposait au Salon de cette année une *Vieille femme en méditation* ; modèle peu séduisant certes, mais — comme toujours — admirablement rendu.

L'artiste, dont le talent était alors en pleine maturité, prit plaisir, semble-t-il, à se jouer des difficultés, et, dans les *Enfants de Marie* du Salon de 1903, il nous montre deux personnages

vêtus de mousseline blanche « se détachant » sur un fond très clair. Il est aisé de reconnaître dans le personnage principal, malgré son changement de costume, le modèle de la *Jeune religieuse* de l'année précédente.

De Winter a montré dans cette toile qu'il savait rendre avec autant de perfection les blancs transparents de la mousseline des communiantes que les blancs opaques de la rigide coiffe des religieuses.

Dans la section des dessins, l'artiste exposait cette même année un nouveau pastel d'après son jeune fils. Celui-ci était cette fois représenté en train de lire. Avec celui du Salon de 1901, ce sont les deux seuls portraits au pastel faits par Pharaon De Winter.

*
* *

Sa carrière de professeur fut, nous l'avons entrevu déjà, pour De Winter, l'occasion de grandes joies. Rien ne le rendait plus heureux que les progrès et les succès de ses élèves. Cependant, il devait éprouver, au cours de son professorat, de multiples ennuis. Ceux-ci eurent leur épilogue en 1902. L'Administration de l'École des Beaux-Arts avait en effet émis la prétention de restreindre aux élèves les heures des cours, les mettant ainsi dans un état d'infériorité manifeste vis-à-vis de leurs camarades de l'École Nationale des Beaux-Arts de Paris.

De Winter s'était toujours énergiquement élevé contre ces prétentions, et il n'était pas l'homme des transactions. Un jour de discussion violente avec les Membres de la Commission administrative, il prit un parti extrême : il demanda la liquidation de sa retraite.

Quel juste émoi dans la paisible demeure de notre artiste, lorsque, tout frémissant encore de colère, il annonça aux siens sa subite détermination !



PORTRAIT DE MADAME PHARAON DE WINTER ET DE SON FILS
(Salon de 1897)



Comment allait-on vivre désormais ? Cette angoissante question hanta longtemps l'esprit de Madame De Winter, dont les fonctions maternelles — elle allaitait encore son bébé — eussent exigé une absolue tranquillité d'esprit. Ce n'était pas les portraits peints par son mari qui pouvaient permettre de subvenir aux besoins du ménage ; (la plupart avaient été faits par l'artiste à titre gracieux !) Vendre des tableaux ? Ni De Winter, ni sa femme, ne voulaient en entendre parler . . .

Le problème budgétaire n'existait guère pour l'artiste, qui vivait en marge de la vie matérielle. Plus que sa situation il regrettait ses élèves auxquels il avait voué un attachement sans bornes.

Ceux-ci, par ailleurs, n'oubliaient pas leur professeur. La tranquille rue de l'Entrepôt fut en effet, un jour de cette époque, mise en émoi par l'arrivée d'un groupe imposant d'élèves et anciens élèves venus assurer leur maître de leur fidèle reconnaissance et lui offrir une palette sur laquelle étaient gravés tous leurs noms.

Très ému de cette démarche, Pharaon De Winter décide de continuer à donner ses conseils à ceux de ses élèves qui consentiraient à le suivre, et, dans ce but, d'ouvrir une Académie. Et, peu de temps après, l'*Académie De Winter* — à laquelle Carolus-Duran accorda son haut patronage — était abritée au troisième étage d'un vaste immeuble sis 49, rue Sainte-Catherine.

Un ancien élève de l'artiste et de l'École du Louvre, M. Émile Gavelle, licencié en droit, voulut bien accepter les fonctions de Secrétaire-Général de la nouvelle Académie. Un trésorier fut nommé : M. Albert Lerycke, qui eut pour mission de faire payer trente francs par mois aux élèves dont la situation de fortune permettait de verser cette somme. Les moins aisés payaient vingt ou dix francs ; ceux qui ne pouvaient rien donner étaient admis gracieusement ! Et tous recevaient cinq heures de leçons par jour pendant les six jours de la semaine (alors qu'à l'École des Beaux-

Arts le nouveau régime était de quatre heures par jour, pendant cinq jours).

Des conférences d'histoire de l'art étaient données par M. Gavelle. Un professeur d'anatomie, le docteur Paucot, et un professeur de perspective, M. Ducro, ancien chef de bureau à la Préfecture du Nord, étaient adjoints à l'Académie (1).

On comprendra aisément que l'existence du ménage fut particulièrement pénible pendant cette période. . .

Il se trouva un excellent homme pour le comprendre. M. Octave Devaux, Secrétaire-Général des Écoles Académiques de Tourcoing, ancien Chef de Division à la Préfecture du Nord, où il avait connu M. Ducro (le professeur de perspective de l'Académie), commanda son portrait à Pharaon De Winter. L'artiste sut apprécier cette marque de sympathie et il exécuta de cet homme de cœur un portrait dont les visiteurs du Musée de Lille peuvent apprécier la haute valeur artistique. (Devaux, en effet, qui habitait Lille, d'où il était originaire, légua à sa mort ce portrait au Musée de sa ville natale).

*
* *

Le *Portrait de M. Devaux* figura au Salon de 1904 où il fut accompagné du *Portrait de ma fille Rosa*. La fille de l'auteur, qui avait alors deux ans et demi, est représentée debout, en robe de

(1) Tous les élèves peintres de l'École des Beaux-Arts suivirent De Winter rue Sainte-Catherine, à l'exception de deux, qui reçurent à l'École officielle les conseils du peintre parisien *Paul Sinibaldi*, le successeur du peintre bailleulois. Sinibaldi, un ancien condisciple de De Winter à l'atelier Cabanel tint à venir, dès son arrivée à Lille, serrer la main de son vieux camarade. Il lui avoua qu'il n'aurait jamais quitté sa situation à Paris, si la ville de Lille ne lui avait offert la décoration de la Salle des Mariages de l'Hôtel de Ville, laquelle lui était payée trente mille francs. Sinibaldi mourut quelques années après, dans une maison de santé, sans avoir pu terminer cette décoration, pour l'achèvement de laquelle on fit appel au peintre bayonnais *Caro-Delvaile*. L'ensemble fut détruit pendant la guerre, lors de l'incendie de l'Hôtel de Ville.



PORTRAIT DE MADAME DELEBART-MALLET
(Salon de 1899 et Exposition Universelle de 1900)

velours gris perle, souliers de même couleur, sur un fond de soierie gris-mauve ; la main gauche est appuyée sur un fauteuil, et la droite, pendant le long du corps, tient un livre. Elle est entourée de ses deux favoris : son chien blanc, qui dort à ses pieds, et sa grande poupée, posée sur le fauteuil. C'est une délicieuse symphonie en gris et une œuvre de tout premier ordre.

L'Académie De Winter était alors en pleine prospérité, non point, hélas ! sous le rapport pécuniaire, mais au point de vue des succès remportés par les élèves ; et chaque année, l'exposition de leurs travaux recevait, dans les locaux de la rue Sainte-Catherine — qu'une large bannière où s'écartelait la croix bourguignonne signalait aux passants — la visite de nombreuses personnalités.

Quelques bienfaiteurs encouragèrent, par l'achat d'œuvres ou par des dons, les élèves les plus méritants (1).

Cependant, Pharaon, comme il avait fait depuis 1875, tenait à rester fidèle au « Salon » annuel. En vue de celui de 1905, il se posa une nouvelle fois devant le miroir. Il se représenta, la palette et les pinceaux à la main, debout devant sa toile, la tête couverte d'un chapeau de feutre souple.

Son visage, malgré un léger sourire, trahissait les soucis qui le rongeaient : Madame De Winter ne s'était jamais remise de l'émotion provoquée par le départ de son mari de l'École des Beaux-Arts ; sa santé s'affaiblissait graduellement... Et, un peu avant la fin du Salon de 1905, où, en même temps que son propre portrait, Pharaon avait envoyé une *Tête de trappiste* surprenante d'expression et de vie (2), elle quittait presque subitement ce monde, dans la nuit du 25 au 26 juin 1905.

(1) C'étaient : M^{lle} Blondeau, M^{me} Ad. Casse, M^{me} Gouverneur, M. Devaux (de Lille), M. Butruille (d'Hénin-Liétard), M. Couvreur et M. Ch. Deblonde (de Roubaix).

(2) Cette toile a été détruite à Bailleul pendant la guerre.

Ce nouveau coup de la destinée fut terrible pour l'artiste et il lui fallut son énergie extraordinaire pour le surmonter. Après avoir conduit à sa dernière demeure — dans le paisible cimetière de Bailleul — son épouse bien-aimée, il se jura de se consacrer désormais à ses deux enfants, pour lesquels son affection s'accroîtait encore, si possible. Ceux-ci devaient du reste trouver en leur tante maternelle de Lille une véritable seconde maman.

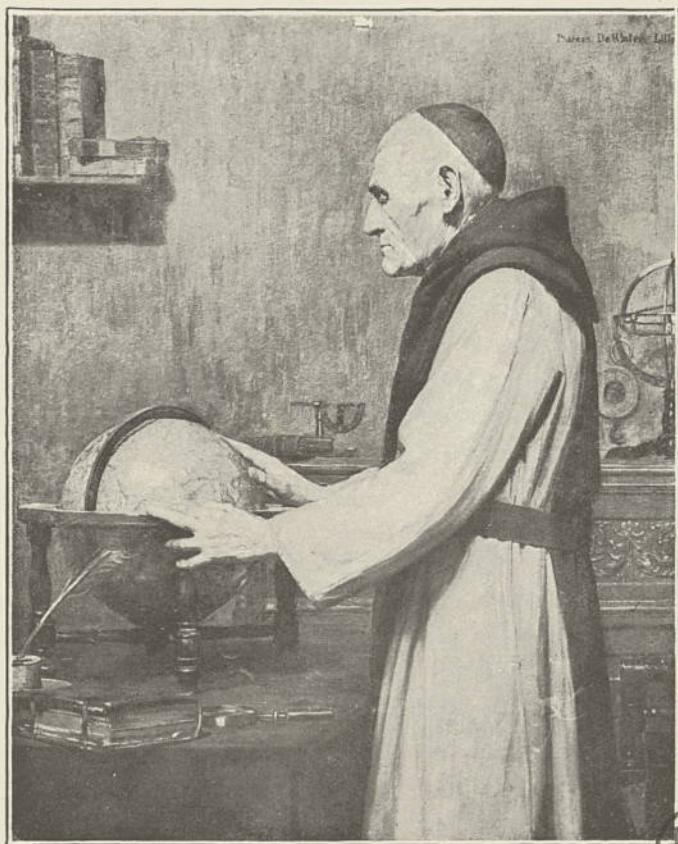
Mademoiselle Hélène Fagoo — sœur aînée de Madame De Winter — femme d'un grand cœur et d'une rare intelligence, qui avait toujours comblé de gâteries les enfants de sa sœur (elle était marraine de la petite Rosa), redoubla ses tendresses et ses prévenances à l'égard de ses neveux si durement éprouvés. Elle fut en même temps un précieux auxiliaire pour son beau-frère, désemparé, on le comprend aisément, par un coup si cruel. Au reste, dans sa propre maison, Pharaon De Winter devait trouver un rare exemple d'attachement.

La fidèle Marie, entrée au service du ménage à la naissance du premier enfant et qui, par un dévouement de plus de quinze années s'était fait une place dans la famille, eut à cœur d'écarter de la route de son maître les mille petits soucis de la vie quotidienne, auxquels il était si étranger, et s'efforça de suppléer, dans le ménage, à l'absence de la maîtresse de maison...

*
* *

Hélas! pourquoi Madame De Winter avait-elle disparu si prématurément? Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis son décès que Pharaon fut l'objet d'une juste réparation, bien due, à la vérité.

Sinibaldi était mort et l'avènement d'une nouvelle municipalité fut l'occasion d'une démarche, auprès de notre peintre, de la part de l'Adjoint délégué aux Beaux-Arts, M. Fernand



LE TRAPPISTE GÉOGRAPHE
(Salon de 1900)



Danchin. Celui-ci venait, au nom de l'Administration municipale, prier instamment De Winter de reprendre la place qu'il avait quittée dans les circonstances que nous avons relatées.

De Winter hésita longtemps, car, suivant ses propres termes, *il avait trop souffert* dans cette École... Ce n'est que sur les instances réitérées de M. Danchin et sur la promesse formelle qu'il serait désormais le maître absolu de ses cours qu'il consentit enfin à réintégrer les Écoles Académiques.

Il mit cependant encore à son retour à l'École des Beaux-Arts une autre condition : M. Émile Gavelle, son ancien élève, dont il lui avait été donné d'apprécier les qualités d'administrateur — et aussi de conférencier — à l'occasion de sa collaboration bénévole à l'Académie De Winter, entrerait en même temps que lui à l'École des Beaux-Arts et y remplirait les mêmes fonctions qu'à l'Académie de la rue Sainte-Catherine. Cette condition fut aisément acceptée, et, le 1^{er} octobre 1905, l'École des Beaux-Arts reprenait un nouvel essor grâce à ce double événement.

*
* *

Pharaon De Winter reçut vers cette époque la visite d'un notaire du Pas-de-Calais qui le pria de faire le portrait de sa femme. « Je voudrais, dit-il à l'artiste, un portrait à *la Nattier* ». « S'il en est ainsi, Monsieur, répondit De Winter, il vaut mieux que vous vous adressiez ailleurs, car je ne me sens pas capable de faire une œuvre dans ce genre-là ! »

Le notaire comprit sans difficulté cet argument et laissa notre artiste agir à sa guise. Et bien lui en prit !... Certes, le *portrait de Madame de B...* exposé au Salon de 1906 ne rappelait en rien les grâces étudiées du peintre de la Cour de Louis XV, mais, dans cette œuvre, Pharaon De Winter était resté *lui-même*. N'est-ce pas dire assez quel en était le mérite ?

En même temps que ce portrait, le Salon montrait encore du peintre bailleulois, le *portrait de M. O. D. W.*, le plus jeune frère de l'artiste, pharmacien à Bailleul. Représenté debout, les deux mains dans les poches, le modèle, dont le visage eût inspiré Jordaens, fournit à De Winter l'occasion de donner libre cours à son inspiration. Avec un modèle aussi familier, l'artiste ne pouvait manquer de réaliser une œuvre pleine de naturel et surprenante de vie. C'est ce que la critique se plut à constater alors !

Nous trouvons au Salon de 1907 le *portrait de Mademoiselle B.* exécuté quelques années auparavant (en 1904). Avec ce charmant petit modèle — la fillette d'un relieur roubaisien — De Winter avait réalisé un petit chef-d'œuvre de grâce juvénile. Fort admirée au Grand Palais, cette toile le fut également à toutes les autres expositions où elle figura par la suite.

En même temps que ce portrait, l'artiste exposait le *portrait*, en buste, de *M. Delelis*, commandé par la Société de Musique de Lillers (Pas-de-Calais), pour être offert à son distingué président.

*
* *

Il y avait longtemps déjà que De Winter songeait à représenter à nouveau l'un de ses deux enfants. L'on conçoit aisément qu'il ait aimé suivre et fixer sur la toile, à leurs différents âges, ces êtres qui lui étaient si chers.

Il peignit donc, avec tout son cœur de père, le *portrait de sa fille Rosa*, âgée à cette époque de six ans. Il la représenta, à mi-corps et debout, occupée à coudre un vêtement pour une minuscule poupée que l'on aperçoit sur un meuble à côté d'elle.

A cette toile il joignit, pour figurer au Salon de 1908, le portrait de son ami et ancien collaborateur à son Académie, M. Ducro. Le brave « père Ducro » — comme l'on avait coutume de le nommer — avait fait dans son jeune temps, un peu de peinture et avait été, à

Lille, le condisciple de Carolus Duran. Il aimait à se promener, dans les rues de son quartier, le chef revêtu d'un large béret bleu et le cigare (ou la pipe) à la bouche. C'est ainsi que l'artiste se plut à représenter son ami. Et il rendit cette physionomie, aussi familière que sympathique, avec une intensité d'expression vraiment remarquable. Il semble que le talent de Pharaon De Winter ait atteint alors son apogée.

N'est-ce pas du reste à cette époque que l'artiste peignit son œuvre la plus justement célèbre, celle où il se représenta une nouvelle fois lui-même, debout, vêtu d'un ample pardessus noir, les deux poings sur les hanches, le regard concentré, toute son attention tendue sur le modèle placé devant lui.

Ce portrait, qui était destiné à conserver à ses enfants l'image fidèle de leur père à l'âge de soixante ans, connut immédiatement les plus grands succès à Paris. Dès la présentation de son œuvre devant le Jury de placement, Pharaon De Winter reçut des félicitations très chaleureuses du peintre Cormon, avec qui il était resté en excellents termes, malgré leurs rares entrevues.

Il reçut aussi de son vieil ami Alphonse Cordonnier, membre du Jury de Sculpture, le mot suivant :

Paris, 21 Avril 1909.

Mon cher ami,

Hier en visitant le futur Salon, j'ai aperçu ton portrait, déjà accroché. Il est *très, très bien*. Tu peux être sûr d'avoir un beau succès car c'est un des meilleurs portraits du Salon. Je suis heureux de pouvoir te l'écrire et de te féliciter. A toi

A. CORDONNIER.

A l'ouverture du Salon, ce fut un triomphe. Le portrait, très bien placé sur un pan coupé de la salle 5, fut unanimement apprécié. Carolus Duran lui-même, de passage pour quelques

heures dans sa ville natale, tint à venir féliciter de vive voix son ami, lui affirmant qu'*il avait le plus beau portrait du Salon.*

Qu'on nous permette encore de reproduire ici, entre bien d'autres, l'appréciation de M. Edouard Sarradin, dans le *Journal des Débats* du 1^{er} mai 1909. Après une description du tableau, cet éminent critique écrit :

Il n'y a pas beaucoup de portraits, en ce Salon, à rapprocher de celui-là. Il est simple par sa pose, sa composition, son dessin et sa tonalité ; l'expression y a toute la force du naturel le plus familier. Et cette toile ne défend pas qu'on l'examine de près ; l'exécution, ferme et sans minutie, est d'un savant technicien.

*
* *

Ce succès, sans précédent dans la carrière artistique de De Winter, devait avoir des résultats plus tangibles.

Un billet en date du 26 mai 1909, adressé par Louis de Fourcaud au fils de l'artiste lui annonçait que lui-même et le maître Lhermitte avaient, au cours de la séance de la Commission des achats au Salon, demandé l'acquisition par l'État du portrait en question pour le Musée de Lille. Prévoyant les hésitations du peintre, dont le rêve était de rassembler en un musée particulier, à Bailleul, toutes ses œuvres, Fourcaud ajoutait :

.....Je supplie instamment ton père de ne pas s'opposer à l'accomplissement de ce qui est résolu en principe, mais qui ne saurait devenir définitif que par son acquiescement. Obtiens de lui, à tout prix, qu'il consente. Il n'y a pas de modestie qui tienne. Rien n'est, assurément, plus honorable, mais aussi *rien n'est plus juste* que la détermination prise. Il faut, dans les conditions présentes, que le portrait de Pharaon De Winter arrive à Lille par le fait de l'autorité centrale, qui devient, du même coup, consécration de son talent. S'il a la moindre hésitation,



PORTRAIT DU FILS DE L'ARTISTE

(Pastel)

(Salon de 1901)

dis-lui que nous lui faisons un devoir d'accepter au nom de ses enfants et en souvenir de leur pauvre mère, qui serait heureuse de cette justice rendue à son mari. . . .

Comme Fourcaud connaissait bien son ami et comme il avait bien prévu ses scrupules ! Voici en effet la réponse du peintre :

Lille, 28 Mai 1909.

Bien cher ami,

Il m'est impossible de vous dire le chagrin que j'éprouve de ne vous avoir pas prévenu tout dernièrement de mon entrée au Musée de Lille avec le portrait de M. Devaux (Salon de 1904).

M. Devaux, mort il y a quelques mois, a non seulement légué toute sa fortune à la Ville de Lille, mais aussi son portrait au Musée.

Comment ne vous en ai-je pas prévenu ?

Je suis profondément touché de la démarche que vous avez faite, d'accord avec l'ami Lhermitte, pour obtenir de l'État que mon nom figure au Catalogue du Musée de Lille ; mais je suis persuadé que vous ne désapprouverez pas le désir que j'ai de ne pas encombrer notre galerie de mes tableaux et surtout de mon propre portrait qui n'a réellement d'intérêt que pour mes enfants et que j'ai fait pour eux.

J'espère qu'il n'est pas trop tard pour vous permettre de reporter tout le bien que vous me voulez tous deux sur un artiste moins bien partagé. . . .

Je vous embrasse bien cordialement.

PHARAON DE WINTER.

Fourcaud n'eut pas de mal à réfuter les arguments de De Winter (1) et réussit à vaincre ses hésitations.

Le portrait se trouve donc actuellement, en très bonne place, au Musée de Lille, et ce n'est pas sans plaisir que les Lillois qui ont

(1) « La présence du portrait de M. Devaux au Musée de Lille n'apporte aucun obstacle à l'entrée de votre propre portrait dans ce même Musée. Un artiste de grande valeur peut être représenté en une galerie par plusieurs œuvres. Cela est, non seulement naturel, mais encore de tradition, à Lille comme ailleurs. »

Lettre de Louis de Fourcaud, datée de Cologne, 30 Mai 1909.

connu et apprécié en De Winter l'homme et l'artiste, retrouvent au Palais des Beaux-Arts sa physionomie si populaire (1).

*
* *

Ainsi donc, le portrait que Pharaon De Winter avait exécuté pour ses enfants leur avait échappé. « Vous leur ferez un autre portrait pour les dédommager », écrivait le 30 mai 1909, Louis de Fourcaud.

C'est en effet à quoi l'artiste se décida. Mais cette fois il ne se peignit plus seul. Il rassembla autour de lui toute la maisonnée : son fils, qu'il voyait avec satisfaction continuer la tradition paternelle, sa fillette, devenue une jeune écolière, la fidèle Marie enfin. Un être bien cher était, hélas ! absent. Le peintre voulut qu'il figurât au moins en effigie sur sa toile.

Comment allait être accueillie cette œuvre si personnelle destinée au Salon de 1910 ? Nous trouvons la réponse dans ces lignes de M. Arsène Alexandre, Inspecteur Général des Beaux-Arts, le critique d'art si autorisé, dans son article du *Figaro* du 30 avril 1910 :

Salles 35, 37, 39. — Nous sommes décidément dans la région des beaux portraits, de ceux qui n'emprunteront pas leur succès à la vogue, aux réputations mondaines, à la considération du prix que l'on paie, à la notoriété du modèle, au brillant des étoffes, ni aux fonds de parc à la manière anglaise. . . . Il faut que je vous dise le sérieux, la noblesse, le beau et vrai sentiment humain de ceux de MM. [Suau] et Pharaon De Winter. . .

Pharaon De Winter, dans une manière plus austère, plus sobre, et qui semble, comme celle de Philippe de Champagne lorsqu'il peignait sa fille et la mère Arnauld, avoir renoncé à tous les agréments, est assis, regardant bien en face. Près de lui, un grand garçon est dans l'action

(1) En même temps que cette toile *Mon portrait*, De Winter exposait au Salon de 1909 une *Jeune paysanne*, aux carnations très délicates et d'une exécution particulièrement habile.



JEUNE MENDIANT MANGEANT LA SOUPE
(1902)

de peindre ; une fillette s'affaire à dessiner ; une femme simple, grave, considère le tableau en train. Un portrait, cher sans doute, est accroché à la muraille grise et froide. C'est tout, et rien n'est plus sobre et plus noble. Rien n'est mieux peint et avec plus de sérieux. C'est la vie d'un artiste d'autrefois, et pourtant d'un artiste d'aujourd'hui, il faut bien le croire. C'est une belle page française qui console de bien des extravagances et de bien des insuffisances, et à qui la durée paraît promise.

L'année 1910 voyait aussi s'ouvrir à Bruxelles la grande Exposition Universelle. Dans la section française des Beaux-Arts, De Winter était admirablement représenté par son *Portrait de l'auteur* du Salon de 1905. (Il n'avait pas obtenu du Ministère des Beaux-Arts, malgré de nombreuses démarches, l'autorisation d'exposer son *Auto-portrait* du Musée de Lille) et par sa *Jeune Religieuse* du Salon de 1902.

L'acquisition par l'État en 1909 de la toile *Mon portrait* avait eu dans le Nord, une grande répercussion et avait attiré sur De Winter l'attention des amateurs. Il semble que ses compatriotes se soient seulement alors rendu compte qu'ils comptaient parmi eux un artiste de première valeur.

A Paris, De Winter était considéré comme un maître et comme le chef d'une nouvelle école flamande ; le *Grand Larousse* citait son nom et ses principales œuvres, suivis d'une élogieuse appréciation ; à Lille, Pharaon n'était, pour le plus grand nombre, que le professeur de peinture de l'École des Beaux-Arts. . . « Nul n'est prophète en son pays ! » dit le vieux proverbe. Il convient d'ajouter, au reste, que De Winter, d'une modestie presque sans exemple, était ennemi de toute réclame tapageuse.

*
* *

C'est à partir de 1910 que Pharaon De Winter commença vraiment à avoir des commandes de portraits. Il exécuta, aussitôt après l'envoi au Salon de son grand tableau *En Famille*, ceux de

M. Hennion, ancien notaire à Estaires (Nord), avec lequel il avait été en rapports autrefois, et de Madame Hennion. Puis ce fut le portrait de Mademoiselle Germaine Soyez, devenue depuis l'épouse d'un éminent avocat du barreau de Lille.

Le *Portrait de Madame Hennion* constitue le digne pendant du *Portrait de Madame Delebart-Mallet* tant admiré à l'Exposition Universelle de 1900 et est une nouvelle illustration des qualités, rares, de peintre et de psychologue, de Pharaon De Winter.

Le *Portrait de M. Hennion* lui est peut-être supérieur encore.

Un homme âgé, de situation évidemment considérable, est là, devant nous, en habit de soirée, portant au cou la cravate de Commandeur de je ne sais quel ordre enregistré par les chancelleries. Assis sur un fauteuil, il parle, ses deux mains nerveuses indiquent un geste persuasif. Ce qu'il peut y avoir de guindé en son appareil s'efface dans la spontanéité de l'attitude agissante, dans l'air de conviction du personnage et dans l'expressive subtilité du geste. Je sais peu de portraitistes en état d'aborder et de résoudre aussi nettement un tel problème (1).

Ce portrait voisinait au Salon avec celui de *Mademoiselle Germaine Soyez*.

Arrêtons-nous un instant devant lui : la physionomie est fine et avenante, le front haut ; le regard intelligent va au devant du visiteur ; il y a dans la pose et le costume sévère rehaussé par une simple fourrure, un air de sobre élégance et de naturelle distinction ; beaucoup d'agrément et de finesse, sans les artifices et les fanfreluches décoratives qui cherchent à étonner la galerie (2).

*
* *

Cette même année 1911, M. Victor Champier, le très distingué Directeur de l'École Nationale des Arts Industriels de Roubaix,

(1) L. DE FOURGAUD. — Introduction au *Catalogue de l'Exposition du Peintre Pharaon De Winter à l'École Nationale des Arts Industriels de Roubaix* (1911).

(2) L. DÉTREZ, op. cit.



PORTRAIT DE LA FILLE DE L'ARTISTE
(Salon de 1904)



eut l'idée — à l'occasion de l'Exposition Internationale organisée par cette ville — de grouper, dans une des salles de son École, le plus grand nombre possible d'œuvres de Pharaon De Winter à qui il voulait tenter de faire rendre enfin l'hommage qui lui était dû depuis longtemps. M. Champier espérait en effet que l'inauguration de cette exposition par le Sous-Secrétaire d'État aux Beaux-Arts, Dujardin-Beaumetz, serait, pour celui-ci, l'occasion d'apporter à son ancien condisciple de l'atelier Cabanel la Légion d'Honneur depuis si longtemps méritée et due. (Avant de se lancer dans la politique, Etienne Beaumetz avait en effet été peintre).

Plus de quatre-vingts tableaux épars furent rassemblés et tout était prêt pour recevoir le Ministre, lorsque, quelques jours avant la date fixée pour l'inauguration, la mort accidentelle du Ministre de la guerre Berteaux, décida le gouvernement à ne plus procéder à aucune inauguration pendant un certain temps. . .

L'inauguration de l'*Exposition Pharaon De Winter* eut donc lieu fort simplement et avec la seule présence officielle du . . . secrétaire-général de la Préfecture du Nord, M. Allain.

Cette exposition contribua à faire connaître davantage encore la valeur artistique du peintre. Les visiteurs se pressèrent nombreux dans la cour d'honneur de l'École Nationale des Arts Industriels où se tenait l'exposition, et un registre, où ils étaient priés d'apposer leur signature — lequel nous a été conservé — fait foi du nombre et de la qualité des personnes de tous pays qui allèrent admirer l'œuvre du peintre bailleulois.

Celui qui prit peut-être le plus de plaisir à la visite de cette exposition, ce fut l'artiste lui-même ; chacune de ces œuvres évoquait pour lui tout un monde de souvenirs. . .

Cette manifestation vraiment unique permettait de suivre, en un raccourci saisissant, toute l'évolution du talent du peintre bailleulois, depuis ses premiers portraits (peints à l'âge de vingt ans),

jusqu'au *Portrait de Mademoiselle Germaine Soyez* en passant par ces purs chefs-d'œuvre que sont *Au Couvent* et *Au Dispensaire*, *Le Bobineur* et *La Pâtée!*

*
* *

C'est en 1911 aussi que les amis et élèves du savant professeur Wertheimer, voulant laisser à l'éminent physiologiste un témoignage durable de leur gratitude, lui offrirent son portrait.

Dans ce but, ils s'adressèrent à De Winter, qui était à la Société des Sciences et des Arts de Lille le collègue du docteur Wertheimer. Une vraie sympathie unissait le peintre et le modèle. Aussi De Winter, qui avait accueilli avec joie la proposition, prit-il plaisir à recevoir dans son atelier son éminent collègue. Le portrait qu'il en fit se ressent-il de l'étroite intimité qui s'était établie entre l'artiste et le savant? Toujours est-il que cette œuvre demeure parmi les meilleures réalisations du peintre.

Peu de temps après, il fut prié par les Membres du Conseil Municipal de reproduire les traits du Maire de Lille, Charles Delesalle — celui-là même qui devait jouer, quelques années plus tard, un si grand rôle dans l'histoire de Lille et dont l'héroïsme sera à jamais rappelé. Cette physionomie, si connue de tous les lillois, fut retracée par l'artiste d'une façon vraiment magistrale. Le *Portrait du Docteur Wertheimer* et le *Portrait de M. Charles Delesalle* furent exposés au Salon de 1912.

Ce fut ensuite au tour du distingué doyen de la Faculté de Médecine de Lille, le Docteur Combemale, de venir prendre place sur la table à modèle, où il fut suivi, peu de temps après, par ses éminents confrères les Professeurs Ernest Gérard et Lemoine.

Une plume particulièrement autorisée en matière d'art, celle de M. Thiébaux-Sisson, le critique si averti du *Temps*, écrivit à propos

du portrait du Docteur Combemale, exposé au Salon de 1913, les lignes suivantes :

De Winter est un mâle dans le portrait. On ne regardera pas sans plaisir cette effigie d'un homme jeune, aux formes vigoureuses, à la tête énergiquement construite et à l'expression volontaire. Cet excellent morceau me fait penser, par la décision de la pose et les accents de la carrure, un peu lourds, à une des gloires du Louvre, le *portrait de Bertin l'aîné*, par Ingres. Evoquer un pareil souvenir, pour un peintre, n'est pas un mérite banal.

Les portraits des Docteurs Gérard et Lemoine, par suite d'engagements antérieurs, puis de la guerre, ne furent exposés qu'au Salon de 1920. Ils ne défigurent en rien cette belle galerie de portraits réalisée par le Maître lillois.

Le Docteur Gérard est saisi, dans une pose familière, au cours d'une conversation amicale. Aussi quelle étonnante impression de vie émane de ce visage et comme les yeux apparaissent singulièrement malicieux sous le binocle ! *Le Professeur Lemoine*, dans une pose doctorale qui le rend plus austère que le précédent, reproduit avec une fidélité étonnante la physionomie pensive et réfléchie de l'homme de science universellement réputé.

Au Salon de 1913, outre son *Portrait du Doyen Combemale*, Pharaon De Winter exposait celui de son vieil ami *Achille Ravinet*, un ancien brasseur de Dunkerque, amateur d'art et peintre lui-même. Aussi le représenta-t-il « en artiste », son feutre souple à larges bords sur la tête, le corps enveloppé d'une épaisse pelisse.

L'artiste se complut à rendre les traits si familiers et si chers de cet ami de toujours. L'exécution témoigne d'une souplesse vraiment extraordinaire. Magnifiquement secondé par l'amitié, l'on peut dire que De Winter s'est ici réellement surpassé.

Au Salon de 1914, c'est encore deux portraits que De Winter

expose : ceux de Monsieur et Madame Bernheim. Le naturel et la bonhomie du *Portrait de Monsieur Bernheim* ne le cèdent en rien à la distinction et à l'élégance de celui de *Madame Bernheim*. Chez tous deux la ressemblance est parfaite. Ce sont deux beaux portraits où la facture de l'artiste se retrouve toute entière.

*
* *

Cependant, depuis la fin de 1912, Pharaon De Winter ressentait dans la vue des troubles qui n'étaient pas sans l'inquiéter vivement. Le soir, les lumières des réverbères lui apparaissaient comme de grandes roues lumineuses qui l'éblouissaient et le forçaient à s'appuyer sur un bras ami. Son imagination s'alarmait... Il se voyait déjà incapable de peindre et de corriger ses élèves ! Et parmi ces derniers, il en était un qui l'intéressait, on le devine, encore plus que les autres : c'était son propre fils à qui il aurait voulu donner, comme il l'avait fait à tant d'autres, le complet bénéfice de son expérience et de son enseignement.

C'est au prix de difficultés inouïes que Pharaon De Winter acheva en 1914, le petit *portrait du Comte Auguste de Germiny*. Le désespoir de l'artiste faisait alors vraiment peine à voir, et, cependant, avec des moyens diminués, le peintre réussit à rendre d'une façon parfaite la rare distinction de son aristocratique modèle.

A ces épreuves cruelles et particulièrement pénibles pour un peintre vinrent s'ajouter, bientôt après, les horreurs de la guerre.

Ce fut, d'abord, l'éloignement de son fils, retenu sous les drapeaux, à la veille de sa libération du service, et, bientôt après, suivit l'occupation allemande que Lille devait subir pendant quatre longues années.

Les vexations de l'ennemi, les privations de toute sorte, le manque de nouvelles d'êtres bien chers, autant d'épreuves coura-



TÊTE DE TRAPPISTE
(Salon de 1905)



geusement supportées par l'artiste qui, en dépit des communiqués mensongers du « boche », gardait une confiance inébranlable dans la victoire finale.

Toutes ces épreuves eussent pu paraître suffisantes. D'autres encore devaient, hélas, être imposées à notre peintre.

L'état de ses yeux, loin de s'améliorer, s'était, lentement mais progressivement, aggravé et force lui fut de recourir aux soins des oculistes.

A six reprises différentes, il fut, en pleine occupation ennemie, opéré aux deux yeux, de la cataracte, par un éminent praticien lillois, le Professeur Thilliez.

Qui dira le courage dont Pharaon De Winter fit preuve au cours de ces opérations douloureuses et si angoissantes pour lui-même et pour son entourage? Ceux qui visitèrent alors le malade dans sa petite chambre de la clinique Saint Camille où il était en traitement — ayant à son chevet sa fillette Rosa et la fidèle Marie — furent témoins de son étonnante énergie, soutenue par son ardente volonté de guérir.

Ce n'était pas tout cependant... En 1918, Pharaon De Winter devait apprendre que...

...la vague d'assaut allemande qui, dans une rage d'enfer déferlait vers la mer, avait emporté dans ses flots destructeurs la petite ville de Bailleul et les œuvres d'art qu'elle montrait avec tant d'orgueil (1).

Ainsi la maison paternelle conservée pieusement avait disparu ! Et, avec elle, la spacieuse demeure, fruit de son travail et de ses économies, aménagée par l'artiste avec un soin jaloux ; et avec elle aussi son « Musée », rêve de toute sa vie, où déjà plusieurs toiles avaient été déposées!... Tout était anéanti, avant même que le peintre ait pu en jouir!...

(1) L. DÉTREZ, op. cit.

Ce nouveau coup de la destinée allait-il avoir raison de l'indomptable énergie de l'artiste? Non pas. Et nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler ici le compatriote et ami qui fut témoin de cette étonnante force d'âme :

Le souvenir nous est resté vivace de ce triste soir d'avril 1918 où les communiqués allemands venaient nous apprendre la fatale nouvelle. Notre cité natale était la proie des Vandales et sans aucun doute l'incendie et le bombardement avaient détruit plusieurs exemplaires précieux de l'art de notre ami. Nous nous en fûmes donc chez lui, la mort dans l'âme afin de le préparer à la désolante réalité. Son abattement ne dura que l'espace d'un éclair : avec cette surhumaine vigueur qui, dans sa vie, avait souvent tonifié son caractère et lui avait fait boire sans broncher à la coupe amère des tristesses et des plus âpres désillusions : « Soyons, dit-il, plus grands que les Barbares destructeurs ! » (1).

*
* *

Ces affreuses années de guerre ne furent cependant pas stériles au point de vue artistique. A la suite d'une première opération, et mettant à profit une amélioration passagère de sa vue, Pharaon De Winter peignit, en 1915, une *Jeune orpheline*. La fillette, au petit bonnet blanc tuyauté et à la pèlerine bleue, joint les mains et semble en extase. Tout, dans cette toile, est étudié et rendu avec la fidélité et la conscience coutumières à l'artiste.

Deux *Natures mortes* furent exécutées par la suite, pendant une trêve que lui laissait l'état de ses pauvres yeux. L'une, la plus importante, représente les *Apprêts d'une mayonnaise* ; l'autre, de dimensions plus restreintes, montre un pot de grès voisinant avec une assiette garnie de cornichons.

Ces deux toiles (devant lesquelles, si hardie que soit la comparaison, il nous semble que le grand nom de Chardin vient naturelle-

(1) L. DÉTREZ, op. cit.



JEUNE PAYSANNE
(Salon de 1909)



ment à l'esprit) devaient être les dernières productions de l'artiste.

Jamais, pendant ces années d'occupation, Pharaon De Winter n'abandonna ses élèves. En effet, dès la fin de 1914, il avait repris ses cours à l'École des Beaux-Arts, où les élèves affluèrent. Il y en eut parfois jusqu'à cinquante, de tous âges et de toutes conditions.

Maître et élèves étaient heureux d'oublier passagèrement, grâce aux doux bienfaits de l'art, l'horrible tourmente dans laquelle le pays était engagé.

La délivrance de Lille, le 18 octobre 1918 — jour de la Saint-Luc, fête des peintres! — bientôt suivie de l'Armistice, vint enfin mettre un terme à tant de souffrances.

Mais ces dures années d'épreuves avaient laissé leur trace sur le visage du peintre, et c'est bien amaigri, bien changé, que son fils le revit après plus de quatre années de séparation... Les grosses lunettes, que les opérations de la cataracte le forçaient à porter, ne contribuaient pas peu à transformer sa physionomie...

Cependant, avec la paix, la vie avait repris son cours normal. Le premier Salon officiel d'après guerre — celui de 1920 — recevait les portraits des Professeurs Gérard et Lemoine, dont il a été parlé lors de leur exécution.

A côté des œuvres du Maître, figuraient celles de quelques jeunes élèves formés pendant l'occupation, et l'un d'eux, M. A. Dequene, fut même récompensé par une médaille d'argent.

En 1921, ce furent encore des œuvres exécutées antérieurement qui constituèrent le « Salon » de Pharaon De Winter : la *Jeune orpheline*, peinte en 1915 et un *Portrait de l'auteur*, en buste, peint en 1909, après l'acquisition de son effigie par le Musée de Lille. (Sur une toile en largeur, l'artiste s'est représenté, se détachant sur un fond très foncé, la main droite appuyée sur le front).

De nouveaux succès accompagnèrent à ce Salon les envois de ses derniers élèves. M. Raymond Tellier obtenait une médaille

d'argent et le prix Théodore Ralli, tandis que le fils de l'artiste recevait, avec une médaille d'argent, le « Prix de la Savoie ». Succès bien doux au père comme au maître, à des titres divers, et nouvelle consécration de l'excellence de son enseignement.

*
* *

Cependant, si l'état des yeux du peintre lui permettait de continuer ses cours à l'École des Beaux-Arts et chez lui, il lui rendait impossible de travailler pour son propre compte. Est-il besoin de dire le chagrin que l'artiste en éprouvait ?

Il en fut donc réduit dorénavant à n'envoyer au Salon de Paris que des œuvres anciennes.

C'est ainsi qu'il exposa en 1922, un *Vieux moine* (tête de trappiste, peinte en 1903) et *Le tuteur* (une des ravissantes scènes d'intérieur de 1883).

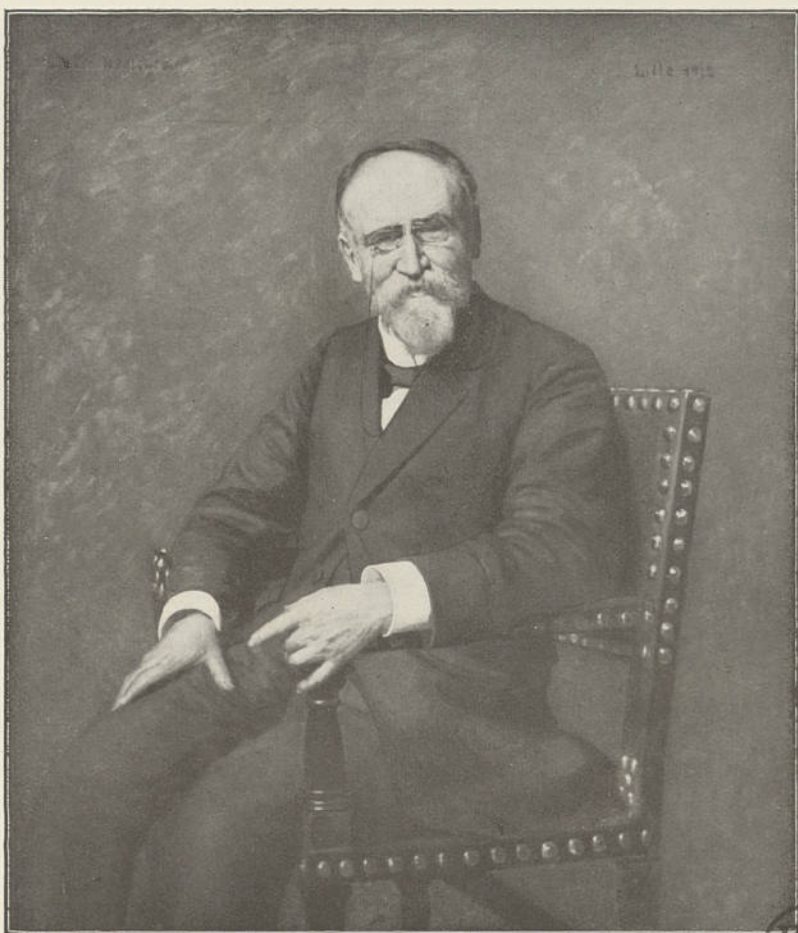
En 1923, ce furent un délicat petit portrait d'un ami bourguignon, *M. Charles Maldant* (peint en 1892), et la *Liseuse* (peinte en 1883). Cette dernière toile, de qualité tout à fait supérieure, fut choisie au Salon pour être envoyée à une exposition d'art français à Brighton (Angleterre).

Au Salon de 1924 — qui devait être son dernier Salon — le peintre avait envoyé une *Jeune paysanne*, peinte en 1913 (digne pendant de celle du Salon de 1909) et un *Intérieur*, peint en 1882.

*
* *

Avant d'être terrassé par la maladie, qui devait avoir raison de sa robuste constitution, Pharaon De Winter avait eu la joie d'assister, au mois de juillet 1922, au mariage de son fils.

Ce n'était pas une inconnue qui prenait place au foyer, puisque cette union ne faisait que resserrer les liens d'ancien voisinage et



PORTRAIT DU DOCTEUR WERTHEIMER
(Salon de 1912)



de bonne amitié qui existaient depuis toujours entre les deux familles.

Sa joie fut complète lorsqu'en 1923 la naissance d'une petite Françoise le rendit grand-père! Que de beaux rêves ne fit-il pas auprès de ce berceau, lui qui aimait tant les enfants! Il se voyait déjà apprenant à lire à sa petite-fille, surveillant ses ébats, épiait ses progrès... Ce grand bonheur devait lui être refusé...

Depuis le voyage en Belgique (en septembre 1922) auquel nous faisons allusion au début de ce livre, et au cours duquel De Winter avait ressenti une soudaine commotion, son état de santé, malgré des périodes d'accalmie, laissait bien à désirer.

Il crut longtemps, comme son entourage, à une simple sciatique, douloureuse certes, mais sans gravité. Il lui fallait un courage surhumain pour se rendre chaque matin, au bras de sa fille, de la rue de l'Entrepôt à l'École des Beaux-Arts, et surtout pour gravir les cent dix marches qui conduisaient à ses ateliers.

Mais soudain le mal empira et, à la fin de décembre 1923, l'obligea à garder le lit. Qui aurait cru alors que l'artiste ne s'en relèverait plus?

Et cependant, dès les premières heures de cette crise, le professeur Lemoine, appelé en hâte, avait diagnostiqué le mal. Hélas! ni les soins quotidiens et si dévoués du professeur Lepoutre, ni le dévouement de son cher entourage ne devaient triompher en cette lutte entreprise contre la maladie!

Comme il avait accepté les autres épreuves de sa vie, Pharaon De Winter supporta cette dernière avec un admirable courage et une grande résignation.

Quand une accalmie se produisait dans son état, son grand plaisir était encore de feuilleter ses albums de photographies de tableaux célèbres ou ses recueils de cartes postales des Musées. Que de fois aussi, il se faisait asseoir dans son lit pour examiner

avec intérêt telle toile commencée au sujet de laquelle un élève faisait demander l'avis du maître ! Ainsi son art lui procura jusqu'à la fin ces jouissances et ces satisfactions que seuls peuvent comprendre les vrais artistes.

.....

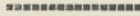
Pharaon De Winter mourut le 22 juin 1924, dans sa soixante-quinzième année. Selon sa volonté formelle, et maintes fois exprimée, aucun discours ne fut prononcé à ses funérailles. Après la messe célébrée en l'église Sainte Marie-Madeleine, à Lille, sa dépouille fut transportée à Bailleul, sa ville natale, où, après une absoute en l'église Saint-Amand, elle fut inhumée dans le caveau du cimetière, aux côtés de celle qui l'y avait précédé, presque jour pour jour, dix-neuf ans auparavant. . .

Mais ce que Pharaon De Winter n'avait pu prévoir dans sa modestie, ce fut la foule énorme qui se pressa à ses obsèques et les lettres de condoléances qui arrivèrent de toutes parts, émanant des plus hautes personnalités politiques, militaires ou artistiques de France et d'un très grand nombre d'artistes de l'étranger.

Toutes les classes de la société étaient représentées à ses funérailles. Lui qui s'était plu si souvent à témoigner sa sympathie à ceux que le deuil avait frappés, surtout quand ils étaient de condition modeste, il fut à son tour pleuré des humbles de son quartier, de ceux-là qui, au cours de sa maladie, s'étaient fréquemment enquis, auprès du Doyen de la paroisse, de la santé de celui qu'ils appelaient le *Bon Monsieur* !



SON ENSEIGNEMENT



LE nombre des artistes formés par Pharaon De Winter, au cours de ses trente-six années d'enseignement, est considérable.

M. Émile Gavelle, dans sa plaquette à laquelle nous avons déjà fait plusieurs emprunts, donnait en 1902 une nomenclature, rédigée en collaboration avec le maître, des nombreux succès obtenus jusqu'à cette date à Paris par ses élèves. Qu'il nous soit permis d'en publier ici un extrait.

Dans la liste des élèves reçus à l'École de Paris, de 1889 à 1900, nous relevons les noms suivants, qui sont ceux d'élèves de M. De Winter :

Moulin, entré avec le n° 4, *premier grand prix de Rome en 1896.*

MM. Amas, reçu en 1892, puis en 1893, avec le n° 2, admis en 1898 au deuxième essai pour le prix de Rome ; Boet, reçu avec le n° 8, admis au premier essai pour le prix de Rome en 1895 ; Bertram, admis au deuxième essai pour le prix de Rome en 1898, avait été classé premier au premier essai en 1895 ; Crépy ; Mayeur (graveur, élève de M. Leroy pour la gravure), *premier grand prix de Rome en 1896* pour la gravure ; Duvocelle, première seconde médaille au concours d'antique en 1896 ; Bottin, deuxième seconde médaille au concours de figure dessinée en 1898 ; Desurmont ; Van de Velde ; Alloy, 1898.

Pennequin (graveur, élève de M. Leroy pour la gravure), admis en loge pour le prix de Rome avec le n° 3 en 1896, admis à nouveau en 1898

et en 1900, prix Chenavard en 1900 et 1902; Sautai (graveur), admis en loge pour le prix de Rome en 1900; Buisset (graveur) admis au concours de Rome en 1900, prix Chenavard en 1901; Duflo; Labanhie, admis au deuxième essai pour le prix de Rome en 1898; Dilly; Hallez, premier prix d'atelier, à l'atelier Bonnat, en 1896; Thomassin; Leroy; Landouzy; Chaleur; M^{lle} Simonet; Jules Dufour, admis en loge pour le prix de Rome en 1896.

Total, vingt-quatre élèves reçus en douze ans, dont un peintre premier grand prix de Rome.

Voici maintenant la liste des élèves de M. De Winter reçus au Salon de 1890 à 1902 :

MM. Bernast, (mention honorable en 1890 et une médaille de 3^e classe en 1897); De Watines; Lhomme, (prix supplémentaire décerné par le Comité de peinture du Salon de 1897); Menet (1), (mention honorable en 1901); M^{lle} Dubrule (cours particulier de M. De Winter); Ancelet; Debaene; Planquette (2); Lechat, (et aussi à la Société Nationale); Amas (3); Masson; Boet; Giffard (4); Hemery (5); Moulin, (mention honorable en 1895, médaille 2^e classe en 1900); David-Senoutzen; Desurmont; Ryckewaert; M^{lle} Wable (cours particulier de M. De Winter); Ravinet (cours particulier de M. De Winter); Lebrun; Mayeur, gravure (médaille 3^e classe en 1896); Bottin, (mention honorable en 1897); Van de Velde, (mention honorable en 1898); J. Delannoy; M^{lle} Baudelaire; Duvocelle, (mention honorable en 1897; médaille 3^e classe en 1898); A. Delannoy; Dilly (6); Hallez (7); Lecocq (8); Stéphane Leroy (9); Molière (10); Crépy; M^{lle} Van Parys; Buisset (11),

(1) Florent Menet, un belge qui fut admis premier en loge pour le Grand prix de Rome de Belgique.

(2) Félix Planquette, Hors Concours, prix Rosa Bonheur.

(3) Ernest Amas, médaille d'argent et prix Rosa Bonheur.

(4) Léon Giffard, titulaire du prix Wicar (prix de Rome lillois).

(5) Eugène Hémary, professeur à l'École des Beaux-Arts de Lille.

(6) Georges Dilly, Hors Concours, Chevalier de la Légion d'Honneur.

(7) Paul Hallez, professeur à l'École des Beaux-Arts de Lille.

(8) Maurice Lecocq, prix Wicar (prix de Rome lillois).

(9) Stéphane Leroy. Conservateur du Musée de Douai.

(10) Gaston Molière, professeur à l'École des Beaux-Arts de Lille, membre de la Société des Sciences et Arts de Lille.

(11) Gustave Buisset, Grand prix de Rome de gravure.

(gravure, mention honorable en 1899 et en 1901); Pennequin, (gravure, mention honorable en 1899 et en 1901); Sautai (gravure); Bertram (1), (mention honorable en 1901); Louis Fernand; Duflo; E. Gavelle (2), (Société Nationale); Labanhie; Lepetit; Porchez; Cuvelier; Landouzy.

En outre, à l'Exposition universelle de 1900, MM. Bernast et Duvoelle obtenaient chacun une médaille de bronze.

*
* *

Que d'élèves sont venus depuis lors s'ajouter à cette liste déjà longue! Le manque de précisions nous oblige cependant à nous borner à citer ici les noms nouveaux relevés depuis 1902 dans les catalogues du Salon des Artistes français :

MM. Jean Casse, Léon Cassel (3), Louis Demailly, Paul Eschbach (4), M^{lle} L. Pilate (cours particulier de De Winter), Marcel Breyne, Robert De Jonckheere, Edmond Jamois (5), M^{lle} Cécile Van Moé (6), Louis Andrès, Omer Bouchery (7), Pierre Boissart, Maurice Batteur, André Brunin, Emile Dewilde, M^{lle} Gabrielle Frasez (cours particulier), Alfred Robiquet, Gustave Davrout, Joseph Chauleur (8), M^{me} Jane Chauleur-Ozeel, M^{me} Saint-Germain-Delefortrie (cours particulier), M^{me} Le Comte Moraël (id.), André Bailliez, M^{me} Dequidt-Belval (cours particulier), Pierre Mussault, Robert Dubar (9), Paul Deschemaeker, M^{me} Lantoine-Neveux (cours particulier; mention honorable en 1925), Simon Monnate, M^{lle} Marie Berton (cours particulier), Gérard Caudrelier (10) Albert Dequene (médaille d'argent en 1920), Charles Hollart (mention honorable

(1) Abel Bertram, Hors Concours aux Artistes français, Sociétaire à la Nationale.

(2) Emile Gavelle, Directeur de l'École des Beaux-Arts de Lille.

(3) Léon Cassel, mention honorable en 1910. Prix Marie Bashkirtseff 1910.

(4) Paul Eschbach, Hors Concours, professeur à l'Académie Julian.

(5) Edmond Jamois, Hors Concours.

(6) Madame Pesez-Van Moé, professeur de Dessin au Lycée Fénélon, Lille.

(7) Omer Bouchery, graveur, Hors Concours, membre du Jury de Gravure du Salon.

(8) Joseph Chauleur, professeur à l'École des Beaux-Arts de Lille.

(9) Robert Dubar, prix Wicar (prix de Rome de Lille).

(10) Gérard Caudrelier, professeur à l'École des Beaux-Arts de Lille.

en 1924) (1); Raymond Tellier (médaille d'argent en 1921. Prix Théodore Ralli), Léonce Bocquet, Constant Cléty (mention honorable en 1925), Constant Portebois (2), Pierre-Paul Desrumaux, M^{lles} L. Beaussart, Antoinette Duvivier (devenue M^{me} André Trébuchet), Marcelle Dubus (cours particulier), Emile Richir, Georges Gorrier, Pierre Maurois, Alphonse Vernier, Zéphyr De Winter (médaille d'argent en 1921, prix de la Savoie).

Cette liste imposante et cependant très incomplète est par elle-même assez éloquente pour se passer de commentaires. Tous ces succès, les élèves les devaient assurément à leur talent, mais aussi à la science pédagogique de De Winter, à sa grande expérience et à son admirable dévouement.

A toute heure du jour, en effet, le maître était à la disposition de ses élèves pour donner son avis sur leurs travaux. Et, pour ne pas exposer les jeunes gens à se déranger inutilement, afin qu'ils fussent assurés « de le trouver chez lui », il les engageait à venir sonner à l'heure des repas.

C'est par centaines de fois qu'il fut interrompu pendant son déjeuner par le coup de sonnette d'un élève. Aussitôt il quittait la table et, à son entourage qui lui conseillait de faire patienter l'importun et d'achever tranquillement son repas, il répondait : « Ce garçon a besoin de mes conseils pour continuer à travailler. Il vient de loin et n'a pas le temps d'attendre ».

Parfois l'entrevue se prolongeait pendant quelque trois quarts d'heure et davantage. Malgré cela, l'artiste se remettait à table souriant en disant : « Ce n'est pas un mauvais diable, mais il ne savait pas comment prendre congé ! » Souvent aussi il ajoutait : « Il fait rudement des progrès, le gaillard ! » Et, tout joyeux alors, il finissait son dîner.

(1) M. Charles Hollart est aujourd'hui Directeur de l'Académie de Bailleul.

(2) M. Constant Portebois, professeur à l'École des Beaux-Arts de Lille.

Lorsqu'au contraire il se trouvait en présence d'un « jeune » qui pensait lui en faire accroire avec ses théories nouvelles, il ne mâchait pas ses mots et sa voix tremblait : « Vous êtes fou ! Vous voyez comme cela, dites-vous. Apprenez donc à voir (répétant ainsi, sans le savoir peut-être, une pensée du grand Alfred Stevens (1). Il disait aussi : « Rappelez-vous que l'on n'arrive à aucun résultat sans mal. Voyez Léonard de Vinci ! Il a mis quatre ans pour faire la Joconde ».

A d'autres encore il disait : « Vous avez l'audace des ignorants ! Vous voulez entreprendre un grand tableau et vous ne savez pas dessiner un bout de nez ! » Et, à cette occasion, sortant de ses cartons la photographie du *Condottiere* d'Antonello de Messine, il disait : « Regardez ce nez, avec quelle précision et quelle sûreté il est dessiné. Il semble qu'il peut flairer ! (et l'artiste faisait avec son nez le geste de humer l'air). Et ces yeux, sont-ils bien enchâssés dans leurs orbites ! Et cette bouche, avec sa balafre, est-elle assez énergique ! »

D'autres fois il faisait admirer, sur une grande photographie Braun (dont il avait une belle collection), la célèbre *Bethsabée* de Rembrandt et il disait : « Il est impossible de mieux modeler une gorge, un torse. Est-ce assez délicat ! On ne voit aucun artifice et tout y est ! » Et, dans le même ordre d'idées, il montrait aussi le magnifique nu de Titien dans *L'amour sacré et l'amour profane* de la galerie Borghèse.

*
* *

Rembrandt était son dieu et c'est toujours à lui qu'il revenait. Une des toiles qui l'attiraient le plus dans l'œuvre du maître

(1) ALFRED STEVENS. — *Impressions sur la peinture*. CL : « Il faut apprendre à voir comme en musique on apprend à entendre. » Paris, Librairie des Bibliophiles, 1886, p. 43.

hollandais, c'était *Les Pèlerins d'Emmaüs* du Louvre. Il trouvait que nul autre artiste n'avait rendu, comme Rembrandt dans cette petite toile, le rayonnement divin qui s'exhale de la figure du Christ.

En cela il était entièrement d'accord avec son maître Jules Breton qui écrivait en 1904 : (1)

Aucun artiste plus que Rembrandt n'a approfondi le sentiment du christianisme. On peut l'appeler le vrai peintre du Christ. Il en a été le voyant. Et pourtant personne ne s'est moins préoccupé de l'exactitude archaïque ni de la couleur locale de l'histoire ; il n'en voit que le sentiment expressif (2).

De Winter connaissait à merveille les musées de la Hollande où il avait fait maints voyages. Il avait visité aussi, outre ceux d'Italie, les musées d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, d'Espagne, de Russie et ceux de Londres.

Son sens très éclectique du beau le lui faisait admirer dans toutes les écoles et ce n'était pas le côté le moins précieux de son enseignement qu'une promenade dans un musée en sa compagnie.

Holbein et Velasquez, Michel-Ange et Rubens, Rembrandt et Van Eyck, il comprenait et faisait comprendre à ceux qui l'entouraient les beautés de tous ces artistes si dissemblables les uns des autres dans leur manière de voir et de rendre la nature. Et les

(1) JULES BRETON, de l'Institut. — *La Peinture*, Librairie de l'Art Ancien et Moderne, 1904, p. 29.

(2) Un jeune élève, rentrant de Paris où il était allé à l'occasion du Salon, vint voir son maître à l'École et De Winter lui demanda s'il était content de son voyage et surtout s'il avait vu le Louvre. Triomphant l'élève répondit qu'il était particulièrement heureux d'avoir vu les Rembrandt et de s'être rendu compte que *c'était peu de chose*. Pharaon De Winter éclata de rire et lui dit paternellement : « Écoutez un conseil. Ne dites pas cela ailleurs. Avec moi cela n'a pas d'importance ; mais vous vous feriez passer pour un imbécile, ce qui n'est pas. Moi aussi, j'ai été comme vous ; c'était les primitifs dont je riais : aujourd'hui, je me mettrais à genoux devant eux ».

« petits maîtres » hollandais — les Terborch, Pieter de Hoogh, Metz — et les « primitifs », et les Watteau, les Chardin et tant d'autres maîtres, de quel respect il les entourait !

L'étude des « valeurs », c'était, selon De Winter, le principal secret, le criterium de la peinture. « Ne vous inquiétez pas de la ressemblance, disait-il à celui qui commençait un portrait, elle viendra toute seule. Si vous mettez bien en place les yeux, le nez et la bouche et si vous observez bien les rapports de l'ombre et de la lumière, cela y sera. » « Pas de détails dans les ombres, beaucoup de précision dans la lumière » était encore un de ses préceptes, et il ajoutait : « Clignez des yeux lorsque vous travaillez aux ombres, ouvrez-les au contraire tout grands quand vous travaillez dans la lumière ; que les demi-teintes participent de la lumière et non de l'ombre ».

Pharaon De Winter était aussi l'ennemi acharné des touches posées au hasard. « Voyez Frans Hals, disait-il, voyez surtout Rembrandt dans son admirable portrait du Bourgmestre Six. Chaque touche exprime une direction, un plan. Elle n'est pas mise n'importe comment, soyez-en bien sûrs. D'ailleurs il est facile de vous en rendre compte ». Et à l'appui de ses affirmations il montrait quelques-unes de ses reproductions.

Il n'était pas non plus partisan des « empâtements » inutiles et aurait volontiers pris à son compte le mot de Degas qui, passant la main sur une toile du peintre Zuloaga qu'il trouvait bien peinte, déclara, satisfait : « A la bonne heure, il peint plat » (1).

Il disait encore à propos de ceux qui laissent à dessein leurs œuvres inachevées : « Ne croyez-vous pas qu'il est plus facile d'agir ainsi ? Est-ce que vous voyez des procédés pareils, dans les musées, de la part des grands maîtres ? Soyez bien convaincus que

(1) PAUL LAFOND. — *Degas*. Paris, Floury, éditeur, 1918, tome I, p. 146.

ceux qui font cela agissent ainsi parce qu'ils sont impuissants à faire mieux, à *terminer* : N'oubliez pas que ce qui est vite fait est vite vu » (1).

.....
Aussi, les élèves qui quittaient l'École de Lille, pour celle de Paris, étaient-ils bien accueillis rue Bonaparte. Le regretté Cormon avait vite fait de les discerner dans le nombre et disait : « Vous êtes encore un « Pharaon », vous ! »

Au reste, De Winter continuait de s'intéresser à ceux de ses élèves fixés à Paris et, lors de ses voyages à la capitale, il leur donnait rendez-vous le soir dans un café des environs de l'École des Beaux-Arts.

*
* *

Dans une petite brochure sur *La peinture dans les Pays-Bas français à la fin du XIX^e siècle et l'enseignement des Beaux-Arts à Lille* (2), M. Émile Gavelle écrivait :

M. De Winter, qui depuis bien des années déjà dirige l'atelier de peinture des Écoles Académiques de Lille, est un de ces artistes trop modestes — il n'est pas encore décoré — dont la notoriété n'a aucune proportion avec l'action qu'ils exercent sur l'évolution de l'art français.

Il enseigne le réalisme le plus franc et le plus sain aux élèves peintres lillois, et il pourra plus tard être considéré comme un des artistes qui auront le plus contribué à faire pénétrer l'esprit septentrional en France et à l'y faire triompher.

Parmi les nombreux élèves de M. De Winter, quelques-uns, sans doute, *lancés* à Paris et plus favorisés par le bonheur et la fortune,

(1) Alfred Stevens a écrit à peu près la même chose dans ses *Impressions sur la peinture*. CCLXXXVI. « Tant de peintres s'arrêtent où la difficulté commence ! » et aussi LIII : « Ce qui a été vite fait est vite vu, à moins que la dextérité ne soit le résultat de longues et consciencieuses études. »

(2) Lille. Imprimerie G. Dubar et C^{ie}, 8, Grande Place, 1901.

pourront devenir, sinon de meilleurs peintres que lui, du moins des artistes plus célèbres, mais aucun d'eux ne l'oubliera jamais, j'en suis certain. Tous, en effet, ont pour lui une admiration qui persiste même à l'École nationale des Beaux-Arts et qui les préserve, à l'occasion, de quelques contagions imminentes.

C'est qu'aussi il est pour nos jeunes compatriotes le *patron* modèle à tous égards. Né dans une famille modeste de petite bourgeoisie, il sait se mettre au niveau de ces jeunes gens, presque tous enfants du peuple. Il sait leur parler d'art avec autorité et sans emphase.

La ville de Lille doit se féliciter de posséder un artiste et un professeur comme M. De Winter. Enfin, il faut le dire bien haut, personne ne le pourrait remplacer au poste qu'il occupe.

M. Gavelle s'étonnait déjà à cette date que De Winter ne fût pas décoré. Il ne le fut pas davantage par la suite, et la rosette de l'Instruction publique, obtenue le 20 janvier 1909 — qu'il se refusa du reste toujours à porter — fut le seul hommage de l'État au dévouement et au talent de ce bel artiste.

L'oubli systématique dans lequel notre peintre était tenu de la part du gouvernement étonnait tout le monde et ne laissait pas de surprendre les Inspecteurs qui visitaient l'École de Lille et qui appréciaient à sa valeur le talent et l'enseignement de l'artiste bailleulois.

L'un d'eux, le regretté paysagiste René Fath — un ancien condisciple de l'atelier Cabanel — disait à De Winter : « Je suis honteux d'avoir à la boutonnière le ruban rouge alors que toi, tu ne l'as pas encore ! »

Carolus Duran écrivait déjà en 1900 :

Personne plus que moi ne serait heureux de vous voir le petit bout de ruban rouge à la boutonnière et je voudrais pouvoir vous l'attacher.

Beaucoup auraient mis à profit la présence au ministère d'un ancien camarade d'atelier, devenu Sous-Secrétaire d'État aux

Beaux-Arts, pour obtenir cette distinction tant méritée. Or, Dujardin-Beaumetz vint un jour lui-même en tournée officielle à l'École des Beaux-Arts de Lille. En apercevant De Winter au milieu des personnalités venues pour le saluer, il s'écria : « De Winter, ah ! un vieil ami, aussi bon peintre qu'excellent professeur ! Tu vas me tutoyer, hein ? » Et Pharaon de répondre : « Quand vous ne serez plus ministre !... ».

De Winter à l'âme simple et sans détours s'entendait bien peu à faire sa cour aux grands !

En 1914, après la grande Exposition de Gand où De Winter était remarquablement représenté, on eût pu croire que justice lui serait enfin rendue. Un rapport favorable avait été adressé au Ministre du Commerce. Mais... la liste des décorés parut et De Winter n'y figurait pas.

Plus tard, en 1923, une démarche fut faite, à l'insu de l'artiste, auprès de tous les parlementaires du Nord, auprès du Ministre de l'Instruction publique et du Directeur des Beaux-Arts, en vue de réparer cette injustice, rendue plus criante encore par le beau dévouement de De Winter à l'égard de ses élèves pendant l'occupation de Lille. La plupart des députés et sénateurs du département promirent leur concours en ajoutant quelques mots élogieux pour l'artiste, et le Directeur des Beaux-Arts, M. Paul Léon, écrivit à cette occasion :

Il y a longtemps en effet que M. Pharaon De Winter devrait être décoré. Ses titres sont de ceux qui s'imposent à l'attention. Quand j'ai reçu votre lettre, il était trop tard pour agir mais je ne manquerai pas en décembre d'entretenir le Ministre de la question.

Malgré cela, Pharaon De Winter ne devait jamais voir sa boutonnière fleurie du ruban rouge. Il s'en inquiétait du reste fort peu, ayant coutume de dire : « J'aime mieux *l'honneur* que *les honneurs* ».

En revanche, il éprouva une très grande satisfaction lorsque, en 1920, l'Académie des Beaux-Arts le nomma, à l'unanimité, l'un de ses correspondants.

La première nouvelle lui en parvint le soir même par un télégramme de son éminent ami et concitoyen, le maître Louis Cordonnier, l'architecte du Palais de la Paix. Et dès le lendemain, notre artiste reçut de nombreuses lettres de félicitations de ses nouveaux collègues de l'Institut.

Pharaon De Winter, qui était depuis de longues années Membre de la Société des Sciences et Arts de Lille, et de la Commission des Musées, où ses avis faisaient autorité, fut vraiment très heureux de cette élection. Une élite, au moins, rendait hommage à sa valeur.

*
* *

Cette étude nous semblerait incomplète si nous n'y ajoutions quelques traits du caractère de l'artiste bailleulois.

L'art fut la grande préoccupation de sa vie. Pour tout ce qui concernait son art, Pharaon De Winter était intransigeant. Il ne souffrait guère qu'on touchât à ses idoles. Du reste nul autre que lui ne pratiquait son art avec plus de désintéressement (1). Il n'eût pas suffi d'en faire la commande à l'artiste pour en obtenir son portrait. Il fallait encore que le modèle lui plût.

Sa conscience était telle que ce n'est qu'après avoir étudié son modèle pendant plusieurs séances, l'avoir observé à loisir pour surprendre ses attitudes familières qu'il commençait la mise en place définitive sur la toile.

(1) Pressenti un jour par la ville de Bruges pour devenir Directeur de l'Académie, Pharaon refusa, estimant que ce poste revenait à un artiste belge. Et cependant on lui offrait de très beaux appointements — de beaucoup supérieurs à ceux qu'il devait jamais, et même après la guerre, obtenir à Lille — et, en outre, un logement avec un très grand atelier.

Le portrait réalisé, c'est souvent avec peine qu'il le livrait à l'intéressé, lui disant qu'il était tout prêt à le reprendre si celui-ci n'en était pas satisfait. « Cela enrichirait ma collection » ajoutait-il.

La conversation, avec De Winter, déviait forcément sur le terrain artistique. Ses lectures favorites étaient celles relatant la vie des grands peintres ou les études des maîtres de la critique; Fromentin, en particulier, faisait ses délices. Il lut aussi et relut plusieurs fois les ouvrages, relatifs aux Beaux-Arts, de Théophile Gautier, Émile Michel, Eugène Guillaume, Axenfeld et Rodolphe Töppfer dont les *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois* l'intéressaient au plus haut point.

Que de fois ne s'est-il pas dérangé pour aller donner son appréciation sur une toile, n'acceptant en retour aucune rémunération, bien plus remerciant ceux qui lui avaient fourni l'occasion de voir une œuvre intéressante !

Toute la vie de l'artiste témoigne de sa trop grande modestie. Ses amis déploraient qu'un si beau talent se plût ainsi à rester dans l'ombre et Louis de Fourcaud, qui le connaissait bien, le lui reprochait en 1903 dans les termes suivants :

... A force de vous tenir à l'écart, vous faites le jeu des médiocres... J'enrage à vous voir vous effacer comme à plaisir. Vous avez un superbe talent. Pourquoi ne voit-on pas une seule œuvre de vous au Musée de Lille? (1). L'absence de toute toile de vous m'y gâte les salles modernes. L'horreur de l'intrigue et le goût de la modestie ne sont de belles vertus qu'à la condition qu'on ne les pousse pas jusqu'à l'injustice envers soi-même. Vos tableaux sont d'une note spéciale, franchement flamande. Il importe qu'on en voie dans les collections publiques ou privées. Ce sera le meilleur complément, la meilleure sanction de votre enseignement

(1) C'est seulement un an et demi plus tard que le *portrait de Devaux* entra au Musée.

d'atelier. Ne pensez pas uniquement, je vous en supplie, à votre futur « Musée » de Bailleul. Accordez à vos remarquables peintures le droit à l'expansion qu'elles réclament. Non seulement elles sont faites pour tenir partout leur place, mais encore pour instruire et toucher ceux qui les verront et pour leur faire sentir la force d'un art simple, sain, affranchi des traditions des *chercheurs d'effets*. Ce n'est pas le seul Musée de Lille que je rêve pour vous, c'est également le Luxembourg. Donnez l'essor à vos ouvrages. Votre galerie de Bailleul sera, croyez-le, bien assez riche. . . .

*
* *

L'homme n'était pas moins intéressant que l'artiste. Nous avons vu avec quelle force d'âme il supporta l'adversité et avec quel énergique entêtement il fit face aux difficultés qu'il rencontra sur son chemin (1). Mais ce qu'il y avait d'absolu dans son caractère était tempéré par sa grande bonté.

Bon, Pharaon De Winter le fut pour tous. Tout d'abord pour sa famille, qu'il aida en maintes circonstances, recueillant chez lui des neveux et nièces pour leur permettre de poursuivre leur instruction. Il ne le fut pas moins pour ses élèves.

L'un de ceux-ci — qui avait obtenu de beaux succès au Salon et une médaille à l'Exposition Universelle de 1900 — était tombé gravement malade et l'état de sa santé nécessitait un séjour en Suisse, à Davos. L'élève n'ayant pas les moyens d'aller faire cette cure, De Winter peignit une petite étude — *un trappiste* — qu'il offrit à Bernast (c'est le nom de l'élève en question) afin qu'il la vendît. Le prix du tableau lui était intégralement destiné.

Cette toile fut acquise par un riche industriel roubaisien. Le

(1) Le trait suivant donnera une idée de son énergie : Craignant un jour que l'usage exagéré qu'il faisait du tabac, — il fumait, disait-il, soixantes pipes par jour ! — n'affaiblît sa volonté, il résolut de cesser désormais de fumer. Et, de ce jour (ceci se passait en 1885) il tint parole.

malade put donc aller en Suisse, mais il mourut peu de temps après (1).

Nous voyons, en 1889, De Winter se mettre à la tête d'un comité formé en vue de venir en aide à la veuve et aux enfants d'un camarade mort prématurément (2), prodiguer son temps pour l'organisation d'une exposition des œuvres de l'artiste défunt et d'une tombola, en faveur de laquelle, il va sans dire, il s'était démuné d'une de ses toiles.

Ce furent aussi la tombola Hiolle, la tombola Deneux, pour ne parler que de celles-là.

Cette grande bonté, l'artiste l'exerçait toujours avec une exquise délicatesse. Un relieur roubaisien vint un jour timidement exprimer à notre peintre, avec son admiration, le grand désir qu'il aurait eu de posséder ne fût-ce qu'une petite esquisse du maître lillois. Mais comme il n'était pas riche, il offrait en échange de relier tous les livres qui lui seraient confiés. Ému, Pharaon exécuta, spécialement pour le relieur, une petite étude de vieillard qui compte parmi les meilleures de ce genre laissées par l'artiste. Et le relieur, de son côté, de faire pour le peintre cartonnages, albums et reliures de toutes sortes ! Tant et si bien que l'artiste estima un jour être en dette vis-à-vis de son « client » ; et, pour s'acquitter, il peignit le portrait de sa jeune fillette ! De ce jour des liens d'une solide amitié s'établirent entre les deux hommes.

Au reste, nul mieux que notre artiste ne sut cultiver l'amitié. En toute occasion, Pharaon De Winter pensait à ses amis. Quand le legs Léonard Danel, de 25.000 francs, permit en 1909 au Musée de Lille de faire l'acquisition d'une toile importante d'un peintre moderne, De Winter proposa à ses collègues de la Commission du

(1) N'offrit-il pas aussi une petite peinture au médecin lillois qui avait gracieusement prodigué ses soins à l'élève malade ?

(2) Il s'agit du peintre Henri Moral.

Musée l'achat d'une œuvre de Lhermitte. Il désirait depuis longtemps voir au Musée de Lille une toile de son illustre ami.

Lhermitte apprécia comme il convenait cette marque de fidèle amitié et écrivait à cette occasion à De Winter :

Vous êtes comme toujours le meilleur des amis. Je suis on ne peut plus touché de la nouvelle preuve de sympathie que vous me donnez si chaleureusement (1).

De Winter fit de même connaître et apprécier par ses collègues de la Société des Sciences et Arts de Lille le grand sculpteur Agathon Léonard, à qui il fit obtenir en 1912 le prix Delphin Petit de 2.000 francs (2).

Le beau caractère de De Winter est tout entier résumé dans ces lignes qu'écrivait en 1911 un de ses familiers :

Il y a plus de trente ans qu'il m'a été donné de suivre De Winter non seulement dans les manifestations de son art, mais dans l'intimité de sa vie. Je ne sais pas un trait de son existence qui ne lui fasse honneur (3).

L'administration municipale de Lille, rendant hommage au grand talent et au noble cœur de l'artiste, qui avait fait de Lille sa ville adoptive, a bien voulu, dans sa séance du 25 avril 1925, perpétuer sa mémoire en donnant le nom de *rue Pharaon De Winter* à la *rue de la Préfecture* qu'il habita pendant de si nombreuses années.

(1) Lhermitte, ne disposant plus de son *Christ chez les humbles*, toile dont De Winter avait envisagé l'acquisition, s'offrit à faire spécialement pour le Musée de Lille *l'Enfant malade*. Mais la Commission, voulant s'acquitter au plus tôt des dispositions du legs Danel, préféra ne pas attendre et acquit un tableau du peintre Joseph Bail.

(2) On doit à Agathon Léonard, lillois d'origine, nombre de statuettes remarquables. Il fit, entre autres, le surtout de table en biscuit de Sèvres qui fut, en 1900, offert à l'Impératrice de Russie.

(3) LOUIS DE FOURCAUD. — Introduction au *Catalogue de l'Exposition des Œuvres de Pharaon De Winter* à l'École des Arts Industriels de Roubaix (1911).



EXTRAITS DE
L'ÉLOGE FUNÈBRE DE PHARAON DE WINTER
PRONONCÉ LE 4 JUILLET 1924
A LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET DES ARTS DE LILLE
PAR M. LOUIS CORDONNIER
Membre de l'Institut

L y a quelques années, M. l'abbé Détrez écrivait :

L'art lui-même a sa patrie ; en Flandre, spécialement, nous avons une façon particulière de comprendre, de sentir et d'exprimer la beauté ; cette forme esthétique nous vient de la terre et du sang de nos aïeux ; elle fait partie du patrimoine provincial et notre devoir est de la garder sans mélange avec un soin jaloux. Qui donc contesterait à notre vieux terroir tous les artistes de son esprit et de son sang ? Ne peut-il porter à son actif toute une glorieuse phalange de peintres et de sculpteurs ? Mais, d'entre eux, nul peut-être n'a peint l'âme flamande comme l'a fait Pharaon De Winter.

Telle est l'estime dans laquelle ses concitoyens tenaient celui que la mort vient de coucher dans la tombe, que nous avons à pleurer et dont la disparition se fera, longtemps encore, sentir parmi nous.

.....
Je ne veux pas m'attarder à l'analyse des œuvres si nombreuses de l'artiste, œuvres dont le caractère et le mérite ont été si unani-

mement loués par ses contemporains, que la postérité ne manquera pas de consacrer et qui, dispersées dans les Musées de Lille, d'Amiens, de Laval, de Dunkerque, de Calais, d'Alençon, permettront aux générations futures d'admirer un talent à l'éclosion et au développement duquel nous venons d'assister.

Cependant je ne puis m'empêcher d'insister sur les admirables qualités, la magistrale facture et le sentiment aigu et élevé que l'artiste nous révèle dans son propre portrait, placé dans les salles du Musée de Lille et où l'artiste, devenu son propre modèle, entièrement maître du modèle comme de l'œuvre, a pu, en toute liberté, développer son instinct, sa passion et son talent, pour produire une œuvre qui, soit au Luxembourg, soit au Louvre, pourrait figurer à côté des maîtres du passé.

Tel était l'artiste, Messieurs, qui, soit dans ses études académiques, soit dans ses tableaux religieux, soit dans ses essais de plein air, soit dans ses intérieurs et dans ses portraits, a apporté son tempérament, sa personnalité, son savoir, sa conception du beau, avec un succès qui, quoique sa carrière fut longue, ne s'est jamais démenti.

Est-il connu comme il devrait l'être ?

Je ne le crois pas.

C'était un modeste, d'abord. Il vivait pour son art et pour les siens. Il travaillait pour sa propre satisfaction, il produisait pour le plaisir de produire, et la maxime favorite qu'il mettait en pratique, qu'il exprimait si volontiers à l'occasion était : « Tout pour l'honneur, rien pour les honneurs ! » Balzac a écrit : « Le caractère flamand tient dans ces deux mots : Patience et Conscience ». Cette équation, ajoute un écrivain moderne, dans un livre intitulé : *Pourquoi j'aime la Flandre*, cette équation n'est pas complète, il faut y ajouter Fierté, en prenant ce terme dans son acception la plus haute, dans le sens d'un individualisme qui ne s'attend qu'à

soi, qui ne veut rien devoir qu'à soi, qui a sans doute certains côtés rudes et fâcheux, mais qui les rachète par une solide collection de mérites supérieurs ».

A De Winter peuvent et doivent admirablement s'appliquer ces définitions !

Tel était l'artiste encore une fois ; Messieurs, voyons ce qu'était le professeur.

Depuis 1887 il enseigna aux Écoles Académiques de Lille. Sans entrer dans l'examen de sa manière d'enseigner, il est certain que les leçons qu'il avait reçues, sa formation artistique personnelle, sa nature elle-même, le préparaient mieux que quiconque à l'éducation qu'il était chargé de dispenser. Il suffirait de citer la longue pléiade d'artistes zélés et fervents qu'il a formés, leurs succès soit dans les concours du prix de Rome, soit aux Salons et aux Expositions où ils ont affirmé la valeur de l'enseignement fécond qu'ils avaient reçu.

Quant à l'homme, il était à la hauteur du professeur et de l'artiste. D'une probité sans faiblesse, d'une modestie sans affectation, d'un respect de soi-même sans orgueil, il était, en même temps qu'un homme résolu et ferme, un cœur généreux et bon. Et, lors de ses funérailles, on a pu constater combien ses amis lui étaient restés fidèles, et ses concitoyens reconnaissants.

Faut-il regretter qu'une distinction bien méritée, et que l'opinion publique unanime lui décernait depuis longtemps, ne soit pas venue reconnaître les mérites, la valeur et les services signalés de l'artiste, du professeur, en même temps que la dignité de l'homme ?

« L'honneur et non les honneurs », disait-il souvent. Consolons-nous à la pensée que son désir a été néanmoins exaucé, puisque tel est l'honneur que tous lui ont rendu, lui rendent et lui rendront dans l'avenir.

Officier de l'Instruction publique depuis quinze ans, l'Académie

des Beaux-Arts, en 1920, le nommait membre correspondant de l'Institut, nomination qui le surprit lui-même mais qui n'étonna personne.

Enfin, Messieurs, s'il est resté un exemple comme artiste, comme professeur et comme homme, je ne puis oublier ses belles et patriarcales qualités de chef de famille. Malgré une douloureuse séparation, il restera la flamme vivante et réconfortante du foyer où un fils et une fille puiseront dans ses exemples un enseignement élevé de science, d'art, de dignité, dont, sans bruit, à l'abri des excitations et des mouvements du dehors, ils demeureront pénétrés, qui ont fait d'eux les véritables héritiers de son art et de sa conscience.

Tel est l'homme, Messieurs, dont nous avons à déplorer la perte, et dont j'ai aujourd'hui le douloureux honneur de rappeler les mérites devant vous.

Il était un honneur pour notre Société, et il participait volontiers à ses travaux. Malheureusement, la maladie, depuis quelque temps, l'en tenait éloigné et nous voulions espérer que nous le reverrions apporter ici le concours de son zèle, de son expérience et de son talent.

La mort l'a terrassé, nous ne pouvons que nous incliner et nous encourager à supporter le coup qui nous est porté en conservant pieusement l'éternel souvenir de celui qui fut un artiste si personnel, si sincère, si nôtre, si modeste et à la fois si convaincu.

.....

C'est cette reconnaissance et notre admiration qu'au nom de la Société j'exprime aujourd'hui à sa mémoire et pour son œuvre, en même temps que la peine cruelle que, personnellement, j'éprouve de la perte d'un ami si noble et si fidèle.



SON ŒUVRE

*Catalogue, par ordre chronologique,
des tableaux exécutés par Pharaon De Winter*

1864

La première œuvre connue de l'artiste est un *dessin*, non daté, signé « Pharaon » et représentant l'artiste, âgé de 15 ans environ, en buste, vu de trois quarts (1).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

1868

Portrait de M. Louis Deblonde, en buste, grandeur naturelle, peint sur papier, collé ensuite sur toile. (Signé P. D. 1868).

Appartient à M. Oscar De Winter, à Étampes.

(1) Ce catalogue ne comprend que les peintures de l'artiste. Cependant il nous a paru nécessaire d'indiquer, en commençant, ce dessin qui témoignait déjà d'une grande habileté.

Nous sommes certains que ce catalogue est très incomplet (l'artiste lui-même ne se rappelait plus toutes les toiles qu'il avait faites); nous avons poussé nos recherches le plus loin possible... nous serions reconnaissants à ceux qui pourraient nous aider à combler quelques lacunes.

1869 à 1873

La Mort de la Madeleine, petite copie d'après le tableau de Rubens au Musée de Lille.

L'extase de Saint François d'Assise, copie d'après le tableau de Rubens au Musée de Lille.

Les Martyrs enterrés vivants, d'après le tableau de Gaspard de Crayer au Musée de Lille.

Descente de croix, d'après le tableau de Rubens au Musée de Lille.

Appartiennent à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Portrait de M. Henri De Winter (l'oncle du *Café de la Sirène*), en buste, grandeur nature.

Détruit à Bailleul pendant la guerre.

Étude : tête de vieillard, (qui valut à l'artiste, en 1872, la bourse départementale lui permettant de poursuivre ses études artistiques à Paris).

Détruite à Bailleul pendant la guerre.

Portrait de la grand-mère de l'artiste (œuvre non achevée).

La Résurrection du fils de la veuve de Naïm (esquisse).

Appartiennent à M^{lle} Rosa De Winter.

Frère et Sœur : jeunes Italiens (scène de genre, datée 1872).

Appartient à M^{me} Négrevergne, à Lille.

Portrait du peintre Léon Comerre.

Propriétaire actuel inconnu.

Portrait de Madame veuve Charlet, en buste.

Propriétaire actuel inconnu.

Joseph vendu par ses frères (esquisse).

Appartient à M. Jules Quesnet, à Paris.

Joseph vendu par ses frères (autre esquisse).

Propriétaire actuel inconnu.

Virginie rejetée par les flots, copie d'après le tableau de Bertrand.

Nature morte, pêches et raisins, peinte sur papier.

Nature morte, pêches, raisins et verre.

Appartiennent à M. Ch. Deblonde, à Roubaix.

Portrait de l'auteur, en buste.

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

1874

Ecce Homo.

Se trouve dans la sacristie de la chapelle de l'Hôtel-Dieu, à Troyes (Aube).

Portrait de M. Hippolyte Béhague, Sergent au 79^e d'Infanterie à Troyes.

Propriétaire actuel inconnu.

*Portrait de M***, Sergent-Major au 79^e d'Infanterie à Troyes.*

Propriétaire actuel inconnu.

Portrait de M. Martin, Capitaine au 79^e d'Infanterie à Troyes.

Propriétaire actuel inconnu.

*Portrait de M***, Lieutenant au 70^e d'Infanterie à Paris.*

Propriétaire actuel inconnu (1).

Portrait de M. Charles Deblonde (signé De Winter 1874).

Appartient à M. Ch. Deblonde, à Roubaix.

1875

Portrait de Mademoiselle Angéline Charlet, fiancée de l'artiste. (Salon de 1875).

Appartenait avant la guerre à la Famille Leclercq, à Estaires (Nord).

Saint-Sébastien, étude de nu (Salon de 1875).

Musée de Bailleul (détruit pendant la guerre).

Portrait du père de l'artiste (œuvre restée inachevée par suite de la mort du modèle).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Portrait de Mademoiselle Louise Deblonde (signé P. D. 1875).

Appartient à M. Oscar De Winter-Deblonde, à Étampes.

Portrait de M. de Norguet, Maire de Labuissière (Pas-de-Calais) (2).

Appartient à la C^{ie} des Mines de Bruay (Pas-de-Calais).

(1) Nous pensons que d'autres portraits d'officiers furent faits par Pharaon De Winter, à cette époque. L'artiste aurait beaucoup souhaité revoir celui d'un de ses Lieutenants (un Breton) qu'il avait représenté de profil, une main appuyée sur son sabre, et dont il était assez satisfait.

(2) Il est représenté à mi-corps, assis, sa pipe à la main, près d'une table ronde, au milieu d'une pelouse ; derrière lui on aperçoit le château qu'il habitait. M. de Norguet avait en effet tenu essentiellement à ce que sa propriété figurât sur le tableau. De Winter regretta bien souvent d'avoir accepté cette condition.

Esquisse du *Saint-Sébastien*.

Appartient à M. Ch. Deblonde, à Roubaix.

1876

L'Enfant prodigue, étude de nu (1^m50 × 2^m45). (Salon de 1876).

Musée de Dunkerque.

Portrait de M. Louis De Myttenaere, grand-oncle de l'artiste.

Appartient à M. l'abbé F. De Winter, curé de Bekeghem (Belgique).

Première esquisse de *L'Enfant prodigue*.

Appartient à M. Ch. Deblonde, à Roubaix.

Esquisse définitive de *L'Enfant prodigue*.

Détruite à Bailleul pendant la guerre.

Femme nue étendue sur l'herbe.

Appartient à M. Ch. Deblonde, à Roubaix.

1877

Judith (Salon de 1877).

Tableau disparu depuis de nombreuses années de l'atelier de l'artiste, à Bailleul.

Portrait de M. S. J. Schelpe, oncle de l'artiste (Salon de 1877).

Appartient à M. De Laere, à Roulers (Belgique).

Petit paysage bailleulois, vue de la maison Varlet.

Appartenait à M^{me} Heusèle, à Bailleul. Détruit pendant la guerre.

1878

Retour de la cueillette du houblon (Salon de 1878).

Détruit à Bailleul pendant la guerre.

Vieille femme en prières (Salon de 1878).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Vieille femme en prières (réplique du tableau précédent).

Appartient à M. L. Colombier, à Armentières (Nord).

Portrait de M. Elie Ficherouille, en buste, peintre à Bailleul.

Appartient à M^{me} Veuve Ficherouille, à La Madeleine-lez-Lille.

Petit portrait du même, à mi-corps.

Détruit à Bailleul pendant la guerre.

Petit portrait de M. l'abbé Brousse.

Propriétaire actuel inconnu.

1879

Le Dimanche des Rameaux (Salon de 1879).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Petit portrait de l'abbé Ficheroulle.

Appartient à M. l'abbé Ficheroulle, aumônier à Poperinghe (Belgique).

Aux champs, la rattacheuse de houblon.

Appartient à M. Hecquet-Ravinet, à Wormhoudt (Nord).

Un Custode (souvenir d'Italie).

Appartient à M^{me} L. de Fourcaud, à Paris.

Un Custode (copie du tableau précédent).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Un Cloître italien (ébauche).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Petite copie d'après une Déposition de la Croix de Stanzioni, au couvent de San Martino à Naples.

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Portrait de Mademoiselle Louise Deblonde, en buste.

Appartiennent à M. Oscar De Winter-Deblonde, à Étampes (Seine-et-Oise).

Portrait de Madame Louis Deblonde, en buste.

Portrait de Mademoiselle Emma Deblonde, en buste.

Détruit à Bailleul pendant la guerre.

1880

Dans les Champs, la coupeuse d'herbe (Salon de 1880).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Portrait de M^e Gokelaere, Notaire à Estaires (Salon de 1880).

Appartient à M. Albert Gokelaere, à Wemaers-Cappel (Nord).

Portrait de M. L. Venière (de Bailleul), en buste.

Portrait de Madame L. Venière, en buste.

Portrait du jeune J. Venière.

Portrait de Mademoiselle L. Venière.

Propriétaires actuels inconnus.

Portrait de M. Charles Debert (de Bailleul).

Portrait de Madame Charles Debert.

Appartiennent aux membres de la famille Debert.

Portrait de M. H. De Sagher, en buste (0^m35 × 0^m25).

Appartient à M. R. De Sagher, au Parc Saint-Maur (Seine).

Le bon Samaritain (esquisse).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Jeune enfant assis, pieds nus, sur un tronc d'arbre.

Appartient à M. Camille Haeuw, à Pont-de-Briques (Pas-de-Calais).

1881

Rédemption, triptyque (Salon de 1881).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Portrait de M. Victor Ficherouille.

Portrait de Madame Victor Ficherouille (de Bailleul).

Détruits à Bailleul pendant la guerre.

Portrait de Mademoiselle Julie-Marie Fagoo (qui devint Madame Pharaon de Winter).

Portrait de Mademoiselle Louise Fagoo.

Appartiennent à M. René Fagoo, à Bailleul.

Esquisse pour le triptyque *Rédemption*.

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Portrait de Madame Doutreligne.

Portrait de M. Doutreligne (d'après documents).

Appartiennent à M. Ch. Deblonde-Doutreligne, à Roubaix.

1882

Portrait de M. Pierre Petyt, poète et chansonnier bailleulois (Salon de 1882).

Détruit à Bailleul pendant la guerre.

Intérieur : Jeune femme assise près d'un rouet (toile non achevée).

Intérieur : Jeune femme regardant des images (Salon de 1924).

Appartiennent à M. Z. De Winter, à Lille.

Jeune femme assise sur l'herbe et cousant.

Propriétaire actuel inconnu (1).

Portrait de Madame Baelde (de Bailleul), en buste.

Portrait de M. Baelde, en buste.

Appartiennent à M^{me} Monfort-Baelde, à Étampes (Seine-et-Oise).

1883

Portrait de Madame Delebart-Pech (la Dame à la Rose). (Salon de 1883).

Portrait de Mademoiselle Delebart (plein air).

Musée de Lille.

Intérieur : Jeune femme lisant, assise dans un fauteuil, auprès d'une table supportant une cage d'oiseau.

Appartient à M. Ch. Sander, à Lille.

Scène d'intérieur : le tuteur (Salon de 1922).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Scène d'intérieur : la liseuse (Salon de 1923).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Portrait de M. Delclève (de Lambres-les-Douai).

Portrait de Madame Delclève.

Appartiennent à la famille Delclève.

Étude pour le portrait de M. Declève.

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Intérieur : jeune femme assise dans un fauteuil.

Appartient à M. Ducoin-Poissonnier, à Lomme (Nord).

1884

Portraits : Fillettes sur la pelouse (Salon de 1884).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Tondeur de moutons (étude de nu). (Salon de 1884).

Musée de Laval.

(1) Cette toile appartenait à M. Reygondaud, marchand d'appareils photographiques à Paris, place Saint-André-des-Arts, aujourd'hui décédé. Il nous a été impossible d'avoir aucun renseignement sur le sort de ce tableau.

Petit paysage (en vue du tableau : *Sur la pelouse*).

Détruit à Bailleul pendant la guerre.

Intérieur : l'Indiscrète.

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Intérieur : l'Indiscrète (réplique du tableau précédent).

Appartient à M. Hecquet-Ravinet à Wormhoudt (Nord).

Portrait de la mère de l'artiste, en buste.

Un Mulet (aquarelle).

Appartiennent à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

1885

Au Couvent (Salon de 1885).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Au Couvent (réplique du tableau précédent, mais de dimensions beaucoup plus restreintes).

Appartient à M^{me} R. Caron, à Béthune (Pas-de-Calais).

Esquisse pour le tableau *Au Couvent*.

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Nature morte, raisins, poires, pommes, vase à fleurs et vieux livres.

Petit portrait du frère de l'artiste, M. Oscar De Winter (ébauche).

Au bord de l'eau, jeune femme debout, à côté d'un jeune homme occupé à pêcher à la ligne. (Aquarelle).

Appartiennent à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

1886

Au Dispensaire (Salon de 1886).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Au Dispensaire (réplique du tableau précédent, mais de dimensions beaucoup plus restreintes).

Appartient à M^{me} Rameau-Caron, à Paris.

Esquisse pour le tableau *Au Dispensaire*.

Vue de l'île Sainte-Marguerite.

Vue du Fort Saint-Honorat.

Appartiennent à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Étude d'arabe prisonnier au Fort Saint-Honorat.

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Tête d'arabe.

Vue de Cannes (petite esquisse).

Appartiennent à M^{lle} Rosa de Winter, à Lille.

1887

L'Attente d'une distribution de charité (Salon de 1887).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Portrait de Madame Joseph Fagoo, en buste.

Portrait de M. Joseph Fagoo (peint d'après documents).

Appartiennent à M. René Fagoo, à Bailleul.

1888

En Flandre ou la Pâtée (Salon de 1888).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Esquisse pour En Flandre.

Appartient à M. F. De Watines, à Lille.

Portrait de Madame Géry-Legrand (Salon de 1888).

Appartient à la famille Géry-Legrand.

1889

Pendant la Neuvaine (Salon de 1889).

Musée d'Amiens.

Portrait du Commandant Hériot, en pied, destiné à la Salle d'honneur de l'Orphelinat Hériot à La Boissière (non terminé).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Esquisse pour Pendant la Neuvaine.

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Esquisse pour Le Commandant Hériot.

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Esquisse pour Le Commandant Hériot (ébauche de la tête).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Nature morte (offerte en 1889 à la Tombola organisée au profit de la veuve et des orphelins du peintre Moral).

Propriétaire actuel inconnu.

1890

Portrait du Docteur Thibaut (Salon de 1890).

Propriétaire actuel inconnu.

Portrait de Madame Négrevergne (Salon de 1890).

Portrait de M. Négrevergne.

Appartiennent à M. Z. De Winter, à Lille.

Portrait de M. F. De Watines.

Appartient à M. F. De Watines, à Lille.

Esquisse pour un tableau projeté et jamais réalisé : *Une visite au Couvent.*

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Portrait de M. Duflos, de Vitry-en-Artois (Pas-de-Calais).

Portrait de M^{me} Duflos.

Détruits pendant la guerre.

1891

Portrait de M. Ricard, Conseiller de préfecture (Salon de 1891).

Appartient à M. A. Ricard, à Lille.

Deux têtes de bébé (le fils de l'artiste à 4 mois).

Tête d'enfant (le fils de l'artiste à 6 mois).

Détruits à Bailleul pendant la guerre.

Jeune enfant nu, debout devant une mappemonde (ébauche).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Étude pour un Saint-Jean-Baptiste, enfant, assis à côté d'un agneau.

Détruit à Bailleul pendant la guerre.

1892

Portrait de M. Géry-Legrand, Sénateur et Maire de Lille (Salon de 1892).

Appartient à la famille Géry-Legrand.

*Monseigneur H***, Évêque missionnaire (Salon de 1892).*

Tête de jeune fille, de profil.

Appartiennent à M. Z. De Winter, à Lille.

Portrait de M. Charles Maldant (Salon de 1923).

Appartient à M. Alexis Chanson, à Beaune.

Portrait de M. Berquet père.

Appartient à M. le Dr Berquet, à Calais.

Nature morte, faisán (date incertaine).

Appartient à la famille Géry-Legrand.

1893

Un bobineur flamand (Salon de 1893).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Bouquet de roses dans un vase vert orné de motifs dorés (non terminé).

Détruit à Bailleul pendant la guerre.

Bouquet de chrysanthèmes dans un vase en verre.

Appartient à M. C. Haeuw, à Pont-de-Briques (Pas-de-Calais).

1894

En prières (souvenir de Bruges) (Salon de 1894).

Appartient à M. Z. de Winter, à Lille.

Portrait de l'artiste, en buste.

Portrait de la femme de l'artiste, en buste.

Appartiennent à M^{lle} Rosa de Winter, à Lille.

Esquisse pour En prières.

Appartient à M. le Dr Thilliez, à Lille.

1895

Portrait de l'auteur (Salon de 1895).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Vieille Religieuse de l'ordre des Augustines, en buste (Salon de 1895).

Appartient à M. le Dr Raviart, à Lille.

Vieille Religieuse de l'ordre des Augustines (copie du tableau précédent).

Le Fils de l'artiste à 4 ans.

Appartiennent à M. Z. De Winter, à Lille.

1896

Religieuse lisant l'office (Salon de 1896).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Méditation : vieille religieuse (Salon de 1896).

Appartient à M. Félix Bollaert, à Lille.

Petit paysage (jardin de la maison Fagoo, à Bailleul).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Autre vue du jardin Fagoo, à Bailleul (pastel).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

1897

Portrait de Madame De Winter et de son fils (Salon de 1897).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Portrait de M. Rémy Cappelaere.

Portrait de Madame R. Cappelaere.

Appartiennent à M. Cappelaere, à Saint-Omer.

Portrait de M. Flahault.

Appartenait à M^{me} Leleu-Flahault, à Bailleul (Nord).

1898

Vieille Religieuse de l'ordre des Augustines (vue à mi-corps et de face).
(Salon de 1898).

Musée de Calais.

Vieux trappiste (ébauche).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Vieux trappiste lisant, couvert de son capuchon.

Appartient à M. Félix Bollaert, à Lille.

Petit portrait de M. Auguste Herlin.

Appartient à M^{lle} Louise Blondeau, à Lille.

Vieille femme lisant (étude).

Appartenait à M. Piccolati, à Lille.

1899

Vieille Religieuse en méditation, à mi-corps, vue de profil (Salon de 1899).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Portrait de Madame Delebart-Mallet (Salon de 1899).

Appartient à M^{me} Delebart-Pech, à Paris.

Petit portrait de M. Eugène Négrevergne.

Appartient à M^{me} E. Négrevergne, à Lille.

Petit portrait de Mademoiselle J. Herpin.

Appartient à M. Paul Bernard, à Bruxelles.

Petit portrait du R. P. René Cappelaere S. J.

Appartient à M. Cappelaere, à Saint-Omer.

Petit portrait de M. Albert Deblonde, debout, appuyé sur une table couverte d'un tapis rouge.

Appartient à M. Ch. Deblonde, à Roubaix.

Vieille femme, étude (0^m18 × 0^m14).

Appartient à M. Jules Duthil, à Lille.

1900

Un trappiste géographe (Salon de 1900).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Portrait de Mademoiselle Devey.

Appartient à M. Devey, à Lille.

Étude de vieillard.

Appartient à M. le D^r Lemoine, à Lille.

Étude de vieux trappiste, couvert de son capuchon.

Appartenait à M. Piccolati, à Lille.

Esquisse du trappiste géographe (sur un panneau de bois blanc au dos duquel se trouve l'esquisse du *Tondeur de moutons*).

Appartient à M. Delemer-Agache, à Lille.

Petite étude de vieillard assis dans un fauteuil, un chapeau mou à larges bords sur la tête.

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Petit portrait du R. P. Émile Cappelaere.

Appartient à M. R. Cappelaere, à Saint-Omer.

Petite étude de trappiste.

A appartenu à M. Albert Motte, à Roubaix.

Petit portrait de M. Charles Deblonde fils.

Appartient à M. Ch. Deblonde, à Roubaix.

1901

Dernières prières (Salon de 1901).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Tête de trappiste (Salon de 1901).

Détruit à Bailleul pendant la guerre.

Étude pour les Dernières prières (grandeur d'exécution).

Portrait du fils de l'artiste dessinant, pastel (Salon de 1901).

Portrait du fils de l'artiste (ébauche).

Appartiennent à M. Z. De Winter, à Lille.

Portrait de M. Lerycke père (signé : Lerycke et De Winter).

Appartient à M. Albert Lerycke, à La Madeleine-lez-Lille.

Portrait de M. Auguste Herlin (ébauche).

Une lecture au couvent (grand tableau resté inachevé).

Appartiennent à M. Z. De Winter, à Lille.

1902

Vieille femme en méditation, vue de profil (Salon de 1902).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Jeune Religieuse (Salon de 1902).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille,
mais actuellement déposé à la Mairie de Bailleul.

*Vieillard revêtu d'une pèlerine et couvert d'un large chapeau mou, les
mains appuyées sur sa canne* (pochade).

Petit portrait de Mademoiselle E. Schelpe.

Appartiennent à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Jeune mendiant mangeant la soupe.

Appartient à M. Bachelier, à Lambersart (Nord).

Esquisse de la Jeune Religieuse.

Moine assis devant une table et écrivant.

Détruits à Bailleul pendant la guerre.

1903

Les Enfants de Marie (Salon de 1903).

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

-
- Portrait du fils de l'artiste lisant*, pastel (Salon de 1903).
Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.
- Petit portrait de M. Franchomme*.
Appartient aux héritiers du Dr Franchomme, à Lille.
- Tête de vieux trappiste* (Salon de 1922).
Appartient à M. le Dr Lepoutre, à Lille.
- Mon Jardinier*.
Appartient à M. Eug. Batteur, à La Panne (Belgique).
- Le vieux bourgmestre*.
Détruit à Bailleul pendant la guerre.
- Jeune garçon endormi*.
Jeune garçon riant.
Appartiennent à M. Soil, à Tournai (Belgique).
- Une enfant de Marie*, buste.
Appartient à la famille du Dr Barthels, à Bruges (Belgique).
- Étude de vieillard*, de profil, destinée à la Tombola Deneux.
Appartient à M. J. Chauleur, à Lille.
- Étude de vieillard*.
Léguée par M. Alb. Chevalier au Musée d'Alençon (Orne).

1904

- Portrait de M. Devaux* (Salon de 1904).
Musée de Lille.
- Portrait de la fille de l'artiste* (Salon de 1904).
Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.
- Portrait de Mademoiselle Antoinette Batteur*.
Appartient à M. Batteur, à La Panne (Belgique).

1905

- Portrait de l'artiste*, sa palette à la main et un chapeau mou sur la tête
(Salon de 1905).
Appartient à la ville de Bailleul (Nord).
- Tête de trappiste* (peinte en 1904) (Salon de 1905).
Détruit à Bailleul pendant la guerre.

Petit portrait de M. Riddez, baryton de l'Opéra.

Appartient à M. Riddez, à Paris.

1906

Portrait de M. Oscar De Winter (Salon de 1906).

Appartient à M. O. De Winter, à Étampes (Seine-et-Oise).

Portrait de Madame de B. . . (Salon de 1906).

Appartient à M. A. de Bailliencourt, à Béthune (Pas-de-Calais).

1907

Portrait de M. Delelis (Salon de 1907).

Appartient à M. Delelis, à Lillers (Pas-de-Calais).

Portrait de M. le Docteur Léon Dubar.

Détruit à Armentières pendant la guerre.

1980

Portrait de M. Ducro (Salon de 1908).

Appartient à M. H. Ducro fils, à Lille.

Portrait de la fille de l'artiste, occupée à coudre.

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

1909

Portrait de l'auteur (Salon de 1909).

Musée de Lille.

Jeune paysanne (Salon de 1909).

Appartient à M. A. Bernheim, à Paris.

Portrait de l'artiste, dans le sens de la largeur; se détachant sur fond très foncé (Salon de 1921).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Portrait du petit Georges D. . .

Portrait du petit Jean-Paul D. . .

Appartiennent à M. René Dreyfus, à Elbeuf (Seine-Inférieure).

Portrait de Madame Louis De Winter (tante de l'artiste), à l'âge de 87 ans.

Appartient à M. l'abbé F. De Winter, curé de Bekeghem (Belgique).

1910

- En Famille* (Salon de 1910).
Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.
- Portrait de M. Désiré Lepers.*
Appartient à M. Rogeau, à Lille.
- Étude de vieillard.*
Appartient à M^{me} René Fath, à Maisons-Laffitte (Seine-et-Oise).

1911

- Portrait de Mademoiselle Germaine Soyez* (Salon de 1911).
Appartient à la Famille.
- Portrait de M. Émile Hennion* (Salon de 1911).
Portrait de Madame Émile Hennion.
Appartiennent à M. Jean Hennion, à Lille.
- Portrait de Madame Woussen.*
Appartient à M. Woussen, à Saint-Omer (Pas-de-Calais).
- Esquisse pour le Portrait de Mademoiselle Soyez.*
Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.
- Autre esquisse pour le Portrait de Mademoiselle Soyez.*
Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

1912

- Portrait de M. le Professeur Wertheimer* (Salon de 1912).
Appartient à M. Edmond Weill-Wertheimer, à Sedan (Ardennes).
- Portrait de M. Charles Delesalle, Maire de Lille* (Salon de 1912).
Appartient à M^{me} Ch. Delesalle, à Lille.
- Portrait de M. Woussen.*
Appartient à M. Woussen, à Saint-Omer (Pas-de-Calais).

1913

- Portrait de M. le Professeur Combemale, doyen de la Faculté de Médecine de Lille* (Salon de 1913).
Appartient à M. le Dr Combemale, à Lille.
- Portrait de M. Achille Ravinet* (Salon de 1913).
Appartient à M. Hecquet-Ravinet, à Wormhoudt (Nord).

Portrait de Madame A. Bernheim (Salon de 1914).

Portrait de M. A. Bernheim (Salon de 1914).

Appartiennent à M. A. Bernheim, à Paris.

Jeune paysanne (Salon de 1924).

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

Portrait de M. le Professeur E. Gérard (Salon de 1920).

Appartient à M. le Dr E. Gérard, à Lille.

Portrait de M. le Professeur Lemoine (Salon de 1920).

Appartient à M. le Dr Lemoine, à Lille.

1914

Petit portrait du Comte Auguste de Germiny.

Appartient au Comte Max de Germiny, à Paris.

1915

Ébauche d'un portrait de la fille de l'artiste.

Jeune orpheline (Salon de 1921).

Appartiennent à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

1916

Nature morte, pot de grès et assiette à cornichons.

Appartient à M^{lle} Rosa De Winter, à Lille.

Nature morte, les apprêts d'une mayonnaise.

Appartient à M. Z. De Winter, à Lille.

FIN



LISTE DES PLANCHES

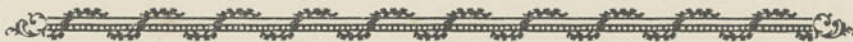


	Pages
<i>Portrait de Pharaon De Winter</i> (Salon de 1909). Musée de Lille (Frontispice).	
<i>Portrait de l'oncle Henri</i> , propriétaire du <i>Café de la Sirène</i> à Bruges (1871)	15
<i>Portrait de Mademoiselle Angéline Charlet</i> , fiancée de l'artiste (Salon de 1875).	17
<i>Judith</i> (Salon de 1877).	19
<i>Vieille femme en prières</i> (Salon de 1878).	23
<i>Le retour de la cueillette du houblon</i> (Salon de 1878).	25
<i>Aux Champs (la coupeuse d'herbes)</i> (Salon de 1880).	27
<i>Scène d'intérieur</i> (1882) (Exposée au Salon de 1924).	31
<i>Scène d'intérieur : le tuteur</i> (1883) (Exposée au Salon de 1922) .	33
<i>Nature morte : Fleurs, fruits et vieux livres</i> (1885).	35
<i>Au Couvent</i> (Salon de 1885).	39
<i>Au Dispensaire</i> (Salon de 1886)	41
<i>L'attente d'une distribution de charité</i> (Salon de 1887)	43
<i>En Flandre ou La Pâtée</i> (Salon de 1888).	47
<i>Portrait du Docteur Thibaut dans son laboratoire</i> (Salon de 1890)	49
<i>Un bobineur flamand</i> (Salon de 1893)	51



	Pages
<i>Portrait de Madame Pharaon De Winter et de son fils</i> (Salon de 1897)	55
<i>Portrait de Madame Delebart-Mallet</i> (Salon de 1899)	57
<i>Le Trappiste géographe</i> (Salon de 1900)	59
<i>Portrait du fils de l'artiste. Pastel</i> (Salon de 1901)	63
<i>Jeune mendiant mangeant la soupe</i> (1902)	65
<i>Portrait de la fille de l'artiste</i> (Salon de 1904)	67
<i>Tête de trappiste</i> (Salon de 1905)	71
<i>Jeune paysanne</i> (Salon de 1909)	73
<i>Portrait de Monsieur le Professeur Wertheimer</i> (Salon de 1912) .	75





TABLE

.....

	Pages
INTRODUCTION	5
AVANT-PROPOS.	7
SA VIE.	9
SON ENSEIGNEMENT.	77
SON ŒUVRE	97
Liste des Planches	115



